MÉMOIRES
D'OUTRE-TOMBE

PAR M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND

TOME SIXIÈME

PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1849

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

La Société propriétaire,

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
10, rue du Faubourg-Montmartre.

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

PAR M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND

TOME SIXIÈME

PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1849

MÉMOIRES

Projets et préparatifs de la guerre de Russie. — Embarras de Napoléon.

Bonaparte ne voyait plus d'ennemis ; ne sachant où prendre des empires, faute de mieux il avait pris le royaume de Hollande à son frère. Mais une inimitié secrète, qui remontait à l'époque de la mort du duc d'Enghien, était restée au fond du cœur de Napoléon contre Alexandre.

Une rivalité de puissance l'animait; il savait ce que la Russie pouvait faire et à quel prix il avait acheté les victoires de Friedland et d'Eylau. Les entrevues de Tilsit et d'Erfurt, des suspensions d'armes forcées, une paix que le caractère de Bonaparte ne pouvait supporter, des déclarations d'amitié, des serrements de main, des embrassades, des projets fantastiques de conquêtes communes, tout cela n'était que des ajournements de haine. Il restait sur le continent un pays et des capitales où Napoléon n'était point entré, un empire debout en face de l'empire français : les deux colosses se devaient mesurer. A force d'étendre la France, Bonaparte avait rencontré les Russes, comme Trajan, en passant le Danube, avait rencontré les Goths.

Un calme naturel, soutenu d'une piété sincère depuis qu'il était revenu à la religion, inclinait Alexandre à la paix : il ne l'aurait jamais rompue si l'on n'était venu le chercher. Toute l'année 1811 se passa en préparatifs. La Russie

invitait l'Autriche domptée et la Prusse pantelante à se réunir à elle dans le cas où elle serait attaquée; l'Angleterre arrivait avec sa bourse. L'exemple des Espagnols avait soulevé les sympathies des peuples; déjà commençait à se former le lien de la vertu (Tugendbund) qui enserrait peu à peu la jeune Allemagne.

Bonaparte négociait; il faisait des promesses: il laissait espérer au roi de Prusse la possession des provinces russes allemandes; le roi de Saxe et l'Autriche se flattaient d'obtenir des agrandissements dans ce qui restait encore de la Pologne; des princes de la Confédération du Rhin rêvaient des changements de territoire à leur convenance; il n'y avait pas jusqu'à la France que Napoléon ne méditât d'élargir, quoiqu'elle débordât déjà sur l'Europe; il prétendait l'augmenter nominativement de l'Espagne. Le général Sebastiani lui dit : « Et votre « frère? » Napoléon répliqua : « Qu'importe « mon frère! est-ce qu'on donne un royaume

« comme l'Espagne ? » Le maître disposait par un mot du royaume qui avait coûté tant de malheurs et de sacrifices à Louis XIV ; mais il ne l'a pas gardé si longtemps. Quant aux peuples, jamais homme n'en a moins tenu compte et ne les a plus méprisés que Bonaparte : il en jetait des lambeaux à la meute de rois qu'il conduisait à la chasse, le fouet à la main : « Attila, dit Jornandès, menait avec lui « une foule de princes tributaires qui atten- « daient avec crainte et tremblement un signe « du maître des monarques pour exécuter ce « qui leur serait ordonné. »

Avant de marcher en Russie avec ses alliées l'Autriche et la Prusse, avec la Confédération du Rhin composée de rois et de princes, Napoléon avait voulu assurer ses deux flancs qui touchaient aux deux bords de l'Europe : il négociait deux traités, l'un au midi avec Constantinople, l'autre au nord avec Stockholm. Ces traités manquèrent.

Napoléon, à l'époque de son consulat, avait

renoué des intelligences avec la Porte : Sélim et Bonaparte avaient échangé leurs portraits ; ils entretenaient une correspondance mystérieuse. Napoléon écrivait à son compère, en date d'Ostende, 3 avril 1807 : « Tu t'es montré le digne « descendant des Sélim et des Soliman. Confie-« moi tous tes besoins : je suis assez puissant « et assez intéressé à tes succès, tant par « amitié que par politique, pour n'avoir rien à « te refuser. » Charmante effusion de tendresse entre deux sultans causant bec à bec, comme aurait dit Saint-Simon.

Sélim renversé, Napoléon revient au système russe et songe à partager la Turquie avec Alexandre ; puis, bouleversé encore par un nouveau cataclysme d'idées, il se détermine à l'invasion de l'empire moscovite. Mais ce n'est que le 21 mars 1812 qu'il demande à Mahmoud son alliance, requérant soudain de lui cent mille Turcs au bord du Danube. Pour cette armée, il offre à la Porte la Valachie et la Moldavie. Les Russes l'avaient devancé ; leur traité

était au moment de se conclure, et il fut signé le 28 mai 1812.

Au nord, les événements trompèrent également Bonaparte. Les Suédois auraient pu envahir la Finlande, comme les Turcs menacer la Crimée : par cette combinaison la Russie, ayant deux guerres sur les bras, eût été dans l'impossibilité de réunir ses forces contre la France ; ce serait de la politique sur une vaste échelle, si le monde n'était aujourd'hui rapetissé au moral comme au physique par la communication des idées et des chemins de fer. Stockholm, se renfermant dans une politique nationale, s'arrangea avec Pétersbourg.

Après avoir perdu en 1807 la Poméranie envahie par les Français, et en 1808 la Finlande envahie par la Russie, Gustave IV avait été déposé. Gustave, loyal et fou, a augmenté le nombre des rois errants sur la terre, et moi, je lui ai donné une lettre de recommandation pour les Pères de Terre-Sainte ; c'est au tombeau de Jésus-Christ qu'il se faut consoler.

L'oncle de Gustave fut mis en place de son neveu détrôné. Bernadotte, ayant commandé le corps d'armée français en Poméranie, s'était attiré l'estime des Suédois ; ils jetèrent les yeux sur lui ; Bernadotte fut choisi pour combler le vide que laissait le prince de Holstein-Augustenbourg, prince héréditaire de Suède, nouvellement élu et mort. Napoléon vit avec déplaisir l'élection de son ancien compagnon.

L'inimitié de Bonaparte et de Bernadotte remontait haut : Bernadotte s'était opposé au 18 brumaire; ensuite il contribua, par des conversations animées et par l'ascendant qu'il exerçait sur les esprits, à ces brouillements qui amenèrent Moreau devant une cour de justice. Bonaparte se vengea à sa façon, en cherchant à ravaler un caractère. Après le jugement de Moreau il fit présent à Bernadotte d'une maison, rue d'Anjou, dépouille du général condamné; par une faiblesse alors trop commune, le beau-frère de Joseph Bonaparte n'osa refuser cette munificence peu honorable. Grosbois fut

donné à Berthier. La fortune ayant mis le sceptre de Charles XII aux mains d'un compatriote de Henri IV, Charles-Jean se refusa à l'ambition de Napoléon ; il pensa qu'il lui était plus sûr d'avoir pour allié Alexandre, son voisin, que Napoléon, ennemi éloigné ; il se déclara neutre, conseilla la paix et se proposa pour médiateur entre la Russie et la France.

Bonaparte entre en fureur ; il s'écrie : « Lui, « le misérable, il me donne des conseils ! il « veut me faire la loi ! un homme qui tient tout « de ma bonté ! quelle ingratitude ! Je saurai « bien le forcer de suivre mon impulsion sou- « veraine ! » A la suite de ces violences, Bernadotte signa le 24 mars 1812 le traité de Saint-Pétersbourg.

Ne demandez pas de quel droit Bonaparte traitait Bernadotte de *misérable,* oubliant qu'il ne sortait, lui Bonaparte, ni d'une source plus élevée, ni d'une autre origine : la Révolution et les armes. Ce langage insultant n'annonçait ni la hauteur héréditaire du rang, ni la gran-

deur de l'âme. Bernadotte n'était point ingrat, il ne devait rien à la bonté de Bonaparte.

L'Empereur s'était transformé en un monarque de vieille race qui s'attribue tout, qui ne parle que de lui, qui croit récompenser ou punir en disant qu'il est satisfait ou mécontent. Beaucoup de siècles passés sous la couronne, une longue suite de tombeaux à Saint-Denis, n'excuseraient pas même ces arrogances.

La fortune ramena des États-Unis et du nord de l'Europe deux généraux français sur le même champ de bataille, pour faire la guerre à un homme contre lequel ils s'étaient d'abord réunis et qui les avait séparés. Soldat ou roi, nul ne songeait alors qu'il y eût crime à vouloir renverser l'oppresseur des libertés. Bernadotte triompha, Moreau succomba. Les hommes disparus jeunes sont de vigoureux voyageurs; ils font vite une route que des hommes plus débiles achèvent à pas lents.

L'empereur entreprend l'expédition de Russie. — Objections. — Faute de Napoléon.

Ce ne fut pas faute d'avertissements que Bonaparte s'obstina à la guerre de Russie : le duc de Frioul, le comte de Ségur, le duc de Vicence, consultés, opposèrent à cette entreprise une foule d'objections : « Il ne faut pas, disait cou-« rageusement le dernier (*Histoire de la grande*

« *armée*), en s'emparant du continent et même
« des États de la famille de son allié, accuser
« cet allié de manquer au système continental.
« Quand les armées françaises couvraient l'Eu-
« rope, comment reprocher aux Russes leur
« armée ? Fallait-il donc se jeter par delà tous
« ces peuples de l'Allemagne, dont les plaies
« faites par nous n'étaient point encore cicatri-
« sées ? Les Français ne se reconnaissaient déjà
« plus au milieu d'une patrie qu'aucune fron-
« tière naturelle ne limitait. Qui donc défen-
« dra la véritable France abandonnée ? — Ma
« renommée, répliqua l'empereur. » Médée
avait fourni cette réponse : Napoléon faisait
descendre à lui la tragédie.

Il annonçait le dessein d'organiser l'Empire
en cohortes de ban et d'arrière-ban : sa mé-
moire était une confusion de temps et de sou-
venirs. A l'objection des divers partis existants
encore dans l'Empire, il répondait : « Les roya-
« listes redoutent plus ma perte qu'ils ne la dé-
« sirent. Ce que j'ai fait de plus utile et de plus

« difficile a été d'arrêter le torrent révolution-
« naire : il aurait tout englouti. Vous craignez
« la guerre pour mes jours ? Me tuer, moi, c'est
« impossible : ai-je donc accompli les volon-
« tés du Destin ? Je me sens poussé vers un but
« que je ne connais pas. Quand je l'aurai
« atteint, un atome suffira pour m'abattre. »
C'était encore une copie : les Vandales en
Afrique, Alaric en Italie, disaient ne céder qu'à
une impulsion surnaturelle : *divino jussu per-
urgeri*.

L'absurde et honteuse querelle avec le pape
augmentant les dangers de la position de Bona-
parte, le cardinal Fesch le conjurait de ne pas
s'attirer à la fois l'inimitié du ciel et de la terre :
Napoléon prit son oncle par la main, le mena à
une fenêtre (c'était la nuit) et lui dit : « Voyez-
« vous cette étoile? — Non, sire. — Regardez
« bien. — Sire, je ne la vois pas. — Eh bien,
« moi, je la vois. »

« Vous aussi, disait Bonaparte à M. de Cau-
« laincourt, vous êtes devenu Russe. »

« Souvent, assure M. de Ségur, on le voyait « (Napoléon) à demi renversé sur un sopha, « plongé dans une méditation profonde; puis il « en sort tout à coup comme en sursaut, con- « vulsivement et par des exclamations; il croit « s'entendre nommer et s'écrie : « Qui m'ap- « pelle ? » Alors il se lève, marche avec agi- « tation. » Quand le Balafré touchait à sa catastrophe, il monta sur la terrasse du château de Blois, appelée *le Perche aux Bretons* : sous un ciel d'automne, une campagne déserte s'étendant au loin, on le vit se promener à grands pas avec des mouvements furieux. Bonaparte, dans ses hésitations salutaires, dit : « Rien n'est assez établi autour de moi pour « une guerre aussi lointaine; il faut la retarder « de trois ans. » Il offrait de déclarer au czar qu'il ne contribuerait ni directement, ni indirectement, au rétablissement d'un royaume de Pologne : l'ancienne et la nouvelle France ont également abandonné ce fidèle et malheureux pays.

Cet abandon, entre toutes les fautes politiques commises par Bonaparte, est une des plus graves. Il a déclaré, depuis cette faute, que s'il n'avait pas procédé à un rétablissement hautement indiqué, c'est qu'il avait craint de déplaire à son beau-père. Bonaparte était bien homme à être retenu par des considérations de famille ! L'excuse est si faible qu'elle ne le mène, en la donnant, qu'à maudire son mariage avec Marie-Louise. Loin d'avoir senti ce mariage de la même manière, l'empereur de Russie s'était écrié : « Me voilà renvoyé au fond « de mes forêts. » Bonaparte fut tout simplement aveuglé par l'antipathie qu'il avait pour la liberté des peuples.

Le prince Poniatowski, lors de la première invasion de l'armée française, avait organisé des troupes polonaises; des corps politiques s'étaient assemblés; la France maintint deux ambassadeurs successifs à Varsovie, l'archevêque de Malines et M. Bignon. Français du nord, les Polonais, braves et légers comme

nous, parlaient notre langue; ils nous aimaient comme des frères; ils se faisaient tuer pour nous avec une fidélité où respirait leur aversion de la Russie. La France les avait jadis perdus; il lui appartenait de leur rendre la vie : ne devait-on rien à ce peuple sauveur de la chrétienté? Je l'ai dit à Alexandre à Vérone : « Si Votre Majesté ne rétablit pas la Pologne, elle sera obligée de « l'exterminer. » Prétendre ce royaume condamné à l'oppression par sa position géographique, c'est trop accorder aux collines et aux rivières : vingt peuples entourés de leur seul courage ont gardé leur indépendance, et l'Italie, remparée des Alpes, est tombée sous le joug de quiconque les a voulu franchir. Il serait plus juste de reconnaître une autre fatalité, savoir : que les peuples belliqueux, habitants des plaines, sont condamnés à la conquête : des plaines sont accourus les divers envahisseurs de l'Europe.

Loin de favoriser la Pologne, on voulut que

ses soldats prissent la cocarde nationale ; pauvre qu'elle était, on la chargeait d'entretenir une armée française de quatre-vingt mille hommes ; le grand duché de Varsovie était promis au roi de Saxe. Si la Pologne eût été reformée en royaume, la race slave depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire reprenait son indépendance. Même dans l'abandon où Napoléon laissait les Polonais, tout en se servant d'eux, ils demandaient qu'on les jetât en avant ; ils se vantaient de pouvoir seuls entrer sans nous à Moscou : proposition inopportune ! Le poëte armé, Bonaparte avait reparu ; il voulait monter au Kremlin pour y chanter et pour signer un décret sur les théâtres.

Quoi qu'on publie aujourd'hui à la louange de Bonaparte, ce grand démocrate, sa haine des gouvernements constitutionnels était invincible ; elle ne l'abandonna point alors même qu'il était entré dans les déserts menaçants de la Russie. Le sénateur Wibicki lui apporta jusqu'à Wilna les résolutions de la Diète de Var-

sovie : « C'est à vous, disait-il dans son exagé-
« ration sacrilége, c'est à vous qui dictez au
« siècle son histoire, et en qui la force de la
« Providence réside, c'est à vous d'appuyer des
« efforts que vous devez approuver. » Il venait,
lui, Wibicki, demander à Napoléon le Grand
de prononcer ces seules paroles : « Que le
« royaume de Pologne existe, » et le royaume
de Pologne existera. « Les Polonais se dé-
« voueront aux ordres du chef devant qui les
« siècles ne sont qu'un moment, et l'espace
« qu'un point. »

Napoléon répondit :

« Gentilshommes, députés de la confédéra-
« tion de Pologne, j'ai entendu avec intérêt ce
« que vous venez de me dire. Polonais, je *pen-*
« *serais* et *agirais* comme vous ; j'aurais voté
« comme vous dans l'assemblée de Varsovie.
« L'amour de son pays est le premier devoir
« de l'homme civilisé.

« *Dans ma situation, j'ai beaucoup d'inté-*
« *rêts à concilier et beaucoup de devoirs à rem-*

« *plir*. Si j'avais régné pendant le premier, le
« second, ou le troisième partage de la Polo-
« gne, j'aurais armé *mes peuples* pour la dé-
« fendre.

« J'aime votre nation ! Pendant seize ans j'ai
« vu vos soldats à mes côtés, dans les champs
« d'Italie et dans ceux de l'Espagne. J'applau-
« dis à ce que vous avez fait ; j'autorise les ef-
« forts que vous voulez faire : je ferai tout ce
« qui dépendra de moi pour seconder vos réso-
« lutions.

« Je vous ai tenu le même langage dès ma
« première entrée en Pologne. Je dois y ajou-
« ter *que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche*
« *l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis*
« *sanctionner aucune manœuvre, ou aucun*
« *mouvement, qui tende à troubler la paisible*
« *possession de ce qui lui reste des provinces*
« *de la Pologne*.

« Je récompenserai ce dévouement de vos
« contrées, qui vous rend si intéressants et
« vous acquiert tant de titres à mon estime et

« à ma protection, par tout ce qui *pourra dé-*
« *pendre de moi dans les circonstances.* »

Ainsi crucifiée pour le rachat des nations, la Pologne a été abandonnée; on a lâchement insulté sa passion; on lui a présenté l'éponge pleine de vinaigre, lorsque sur la croix de la liberté elle a dit : « J'ai soif, *sitio.* » « Quand la « liberté, s'écrie Mickiewiez, s'assiéra sur le « trône du monde, elle jugera les nations. Elle « dira à la France : Je t'ai appelée, tu ne m'as « pas écoutée : va donc à l'esclavage. »

« Tant de sacrifices, tant de travaux, dit « l'abbé de Lamennais, doivent-ils être sté-« riles? Les sacrés martyrs n'auraient-ils semé « dans les champs de la patrie qu'un esclavage « éternel? Qu'entendez-vous dans ces forêts? « Le murmure triste des vents. Que voyez-« vous passer sur ces plaines? L'oiseau voya-« geur qui cherche un lieu pour se reposer. »

Réunion à Dresde. — Bonaparte passe en revue son armée et arrive au bord du Niémen.

Le 9 mai 1812, Napoléon partit pour l'armée et se rendit à Dresde. C'est à Dresde qu'il rassembla les ressorts épars de la confédération du Rhin, et que, pour la première et la dernière fois, il mit en mouvement cette machine qu'il avait fabriquée.

Parmi les chefs-d'œuvre exilés qui regrettent le soleil de l'Italie, a lieu une réunion de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Marie-Louise, de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche, d'une cohue de souverains grands et petits. Ces souverains aspirent à former de leurs diverses cours les cercles subordonnés de la cour première : ils se disputent le vasselage ; l'un veut être l'échanson du sous-lieutenant de Brienne, l'autre son pannetier. L'histoire de Charlemagne est mise à contribution par l'érudition des chancelleries allemandes ; plus on était élevé, plus on était rampant : « Une dame de Montmorency, dit Bonaparte « dans Las Cases, se serait précipitée pour re- « nouer les souliers de l'impératrice. »

Lorsque Bonaparte traversait le palais de Dresde pour se rendre à un gala préparé, il marchait le premier et en avant, le chapeau sur la tête ; François II suivait, chapeau bas, accompagnant sa fille, l'impératrice Marie-Louise ; la tourbe des princes venait pêle mêle

derrière, dans un respectueux silence. L'impératrice d'Autriche manquait au cortége; elle se disait souffrante, ne sortait de ses appartements qu'en chaise à porteurs, pour éviter de donner le bras à Napoléon, qu'elle détestait. Ce qui restait de sentiments nobles s'était retiré au cœur des femmes.

Un seul roi, le roi de Prusse, fut d'abord tenu à l'écart : « Que me veut ce prince? s'é-« criait Bonaparte avec impatience. N'est-ce « pas assez de l'importunité de ses lettres? « Pourquoi veut-il me persécuter encore de « sa présence? Je n'ai pas besoin de lui. » Dures paroles contre le malheur, prononcées la veille du malheur.

Le grand crime de Frédéric-Guillaume auprès du *républicain* Bonaparte était d'*avoir abandonné la cause des rois*. Les négociations de la cour de Berlin avec le Directoire *décelaient en ce prince,* disait Bonaparte, *une politique timide, intéressée, sans noblesse, qui sacrifiait sa dignité et la cause générale des*

trônes à de petits agrandissements. Quand il regardait sur une carte la nouvelle Prusse, il s'écriait : « Se peut-il que j'aie laissé à cet « homme tant de pays ! » Des trois commissaires des alliés qui le conduisirent à Fréjus, le commissaire prussien fut le seul que Bonaparte reçut mal et avec lequel il ne voulut avoir aucun rapport. On a cherché la cause secrète de cette aversion de l'empereur pour Guillaume; on l'a cru trouver dans telle et telle circonstance particulière : en parlant de la mort du duc d'Enghien, je pense avoir touché de plus près la vérité.

Bonaparte attendit à Dresde les progrès des colonnes de ses armées : Marlborough, dans cette même ville, allant saluer Charles XII, aperçut sur une carte un tracé aboutissant à Moscou ; il devina que le monarque prendrait cette route, et ne se mêlerait pas de la guerre de l'Occident. En n'avouant pas tout haut son projet d'invasion, Bonaparte ne pouvait néanmoins le cacher ; avec les diplomates il mettait

en avant trois griefs : l'ukase du 31 décembre 1810, prohibant certaines importations en Russie, et détruisant, par cette prohibition, le *système continental;* la protestation d'Alexandre contre la réunion du duché d'Oldenbourg; les armements de la Russie. Si l'on n'était accoutumé à l'abus des mots, on s'étonnerait de voir donner pour cause légitime de guerre les règlements de douanes d'un État indépendant et la violation d'un système que cet État n'a pas adopté. Quant à la réunion du duché d'Oldenbourg et aux armements de la Russie, vous venez de voir que le duc de Vicence avait osé montrer à Napoléon l'outrecuidance de ces reproches. La justice est si sacrée, elle semble si nécessaire au succès des affaires, que ceux-là même qui la foulent aux pieds prétendent n'agir que d'après ses principes. Cependant le général Lauriston fut envoyé à Saint-Pétersbourg et le comte de Narbonne au quartier général d'Alexandre : messagers de paroles suspectes de paix et de bon vouloir. L'abbé de Pradt avait

été dépêché à la Diète polonaise; il en revint surnommant son maître *Jupiter-Scapin*. Le comte de Narbonne rapporta qu'Alexandre, sans abattement et sans jactance, préférait la guerre à une paix honteuse. Le czar professait toujours pour Napoléon un enthousiasme naïf; mais il disait que la cause des Russes était juste, et que son ambitieux ami avait tort. Cette vérité, exprimée dans les bulletins moscovites, prit l'empreinte du génie national : Bonaparte devint l'*Antechrist*.

Napoléon quitte Dresde le 22 mai 1812, passe à Posen et à Thorn; il y vit piller les Polonais par ses autres alliés. Il descend la Vistule, s'arrête à Dantzick, Kœnigsberg et Gumbinnen.

Chemin faisant, il passe en revue ses différentes troupes : aux vieux soldats il parle des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iena, de Friedland; avec les jeunes gens il s'occupe de leurs besoins, de leurs équipements, de leur solde, de leurs capitaines : il jouait dans ce moment à la bonté.

Invasion de la Russie. — Wilna : le sénateur polonais Wibicki ; le parlementaire russe Balascheff. — Smolensk. — Murat. — Le fils de Platoff.

Lorsque Bonaparte franchit le Niémen, quatre-vingt-cinq millions cinq cent mille âmes reconnaissaient sa domination ou celle de sa famille ; la moitié de la population de la chrétienté lui obéissait ; ses ordres étaient exécutés dans un espace qui comprenait dix-

neuf degrés de latitude et trente degrés de longitude. Jamais expédition plus gigantesque ne s'était vue, ne se reverra.

Le 22 juin, à son quartier général de Wilkowiski, Napoléon proclame la guerre : « Soldats, la seconde guerre de la Pologne est « commencée ; la première s'est terminée à « Tilsit ; la Russie est entraînée par la fatalité : « ses *destins* doivent s'accomplir. »

Moscou répond à cette voix jeune encore par la bouche de son métropolitain, âgé de cent dix ans : « La ville de Moscou reçoit Alexandre, « son Christ, comme une mère dans les bras « de ses fils zélés, et chante Hosanna! Béni « soit celui qui arrive! » Bonaparte s'adressait au Destin, Alexandre à la Providence.

Le 23 juin 1812, Bonaparte reconnut de nuit le Niémen ; il ordonna d'y jeter trois ponts. A la chute du jour suivant, quelques sapeurs passent la fleuve dans un bateau ; ils ne trouvent personne sur l'autre rive. Un officier de Cosaques, commandant une patrouille, vient

à eux et leur demande qui ils sont. « — Français. — Pourquoi venez-vous en Russie? — Pour vous faire la guerre. » Le Cosaque disparaît dans les bois; trois sapeurs tirent sur la forêt; on ne leur répond point : silence universel.

Bonaparte était demeuré toute une journée étendu sans force et pourtant sans repos : il sentait quelque chose se retirer de lui. Les colonnes de nos armées s'avancèrent à travers la forêt de Pilwisky, à la faveur de l'obscurité, comme les Huns conduits par une biche dans les Palus-Méotides. On ne voyait pas le Niémen; pour le reconnaître, il en fallut toucher les bords.

Au milieu du jour, au lieu des bataillons moscovites, ou des populations lithuaniennes, s'avançant au-devant de leurs libérateurs, on ne vit que des sables nus et des forêts désertes : « A trois cents pas du fleuve, sur la « hauteur la plus élevée, on apercevait la tente « de l'empereur. Autour d'elle toutes les

« collines, leurs pentes, les vallées, étaient « couvertes d'hommes et de chevaux. » (Ségur.)

L'ensemble des forces obéissant à Napoléon se montait à six cent quatre-vingt mille trois cents fantassins, à cent soixante-seize mille huit cent cinquante chevaux. Dans la guerre de la succession, Louis XIV avait sous les armes six cent mille hommes, tous Français. L'infanterie active, sous les ordres immédiats de Bonaparte, était répartie en dix corps. Ces corps se composaient de vingt mille Italiens, de quatre-vingt mille hommes de la Confédération du Rhin, de trente mille Polonais, de trente mille Autrichiens, de vingt mille Prussiens et de deux cent soixante-dix mille Français

L'armée franchit le Niémen; Bonaparte passe lui-même le pont fatal et pose le pied sur la terre russe. Il s'arrête et voit défiler ses soldats, puis il échappe à la vue, et galope au hasard dans une forêt, comme appelé au conseil des esprits sur la bruyère. Il revient; il écoute; l'armée écoutait : on se figure enten-

dre gronder le canon lointain ; on était plein de joie : ce n'était qu'un orage ; les combats reculaient. Bonaparte s'abrita dans un couvent abandonné : double asile de paix.

On a raconté que le cheval de Napoléon s'abattit et qu'on entendit murmurer : « C'est « un mauvais présage ; un Romain reculerait. » Vieille histoire de Scipion, de Guillaume le Bâtard, d'Édouard III, et de Malesherbes partant pour le tribunal révolutionnaire.

Trois jours furent employés au passage des troupes ; elles prenaient rang et s'avançaient. Napoléon s'empressait sur la route ; le temps lui criait : « Marche ! marche ! » comme parle Bossuet.

A Wilna, Bonaparte reçut le sénateur Wibicki, de la Diète de Varsovie : un parlementaire russe, Balascheff, se présente à son tour ; il déclare qu'on pouvait encore traiter, qu'Alexandre n'était point l'agresseur, que les Français se trouvaient en Russie sans aucune déclaration de guerre. Napoléon répond qu'Alexandre

n'est qu'un général à la parade, qu'Alexandre n'a que trois généraux : Kutuzoff, dont lui, Bonaparte, ne se soucie pas parce qu'il est Russe; Beningsen, déjà trop vieux il y a six ans et maintenant en enfance; Barclay, général de retraite. Le duc de Vicence, s'étant cru insulté par Bonaparte dans la conversation, l'interrompit d'une voix irritée : « Je suis bon Fran« çais; je l'ai prouvé : je le prouverai encore, « en répétant que cette guerre est impolitique, « dangereuse, qu'elle perdra l'armée, la France « et l'empereur. »

Bonaparte avait dit à l'envoyé russe : « Croyez« vous que je me soucie de vos jacobins de « Polonais? » Madame de Staël rapporte ce dernier propos; ses hautes liaisons la tenaient bien informée : elle affirme qu'il existait une lettre écrite à M. de Romanzoff par un ministre de Bonaparte, lequel proposait de rayer des actes européens le nom de Pologne et de Polonais : preuve surabondante du dégoût de Napoléon pour ses braves suppliants.

Bonaparte s'enquit devant Balascheff du nombre des églises de Moscou ; sur la réponse, il s'écrie : « Comment, tant d'églises à une « époque où l'on n'est plus chrétien? — Par-« don, sire, reprit le Moscovite, les Russes et « les Espagnols le sont encore. »

Balascheff renvoyé avec des propositions inadmissibles, la dernière lueur de paix s'évanouit. Les bulletins disaient : « Le voilà donc « cet empire de Russie, de loin si redouta-« ble! c'est un désert. Il faut plus de temps à « Alexandre pour rassembler ses recrues qu'à « Napoléon pour arriver à Moscou. »

Bonaparte, parvenu à Witepsk, eut un moment l'idée de s'y arrêter. Rentrant à son quartier général, après avoir vu Barclay se retirer encore, il jeta son épée sur des cartes et s'écria : « Je m'arrête ici! ma campagne de « 1812 est finie : celle de 1813 fera le reste. » Heureux s'il eût tenu à cette résolution que tous ses généraux lui conseillaient! Il s'était flatté de recevoir de nouvelles propositions de

paix : ne voyant rien venir, il s'ennuya; il n'était qu'à vingt journées de Moscou. « Mos-« cou, la ville sainte! » répétait-il. Son regard devenait étincelant, son air farouche : l'ordre de partir est donné. On lui fait des observations; il les dédaigne; Daru, interrogé, lui répond : « qu'il ne conçoit ni le but ni la néces-« sité d'une pareille guerre. » L'empereur réplique : « Me prend-on pour un insensé? « Pense-t-on que je fais la guerre par goût? » Ne lui avait-on pas entendu dire à lui, empereur, « que la guerre d'Espagne et celle de « Russie étaient deux chancres qui rongeaient « la France? » Mais pour faire la paix il fallait être deux, et l'on ne recevait pas une seule lettre d'Alexandre.

Et ces *chancres*, de qui venaient-ils? Ces inconséquences passent inaperçues et se changent même au besoin en preuves de la candide sincérité de Napoléon.

Bonaparte se croirait dégradé s'il s'arrêtait dans une faute qu'il reconnaît. Ses soldats se

plaignent de ne plus le voir qu'aux moments des combats, toujours pour les faire mourir, jamais pour les faire vivre : il est sourd à ces plaintes. La nouvelle de la paix entre les Russes et les Turcs le frappe et ne le retient pas : il se précipite à Smolensk. Les proclamations des Russes disaient : « Il vient (Napoléon), la « trahison dans le cœur et la loyauté sur les « lèvres, il vient nous enchaîner avec ses « légions d'esclaves. Portons la croix dans nos « cœurs et le fer dans nos mains ; arrachons « les dents à ce lion ; renversons le tyran qui « renverse la terre. »

Sur les hauteurs de Smolensk Napoléon retrouve l'armée russe, composée de cent vingt mille hommes : « Je les tiens ! » s'écrie-t-il. Le 17, au point du jour, Belliard poursuit une bande de Cosaques et la jette dans le Dniéper ; le rideau replié, on aperçoit l'armée ennemie sur la route de Moscou ; elle se retirait. Le rêve de Bonaparte lui échappe encore. Murat, qui avait trop contribué à la vaine poursuite, dans

son désespoir voulait mourir. Il refusait de quitter une de nos batteries écrasée par le feu de la citadelle de Smolensk non encore évacuée : « Retirez-vous tous ; laissez-moi seul « ici ! » s'écriait-il. Une attaque effroyable avait lieu contre cette citadelle : rangée sur des hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre, notre armée contemplait le combat au-dessous : quand elle vit les assaillants s'élancer à travers le feu et la mitraille, elle battit des mains comme elle avait fait à l'aspect des ruines de Thèbes.

Pendant la nuit un incendie attire les regards. Un sous-officier de Davoust escalade les murs, parvient dans la citadelle au milieu de la fumée ; le son de quelques voix lointaines arrive à son oreille : le pistolet à la main, il se dirige de ce côté et, à son grand étonnement, il tombe dans une patrouille d'amis. Les Russes avaient abandonné la ville, et les Polonais de Poniatowski l'avaient occupée.

Murat, par son costume extraordinaire, par

le caractère de sa vaillance qui ressemblait à la leur, excitait l'enthousiasme des Cosaques. Un jour qu'il faisait sur leurs bandes une charge furieuse, il s'emporte contre elles, les gourmande et leur commande : les Cosaques ne comprennent pas, mais ils devinent, tournent bride et obéissent à l'ordre du général ennemi.

Lorsque nous vîmes à Paris l'hetman Platoff, nous ignorions ses afflictions paternelles : en 1812 il avait un fils beau comme l'Orient ; ce fils montait un superbe cheval blanc de l'Ukraine ; le guerrier de dix-sept ans combattait avec l'intrépidité de l'âge qni fleurit et espère : un hulan polonais le tua. Étendu sur une peau d'ours, les Cosaques vinrent respectueusement baiser sa main. Ils prononcent des prières funèbres, l'enterrent sur une butte couverte de pins ; ensuite, tenant en main leurs chevaux, ils défilent autour de la tombe, la pointe de leur lance renversée contre terre : on croyait voir les funérailles décrites par

l'historien des Goths, ou les cohortes prétoriennes renversant leurs faisceaux devant les cendres de Germanicus, *versi fasces*. « Le « vent fait tomber les flocons de neige que le « printemps du nord porte dans ses cheveux. » (Edda de Sœmund.)

Retraite des Russes. — Le Borysthène. — Obsession de Bonaparte. — Kutuzoff succède à Barclay dans le commandement de l'armée russe.— Bataille de la Moskowa ou de Borodino. — Bulletin. — Aspect du champ de bataille.

Bonaparte écrivit de Smolensk en France qu'il était maître des salines russes et que son ministre du Trésor pouvait compter sur quatre-vingts millions de plus.

La Russie fuyait vers le pôle : les seigneurs, désertant leurs châteaux de bois, s'en allaient

avec leurs familles, leurs serfs et leurs troupeaux. Le *Dniéper*, ou l'ancien *Borysthène*, dont les eaux avaient jadis été déclarées saintes par Wladimir, était franchi : ce fleuve avait envoyé aux peuples civilisés des invasions de Barbares ; il subissait maintenant les invasions des peuples civilisés. Sauvage déguisé sous un nom grec, il ne se rappelait même plus les premières migrations des Slaves ; il continuait de couler inconnu, parmi ses forêts, portant dans ses barques, au lieu des enfants d'Odin, des châles et des parfums aux femmes de Saint-Pétersbourg et de Varsovie. Son histoire pour le monde ne commence qu'à l'orient des montagnes où sont les *autels d'Alexandre*.

De Smolensk on pouvait également conduire une armée à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Smolensk aurait dû avertir le vainqueur de s'arrêter ; il en eut un moment l'envie : « L'empe-« reur, dit M. Fain, découragé, parla du projet « de s'arrêter à Smolensk. » Aux ambulances on commençait déjà à manquer de tout. Le gé-

néral Gourgaud raconte que le général Lariboissière fut obligé de délivrer l'étoupe de ses canons pour panser les blessés. Mais Bonaparte était entraîné ; il se délectait à contempler aux deux bouts de l'Europe les deux aurores qui éclairaient ses armées dans des plaines brûlantes et sur des plateaux glacés.

Roland, dans son cercle étroit de chevalerie, courait après Angélique ; les conquérants de première race poursuivent une plus haute souveraine : point de repos pour eux qu'ils n'aient pressé dans leurs bras cette divinité couronnée de tours, épouse du Temps, fille du Ciel et mère des Dieux. Possédé de sa propre existence, Bonaparte avait tout réduit à sa personne ; Napoléon s'était emparé de Napoléon ; il n'y avait plus que lui en lui. Jusqu'alors il n'avait exploré que des lieux célèbres ; maintenant il parcourait une voie sans nom, le long de laquelle Pierre avait à peine ébauché les villes futures d'un empire qui ne comptait pas un siècle. Si les exemples instruisaient, Bonaparte aurait

pu s'inquiéter au souvenir de Charles XII qui traversa Smolensk en cherchant Moscou. A Kolodrina il y eut une affaire meurtrière : on avait enterré à la hâte les cadavres des Français, de sorte que Napoléon ne put juger de la grandeur de sa perte. A Dorogobouj, rencontre d'un Russe avec une barbe éblouissante de blancheur descendant sur sa poitrine : trop vieux pour suivre sa famille, resté seul à son foyer, il avait vu les prodiges de la fin du règne de Pierre le Grand, et il assistait, dans une silencieuse indignation, à la dévastation de son pays.

Une suite de batailles présentées et refusées amenèrent les Français sur le champ de la Moskowa. A chaque bivouac, l'empereur allait discutant avec ses généraux, écoutant leurs contentions, tandis qu'il était assis sur des branches de sapin ou se jouait avec quelque boulet russe qu'il poussait du pied.

Barclay, pasteur de Livonie, et puis général, était l'auteur de ce système de retraite qui lais-

sait à l'automne le temps de le rejoindre : une intrigue de cour le renversa. Le vieux Kutuzoff, battu à Austerlitz parce qu'on n'avait pas suivi son opinion, laquelle était de refuser le combat jusqu'à l'arrivée du prince Charles, remplaça Barclay. Les Russes voyaient dans Kutuzoff un général de leur nation, l'élève de Suwaroff, le vainqueur du grand-vizir en 1811, et l'auteur de la paix avec la Porte, alors si nécessaire à la Russie. Sur ces entrefaites, un officier moscovite se présente aux avant-postes de Davoust; il n'était chargé que de propositions vagues; sa mission réelle semblait être de regarder et d'examiner : on lui montra tout. La curiosité française, insouciante et sans frayeur, lui demanda ce qu'on trouverait de Viazma à Moscou : « Pultava, » répondit-il.

Arrivé sur les hauteurs de Borodino, Bonaparte voit enfin l'armée russe arrêtée et formidablement retranchée. Elle comptait cent vingt mille hommes et six cent pièces de canon; du côté des Français, égale force. La

gauche des Russes examinée, la maréchal Davoust propose à Napoléon de tourner l'ennemi : « Cela me ferait perdre trop de temps, répond « l'empereur. » Davoust insiste; il s'engage à avoir accompli sa manœuvre avant six heures du matin ; Napoléon l'interrompt brusquement : « Ah ! vous êtes toujours pour tourner l'en- « nemi. »

On avait remarqué un grand mouvement dans le camp moscovite : les troupes étaient sous les armes ; Kutuzoff, entouré des popes et des archimandrites, précédé des emblèmes de la religion et d'une image sacrée sauvée des ruines de Smolensk, parle à ses soldats du ciel et de la patrie ; il nomme Napoléon le despote universel.

Au milieu de ces chants de guerre, de ces chœurs de triomphe mêlés à des cris de douleur, on entend aussi dans le camp français une voix chrétienne ; elle se distingue de toutes les autres ; c'est l'hymne saint qui monte seul sous les voûtes du temple. Le soldat dont la

voix tranquille, et pourtant émue, retentit la dernière, est l'aide de camp du maréchal qui commandait la cavalerie de la garde. Cet aide de camp s'est mêlé à tous les combats de la campagne de Russie; il parle de Napoléon comme ses plus grands admirateurs; mais il lui reconnaît des infirmités; il redresse des récits menteurs et déclare que les fautes commises sont venues de l'orgueil du chef et de l'oubli de Dieu dans les capitaines. « Dans le « camp russe, dit le lieutenant-colonel de Baudus, on sanctifia cette vigile d'un jour qui « devait être le dernier pour tant de braves.

« . . . .

« Le spectacle offert à mes yeux par la piété « de l'ennemi, ainsi que les plaisanteries qu'il « dicta à un trop grand nombre d'officiers « placés dans nos rang, me rappela que le plus « grand de nos rois, Charlemagne, se disposa « lui aussi à commencer la plus périlleuse de « ses entreprises par des cérémonies reli- « gieuses. . . . . Ah ! sans doute,

« parmi ces chrétiens égarés, il s'en trouva un
« grand nombre dont la bonne foi sanctifia les
« prières; car si les Russes furent vaincus
« à la Moskowa, notre entier anéantissement,
« dont ils ne peuvent se glorifier en aucune
« façon, puisqu'il fut l'œuvre manifeste de la
« Providence, vint prouver quelques mois plus
« tard que leur demande n'avait été que trop
« favorablement écoutée. »

Mais où était le czar? Il venait de dire modestement à madame de Staël fugitive qu'il regrettait *de n'être pas un grand général*. Dans ce moment paraissait à nos bivouacs M. de Beausset, officier du palais : sorti des bois tranquilles de Saint-Cloud, et suivant les traces horribles de notre armée, il arrivait la veille des funérailles à la Moskowa; il était chargé du portrait du roi de Rome que Marie-Louise envoyait à l'empereur. M. Fain et M. de Ségur peignent les sentiments dont Bonaparte fut saisi à cette vue; selon le général Gourgaud, Bonaparte s'écria après avoir regardé le portrait :

« Retirez-le, il voit de trop bonne heure un « champ de bataille. »

Le jour qui précéda l'orage fut extrêmement calme : « Cette espèce de sagesse que l'on met, « dit M. de Baudus, à préparer de si cruelles « folies, a quelque chose d'humiliant pour la « raison humaine quand on y pense de sang-« froid à l'âge où je suis arrivé : car, dans ma « jeunesse, je trouvais cela bien beau. »

Vers le soir du 6, Bonaparte dicta cette proclamation; elle ne fut connue de la plupart des soldats qu'après la victoire :

« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant « désirée. Désormais la victoire dépend de vous; « elle nous est nécessaire; elle nous donnera « l'abondance et un prompt retour dans la pa-« trie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à « Friedland, à Witepsk et à Smolensk, et que la « postérité la plus reculée cite votre conduite « dans cette journée; que l'on dise de vous : Il « était à cette grande bataille sous les murs de « Moscou. »

Bonaparte passa la nuit dans l'anxiété : tantôt il croyait que les ennemis se retiraient, tantôt il redoutait le dénûment de ses soldats et la lassitude de ses officiers. Il savait que l'on disait autour de lui : « Dans quel but nous a-t-« on fait faire 800 lieues pour ne trouver que « de l'eau marécageuse, la famine et des bi-« vouacs sur des cendres? Chaque année la « guerre s'aggrave; de nouvelles conquêtes « forcent d'aller chercher de nouveaux ennemis. « Bientôt l'Europe ne lui suffira plus; il lui fau-« dra l'Asie. » Bonaparte en effet n'avait pas vu avec indifférence les cours d'eau qui se jettent dans le Volga; né pour Babylone, il l'avait déjà tentée par une autre route. Arrêté à Jaffa à l'entrée occidentale de l'Asie, arrêté à Moscou à la porte septentrionale de cette même Asie, il vint mourir dans les mers qui bordent cette partie du monde d'où se levèrent l'homme et le soleil.

Napoléon, au milieu de la nuit, fit appeler un de ses aides de camp; celui-ci le trouva la tête appuyée dans ses deux mains : « Qu'est-ce

« que la guerre, disait-il? Un métier de bar-
« bares où tout l'art consiste à être le plus fort
« sur un point donné. » Il se plaint de l'inconstance de la fortune; il envoie examiner la position de l'ennemi : on lui rapporte que les feux brillent du même éclat et en égal nombre; il se tranquillise. A cinq heures du matin, Ney lui envoie demander l'ordre d'attaque; Bonaparte sort et s'écrie : « Allons ouvrir les portes
« de Moscou. » Le jour paraît; Napoléon montrant l'Orient qui commençait à rougir : « Voilà
« le soleil d'Austerlitz ! » s'écria-t-il.

Mojaïsk, 12 septembre 1812.

Extrait du dix-huitième bulletin de la grande armée.

. . . .

« Le 6, à deux heures du matin, l'Empereur « parcourut les avant-postes ennemis : on pas- « sa la journée à se reconnaître. L'ennemi avait « une position très-resserrée. . . . .

« Cette position parut belle et forte. *Il était* « *facile de manœuvrer et d'obliger l'ennemi à*

« *l'évacuer; mais cela aurait remis la partie.*

. . . .

« Le 7, à six heures du matin, le général « comte Sorbier, qui avait armé la batterie « droite avec l'artillerie de la réserve de la « garde, commença le feu. . . . .

« A six heures et demie, le général Compans « est blessé. A sept heures, le prince d'Eck- « mühl a son cheval tué. . . . .

« A sept heures, le maréchal duc d'Elchin- « gen se remet en mouvement et, sous la pro- « tection de soixante pièces de canon que le « général Foucher avait placées la veille contre « le centre de l'ennemi, se porte sur le centre. « Mille pièces de canon vomissent de part et « d'autre la mort.

« A huit heures, les positions de l'ennemi « sont enlevées, ses redoutes prises, et notre « artillerie couronne ses mamelons. . . . . .

. . . .

« Il restait à l'ennemi ses redoutes de droite; « le général comte Morand y marche et les en-

« lève; mais à neuf heures du matin, attaqué
« de tous côtés, il ne peut s'y maintenir. L'en-
« nemi, encouragé par ce succès, fit avancer
« sa réserve et ses dernières troupes pour ten-
« ter encore la fortune. La garde impériale
« russe en fait partie. Il attaque notre centre
« sur lequel avait pivoté notre droite. On craint
« pendant un moment qu'il n'enlève le village
« brûlé; la division Friant s'y porte : quatre-
« vingts pièces de canon françaises arrêtent
« d'abord et écrasent ensuite les colonnes en-
« nemies qui se tiennent pendant deux heures
« serrées sous la mitraille, n'osant pas avancer,
« ne voulant pas reculer, et renonçant à l'es-
« poir de la victoire. Le roi de Naples décide
« leur incertitude; il fait charger le quatrième
« corps de cavalerie qui pénètre dans les brè-
« ches que la mitraille de nos canons a faites
« dans les masses serrées des Russes et les es-
« cadrons de leurs cuirassiers; ils se déban-
« dent de tous côtés. . . . .

. . . .

« Il est deux heures après midi, toute espé-
« rance abandonne l'ennemi : la bataille est
« finie, la canonnade continue encore ; il se bat
« pour sa retraite et pour son salut, mais non
« pour la victoire.

« Notre perte totale peut être évaluée à dix
« mille hommes ; celle de l'ennemi à quarante
« ou cinquante mille. Jamais on n'a vu pareil
« champ de bataille. Sur six cadavres il y en
« avait un français et cinq russes. Quarante
« généraux russes ont été tués, blessés ou pris :
« le général Bagration a été blessé.

« Nous avons perdu le général de division
« comte Montbrun, tué d'un coup de canon ; le
« général comte Caulaincourt, qui avait été en-
« voyé pour le remplacer, tué d'un même coup
« une heure après.

« Les généraux de brigade Compère, Plau-
« zonne, Marion, Huart, ont été tués ; sept ou
« huit généraux ont été blessés, la plupart lé-
« gèrement. Le prince d'Eckmühl n'a eu aucun
« mal. Les troupes françaises se sont couvertes

« de gloire et ont montré leur grande supé-
« riorité sur les troupes russes.

« Telle est en peu de mots l'esquisse de la
« bataille de la Moskowa, donnée à deux lieues
« en arrière de Mojaïsk et à vingt-cinq lieues de
« Moscou.

« L'Empereur n'a jamais été exposé ; la garde,
« ni à pied ni à cheval, n'a pas donné et n'a pas
« perdu un seul homme. La victoire n'a jamais
« été incertaine. Si l'ennemi, forcé dans ses
« positions, n'avait pas voulu les reprendre,
« notre perte aurait été plus forte que la sienne ;
« mais il a détruit son armée en la tenant de-
« puis huit heures jusqu'à deux sous le feu de
« nos batteries et en s'opiniâtrant à reprendre
« ce qu'il avait perdu. C'est la cause de son
« immense perte. »

Ce bulletin froid et rempli de réticences est loin de donner une idée de la bataille de la Moskowa, et surtout des affreux massacres à la grande redoute : quatre-vingt mille hommes furent mis hors de combat ; trente mille d'entre

eux appartenaient à la France. Auguste de La Rochejaquelein eut le visage fendu d'un coup de sabre et demeura prisonnier des Moscovites : il rappelait d'autres combats et un autre drapeau. Bonaparte, passant en revue le 61e régiment presque détruit, dit au colonel : « Colonel, qu'avez-vous fait d'un de vos bataillons ? « — Sire, il est dans la redoute. » Les Russes ont toujours soutenu et soutiennent encore avoir gagné la bataille : ils vont élever une colonne triomphale funèbre sur les hauteurs de Borodino.

Le récit de M. de Ségur va suppléer à ce qui manque au bulletin de Bonaparte : « L'empe- « reur parcourut, dit-il, le champ de bataille. « Jamais aucun ne fut d'un si horrible aspect. « Tout y concourait : un ciel obscur, une pluie « froide, un vent violent, des habitations en « cendres, une plaine bouleversée, couverte « de ruines et de débris ; à l'horizon, la triste « et sombre verdure des arbres du Nord ; par- « tout des soldats errants parmi des cadavres

« et cherchant des subsistances jusque dans « les sacs de leurs compagnons morts ; d'horribles blessures, car les balles russes sont « plus grosses que les nôtres ; des bivouacs « silencieux ; plus de chants, point de récits : « une morne taciturnité.

« On voyait autour des aigles le reste des « officiers et sous-officiers, et quelques soldats, « à peine ce qu'il en fallait pour garder le drapeau. Leurs vêtements étaient déchirés par « l'acharnement du combat, noircis de poudre, « souillés de sang ; et pourtant, au milieu de « ces lambeaux, de cette misère, de ce désastre, un air fier, et même, à l'aspect de l'empereur, quelques cris de triomphe, mais « rares et excités : car, dans cette armée, « capable à la fois d'analyse et d'enthousiasme, « chacun jugeait de la position de tous. . .

. . . .

« L'empereur ne put évaluer sa victoire que « par les morts. La terre était tellement jonchée de Français étendus sur les redoutes,

« qu'elles paraissaient leur appartenir plus qu'à
« ceux qui restaient debout. Il semblait y avoir
« là plus de vainqueurs tués que de vainqueurs
« vivants.

« Dans cette foule de cadavres, sur lesquels
« il fallait marcher pour suivre Napoléon, le
« pied d'un cheval rencontra un blessé et lui
« arracha un dernier signe de vie ou de dou-
« leur. L'empereur, jusque-là muet comme sa
« victoire, et que l'aspect de tant de victimes
« oppressait, éclata ; il se soulagea par des
« cris d'indignation, et par une multitude de
« soins qu'il fit prodiguer à ce malheureux.
« Puis il dispersa les officiers qui le suivaient
« pour qu'ils secourussent ceux qu'on enten-
« dait crier de toutes parts.

« On en trouvait surtout dans le fond des ravi-
« nes où la plupart des nôtres avaient été pré-
« cipités, et où plusieurs s'étaient traînés pour
« être plus à l'abri de l'ennemi et de l'ouragan.
« Les uns prononçaient en gémissant le nom
« de leur patrie ou de leur mère : c'étaient les

« plus jeunes. Les plus anciens attendaient la « mort d'un air ou impassible ou sardonique, « sans daigner implorer ni se plaindre ; d'au- « tres demandaient qu'on les tuât sur-le-champ : « mais on passait vite à côté de ces malheureux, « qu'on n'avait ni l'inutile pitié de secourir, ni « la pitié cruelle d'achever. »

Tel est le récit de M. de Ségur. Anathème aux victoires non remportées pour la défense de la patrie et qui ne servent qu'à la vanité d'un conquérant !

La garde, composée de vingt-cinq mille hommes d'élite, ne fut point engagée à la Moskowa : Bonaparte la refusa sous divers prétextes. Contre sa coutume, il se tint à l'écart du feu et ne pouvait suivre de ses propres yeux les manœuvres. Il s'asseyait ou se promenait près d'une redoute emportée la veille : lorsqu'on venait lui apprendre la mort de quelques-uns de ses généraux, il faisait un geste de résignation. On regardait avec étonnement cette impassibilité ; Ney s'écriait : « Que fait-il der-

« rière l'armée ? Là, il n'est à portée que des « revers, et non des succès. Puisqu'il ne fait « plus la guerre par lui-même, qu'il n'est plus « général, qu'il veut faire partout l'empereur, « qu'il retourne aux Tuileries et nous laisse être « généraux pour lui. » Murat avouait que dans cette grande journée il n'avait plus reconnu le génie de Napoléon.

Des admirateurs sans réserve ont attribué l'engourdissement de Napoléon à la complication des souffrances dont, assurent-ils, il était alors accablé ; ils affirment qu'à tous moments il était obligé de descendre de cheval, et que souvent il restait immobile, le front appuyé contre des canons. Cela peut être : un malaise passager pouvait contribuer dans ce moment à la prostration de son énergie ; mais si l'on remarque qu'il retrouva cette énergie dans la campagne de Saxe et dans sa fameuse campagne de France, il faudra chercher une autre cause de son inaction à Borodino. Comment ! vous avouez dans votre bulletin qu'*il était facile de*

manœuvrer et d'obliger l'ennemi à évacuer sa belle position, mais que cela aurait remis la partie ; et vous, qui avez assez d'*activité d'esprit* pour condamner à la mort tant de milliers de nos soldats, vous n'avez pas assez de *force de corps* pour ordonner à votre garde d'aller au moins à leur secours ? Il n'y a d'autre explication à ceci que la nature même de l'homme : l'adversité arrivait ; sa première atteinte le glaça. La grandeur de Napoléon n'était pas de cette qualité qui appartient à l'infortune ; la prospérité seule lui laissait ses facultés entières : il n'était point fait pour le malheur.

Marche en avant des Français. — Rostopschine. — Bonaparte au *Mont-du-Salut.* — Vue de Moscou. — Entrée de Napoléon au Kremlin. — Incendie de Moscou. — Bonaparte gagne avec peine Petrowski. — Écriteau de Rostopschine. — Séjour sur les ruines de Moscou. — Occupations de Bonaparte.

Entre la Moskowa et Moscou, Murat engagea une affaire devant Mojaïsk. On entra dans la ville où l'on trouva dix mille morts et mourants; on jeta les morts par les fenêtres pour loger les vivants. Les Russes se repliaient en bon ordre sur Moscou.

Dans la soirée du 13 septembre, Kutuzoff avait assemblé un conseil de guerre : tous les généraux déclarèrent que *Moscou n'était pas la patrie.* Buturlin (*Histoire de la campagne de Russie*), le même officier qu'Alexandre envoya au quartier de Mgr le duc d'Angoulême en Espagne, Barclay, dans son *Mémoire justificatif*, donnent les motifs qui déterminèrent l'opinion du conseil. Kutuzoff proposa au roi de Naples une suspension d'armes, tandis que les soldats russes traverseraient l'ancienne capitale des czars. La suspension fut acceptée, car les Français voulaient conserver la ville ; Murat seulement serrait de près l'arrière-garde ennemie, et nos grenadiers emboîtaient le pas du grenadier russe qui se retirait. Mais Napoléon était loin du succès auquel il croyait toucher : Kutuzoff cachait Rostopschine.

Le comte Rostopschine était gouverneur de Moscou. La vengeance promettait de descendre du ciel : un ballon monstrueux, construit à grands frais, devait planer sur l'armée fran-

çaise, choisir l'Empereur entre mille, s'abattre sur sa tête dans une pluie de fer et de feu. A l'essai, les ailes de l'aérostat se brisèrent; force fut de renoncer à la bombe des nuées; mais les artifices restèrent à Rostopschine. Les nouvelles du désastre de Borodino étaient arrivées à Moscou, tandis que, sur un bulletin de Kutuzoff, on se flattait encore de la victoire dans le reste de l'empire. Rostopschine avait fait diverses proclamations en prose rimée; il disait :

« Allons, mes amis les Moscovites, mar-
« chons aussi ! Nous rassemblerons cent mille
« hommes, nous prendrons l'image de la sainte
« Vierge, cent cinquante pièces de canon, et
« nous mettrons fin à tout. »

Il conseillait aux habitants de s'armer simplement de fourches, un Français ne pesant pas plus qu'une gerbe.

On sait que Rostopschine a décliné toute participation à l'incendie de Moscou; on sait aussi qu'Alexandre ne s'est jamais expliqué à ce su-

jet. Rostopschine a-t-il voulu échapper au reproche des nobles et des marchands dont la fortune avait péri? Alexandre a-t-il craint d'être appelé *un Barbare* par l'Institut? Ce siècle est si misérable, Bonaparte en avait tellement accaparé toutes les grandeurs, que quand quelque chose de digne arrivait, chacun s'en défendait et en repoussait la responsabilité.

L'incendie de Moscou restera une résolution héroïque qui sauva l'indépendance d'un peuple et contribua à la délivrance de plusieurs autres. Numance n'a point perdu ses droits à l'admiration des hommes. Q'importe que Moscou ait été brûlé? ne l'avait-il pas été déjà sept fois? N'est-il pas aujourd'hui brillant et rajeuni, bien que dans son vingt-unième bulletin Napoléon eût prédit que l'*incendie de cette capitale retarderait la Russie de cent ans?* « Le « malheur même de Moscou, dit admirable- « ment madame de Staël, a régénéré l'empire : « cette ville religieuse a péri comme un martyr « dont le sang répandu donne de nouvelles

« forces aux frères qui lui survivent. » (*Dix années d'exil.*)

Où en seraient les nations si Bonaparte, du haut du Kremlin, eût couvert le monde de son despotisme comme d'un drap mortuaire? Les droits de l'espèce humaine passent avant tout. Pour moi, la terre fût-elle un globe explosible, je n'hésiterais pas à y mettre le feu s'il s'agissait de délivrer mon pays. Toutefois, il ne faut rien moins que les intérêts supérieurs de la liberté humaine pour qu'un Français, la tête couverte d'un crêpe et les yeux pleins de larmes, puisse se résoudre à raconter une résolution qui devait devenir fatale à tant de Français.

On a vu à Paris le comte Rostopschine, homme instruit et spirituel : dans ses écrits la pensée se cache sous une certaine bouffonnerie; espèce de Barbare policé, de poëte ironique, dépravé même, capable de généreuses dispositions, tout en méprisant les peuples et les rois : les églises gothiques admettent dans leur grandeur des décorations grotesques.

La débâcle avait commencé à Moscou ; les routes de Cazan étaient couvertes de fugitifs à pied, en voiture, isolés ou accompagnés de serviteurs. Un présage avait un moment ranimé les esprits : un vautour s'était embarrassé dans les chaînes qui soutenaient la croix de la principale église ; Rome eût, comme Moscou, vu dans ce présage la captivité de Napoléon.

A l'approche des longs convois de blessés russes qui se présentaient aux portes, toute espérance s'évanouit. Kutuzoff avait flatté Rostopschine de défendre la ville avec quatre-vingt onze mille hommes qui lui restaient : vous venez de voir que le conseil de guerre l'obligeait de se retirer. Rostopschine demeura seul.

La nuit descend : des émissaires vont frapper mystérieusement aux portes, annoncent qu'il faut partir et que Ninive est condamnée. Des matières inflammables sont introduites dans les édifices publics et les bazars, dans les boutiques et les maisons particulières ; les pompes

sont enlevées. Alors Rostopschine ordonne d'ouvrir les prisons : du milieu d'une troupe immonde on fait sortir un Russe et un Français, le Russe, appartenant à une secte d'illuminés allemands, est accusé d'avoir voulu livrer sa patrie et d'avoir traduit la proclamation des Français ; son père accourt ; le gouverneur lui accorde un moment pour bénir son fils : « Moi, bénir un traître ! » s'écrie le vieux Moscovite, et il le maudit. Le prisonnier est livré à la populace et abattu.

« Pour toi, dit Rostopschine au Français, tu « devais désirer l'arrivée de tes compatriotes : « sois libre. Va dire aux tiens que la Russie « n'a eu qu'un seul traître et qu'il est puni. »

Les autres malfaiteurs relâchés reçoivent, avec leur grâce, les instructions pour procéder à l'incendie, quand le moment sera venu. Rostopschine sort le dernier de Moscou, comme un capitaine de vaisseau quitte le dernier son bord dans un naufrage.

Napoléon, monté à cheval, avait rejoint son

avant-garde. Une hauteur restait à franchir; elle touchait à Moscou de même que Montmartre à Paris; elle s'appelait le *Mont du salut*, parce que les Russes y priaient à la vue de la ville sainte, comme les pèlerins en apercevant Jérusalem. Moscou *aux coupoles dorées*, disent les poëtes slaves, resplendissait à la lumière du jour, avec ses deux cent quatre-vingt-quinze églises, ses quinze cents châteaux, ses maisons ciselées, colorées en jaune, en vert, en rose: il n'y manquait que les cyprès et le Bosphore. Le Kremlin faisait partie de cette masse couverte de fer poli ou peinturé. Au milieu d'élégantes villas de briques et de marbre, la Moskowa coulait parmi des parcs ornés de bois de sapins, palmiers de ce ciel: Venise, aux jours de sa gloire, ne fut pas plus brillante dans les flots de l'Adriatique. Ce fut le 14 septembre, à deux heures de l'après-midi, que Bonaparte, par un soleil orné des diamants du pôle, aperçut sa nouvelle conquête. Moscou, comme une princesse euro-

péenne aux confins de son empire, parée de toutes les richesses de l'Asie, semblait amenée là pour épouser Napoléon.

Une acclamation s'élève : « Moscou ! Mos-« cou ! » s'écrient nos soldats; ils battent encore des mains : au temps de la vieille gloire, ils criaient, revers ou prospérités, vive le Roi ! « Ce fut un beau moment, dit le lieutenant-co-« lonel de Baudus, que celui où le magnifique « panorama présenté par l'ensemble de cette « immense cité s'offrit tout à coup à mes re-« gards. Je me rappellerai toujours l'émotion « qui se manifesta dans les rangs de la division « polonaise; elle me frappa d'autant plus qu'elle « se fit jour par un mouvement empreint d'une « pensée religieuse. En apercevant Moscou, les « régiments entiers se jetèrent à genoux et re-« mercièrent le Dieu des armées de les avoir « conduits par la victoire dans la capitale de leur « ennemi le plus acharné. »

Les acclamations cessent; on descend muets vers la ville; aucune députation ne sort des

portes pour présenter les clefs dans un bassin d'argent. Le mouvement de la vie était suspendu dans la grande cité. Moscou chancelait silencieuse devant l'étranger : trois jours après elle avait disparu ; la Circassienne du Nord, la belle fiancée, s'était couchée sur son bûcher funèbre.

Lorsque la ville était encore debout, Napoléon en marchant vers elle s'écriait : « La voilà « donc cette ville fameuse ! » et il regardait : Moscou, délaissée, ressemblait à la cité pleurée dans les *Lamentations*. Déjà Eugène et Poniatowski ont débordé les murailles ; quelques-uns de nos officiers pénètrent dans la ville ; ils reviennent et disent à Napoléon : « Moscou est déserte ! — Moscou est déserte ? c'est invraisemblable ! qu'on m'amène les boyards. » Point de boyards, il n'est resté que des pauvres qui se cachent. Rues abandonnées, fenêtres fermées : aucune fumée ne s'élève des foyers d'où s'en échapperont bientôt des torrents. Pas le plus léger bruit. Bonaparte hausse les épaules.

Murat, s'étant avancé jusqu'au Kremlin, y est reçu par les hurlements des prisonniers devenus libres pour délivrer leur patrie : on est contraint d'enfoncer les portes à coups de canon.

Napoléon s'était porté à la barrière de Dorogomilow ; il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg, fit une course le long de la Moskowa, ne rencontra personne. Il revint à son logement, nomma le maréchal Mortier gouverneur de Moscou, le général Durosnel commandant de la place et M. de Lesseps chargé de l'administration en qualité d'intendant. La garde impériale et les troupes étaient en grande tenue pour paraître devant un peuple absent. Bonaparte apprit bientôt avec certitude que la ville était menacée de quelque événement. A deux heures du matin on lui vient dire que le feu commence. Le vainqueur quitte le faubourg de Dorogomilow et vient s'abriter au Kremlin : c'était dans la matinée du 15. Il éprouva un moment de joie en pénétrant dans le palais de

Pierre le Grand; son orgueil satisfait écrivit quelques mots à Alexandre, à la réverbération du bazar qui commençait à brûler, comme autrefois Alexandre vaincu lui écrivait un billet du champ d'Austerlitz.

Dans le bazar on voyait de longues rangées de boutiques toutes fermées. On contient d'abord l'incendie; mais dans la seconde nuit il éclate de toutes parts; des globes lancés par des artifices crèvent, retombent en gerbes lumineuses sur les palais et les églises. Une bise violente pousse les étincelles et lance les flammèches sur le Kremlin : il renfermait un magasin à poudre; un parc d'artillerie avait été laissé sous les fenêtres même de Bonaparte. De quartier en quartier nos soldats sont chassés par les effluves du volcan. Des Gorgones et des Méduses, la torche à la main, parcourent les carrefours livides de cet enfer; d'autres attisent le feu avec des lances de bois goudronné. Bonaparte, dans les salles du nouveau Pergame, se précipite aux croisées, s'écrie : « Quelle ré-

solution extraordinaire ! quels hommes ! ce sont des Scythes ! »

Le bruit se répand que le Kremlin est miné : des serviteurs se trouvent mal, des militaires se résignent. Les bouches des divers brasiers en dehors s'élargissent, se rapprochent, se touchent : la tour de l'Arsenal, comme un haut cierge, brûle au milieu d'un sanctuaire embrasé. Le Kremlin n'est plus qu'une île noire contre laquelle se brise une mer ondoyante de feu. Le ciel, reflétant l'illumination, est comme traversé des clartés mobiles d'une aurore boréale.

La troisième nuit descendait ; on respirait à peine dans une vapeur suffocante : deux fois des mèches ont été attachées au bâtiment qu'occupait Napoléon. Comment fuir ? les flammes attroupées bloquent les portes de la citadelle. En cherchant de tous les côtés, on découvre une poterne qui donnait sur la Moskowa. Le vainqueur avec sa garde se dérobe par ce guichet de salut. Autour de lui dans la ville, des voûtes se fendent en mugissant, des clochers

d'où découlaient des torrents de métal liquéfié se penchent, se détachent et tombent. Des charpentes, des poutres, des toits craquant, pétillant, croulant, s'abîment dans un Phlégéton dont ils font rejaillir la lame ardente et des millions de paillettes d'or. Bonaparte ne s'échappe que sur les charbons refroidis d'un quartier déjà réduit en cendres : il gagna Petrowsky, villa du czar.

Le général Gourgaud, critiquant l'ouvrage de M. de Ségur, accuse l'officier d'ordonnance de l'empereur de s'être trompé : en effet, il demeure prouvé, par le récit de M. de Baudus, aide de camp du maréchal Bessières, et qui servit lui-même de guide à Napoléon, que celui-ci ne s'évada pas par une poterne, mais qu'il sortit par la grande porte du Kremlin. Du rivage de Sainte-Hélène, Napoléon revoyait brûler la ville des Scythes : « Jamais, dit-il, en « dépit de la poésie, toutes les fictions de l'in- « cendie de Troie n'égaleront la réalité de celui « de Moscou. »

Remémorant antérieurement cette catastrophe, Bonaparte écrit encore : « *Mon mauvais « génie m'apparut et m'annonça ma fin, que « j'ai trouvée à l'île d'Elbe.* » Kutuzoff avait d'abord pris sa route à l'orient ; ensuite il se rabattit au midi. Sa marche de nuit était à demi éclairée par l'incendie lointain de Moscou, dont il sortait un bourdonnement lugubre ; on eût dit que la cloche qu'on n'avait jamais pu monter à cause de son énorme poids eût été magiquement suspendue au haut d'un clocher brûlant pour tinter les glas. Kutuzoff atteignit Voronowo, possession du comte Rostopschine ; à peine avait-il aperçu la superbe demeure, qu'elle s'enfonce dans le gouffre de nouvelle conflagration. Sur la porte de fer d'une église on lisait cet écriteau, la *scritta morta*, de la main du propriétaire : « J'ai embelli pendant « huit ans cette campagne, et j'y ai vécu heu- « reux au sein de ma famille ; les habitants de « cette terre, au nombre de dix-sept cent vingt, « la quittent à votre approche, et moi je mets

« le feu à ma maison pour qu'elle ne soit pas « souillée par votre présence. Français, je vous « ai abandonné mes deux maisons de Moscou, « avec un mobilier d'un demi-million de rou- « bles. Ici vous ne trouverez que des cendres.

« ROSTOPSCHINE. »

Bonaparte avait au premier moment admiré les feux et les Scythes comme un spectacle apparenté à son imagination ; mais bientôt le mal que cette catastrophe lui faisait le refroidit et le fit retourner à ses injurieuses diatribes. En envoyant la lettre de Rostopschine en France, il ajoute : « Il paraît que Rostopschine est « aliéné ; les Russes le regardent comme une « espèce de Marat. » Qui ne comprend pas la grandeur dans les autres ne la comprendra pas pour soi quand le temps des sacrifices sera venu.

Alexandre avait appris sans abattement son adversité. « Reculerons-nous, écrivait-il dans « ses instructions circulaires, quand l'Europe « nous encourage de ses regards ? Servons-lui

« d'exemple ; saluons la main qui nous choisit « pour être la première des nations dans la « cause de la vertu et de la liberté. » Suivait une invocation au Très-Haut.

Un style dans lequel se trouvent les mots de Dieu, de vertu, de liberté, est puissant : il plaît aux hommes, les rassure et les console ; combien il est supérieur à ces phrases affectées, tristement empruntées des locutions païennes, et fatalisées à la turque : *il fut, ils ont été, la fatalité les entraîne !* phraséologie stérile, toujours vaine, alors même qu'elle est appuyée sur lesp lus grandes actions.

Sorti de Moscou dans la nuit du 15 septembre, Napoléon y rentra le 18. Il avait rencontré, en revenant, des foyers allumés sur la fange, nourris avec des meubles d'acajou et des lambris dorés. Autour de ces foyers en plein air étaient des militaires noircis, crottés, en lambeaux, couchés sur des canapés de soie ou assis dans des fauteuils de velours, ayant pour tapis sous leurs pieds, dans la boue, des châles

de cachemire, des fourrures de la Sibérie, des étoffes d'or de la Perse, mangeant dans des plats d'argent une pâte noire ou de la chair sanguinolente de cheval grillé.

Un pillage irrégulier ayant commencé, on le régularisa ; chaque régiment vint à son tour à la curée. Des paysans chassés de leurs huttes, des Cosaques, des déserteurs de l'ennemi, rôdaient autour des Français et se nourrissaient de ce que nos escouades avaient rongé. On emportait tout ce qu'on pouvait prendre ; bientôt, surchargé de ces dépouilles, on les jetait, quand on venait à se souvenir qu'on était à six cents lieues de son toit.

Les courses que l'on faisait pour trouver des vivres produisaient des scènes pathétiques : une escouade française ramenait une vache ; une femme s'avança, accompagnée d'un homme qui portait dans ses bras un enfant de quelques mois ; ils montraient du doigt la vache qu'on venait de leur enlever. La mère déchira les misérables vêtements qui couvraient son sein,

pour montrer qu'elle n'avait plus de lait; le père fit un mouvement comme s'il eût voulu briser la tête de l'enfant sur une pierre. L'officier fit rendre la vache, et il ajoute: « L'effet « que produisit cette scène sur mes soldats fut « tel, que, pendant longtemps, il ne fut pas pro- « noncé une seule parole dans les rangs. »

Bonaparte avait changé de rêve; il déclarait qu'il voulait marcher à Saint-Pétersbourg; il traçait déjà la route sur ses cartes; il expliquait l'excellence de son plan nouveau, la certitude d'entrer dans la seconde capitale de l'empire: « Qu'a-t-il à faire désormais sur des ruines? Ne « suffit-il pas à sa gloire qu'il soit monté au « Kremlin? » Telles étaient les nouvelles chimères de Napoléon; l'homme touchait à la folie, mais ses songes étaient encore ceux d'un esprit immense.

« Nous ne sommes qu'à quinze marches de « Saint-Pétersbourg, dit M. Fain: Napoléon « pense à se rabattre sur cette capitale. » Au lieu de *quinze marches*, à cette époque et dans

de pareilles circonstances, il faut lire *deux mois*. Le général Gourgaud ajoute que toutes les nouvelles qu'on recevait de Saint-Pétersbourg annonçaient la peur qu'on avait du mouvement de Napoléon. Il est certain qu'à Saint-Pétersbourg on ne doutait point du succès de l'empereur s'il se présentait ; mais on se préparait à lui laisser une seconde carcasse de cité, et la retraite sur Archangel était jalonnée. On ne soumet point une nation dont le pôle est la dernière forteresse. De plus les flottes anglaises, pénétrant au printemps dans la Baltique, auraient réduit la prise de Saint-Pétersbourg à une simple destruction.

Mais tandis que l'imagination sans frein de Bonaparte jouait avec l'idée d'un voyage à Saint-Pétersbourg, il s'occupait sérieusement de l'idée contraire : sa foi dans son espérance n'était pas telle qu'elle lui ôtât tout bon sens. Son projet dominant était d'apporter à Paris une paix signée à Moscou. Par là il se serait débarrassé des périls de la retraite, il aurait

accompli une étonnante conquête, et serait rentré aux Tuileries le rameau d'olivier à la main. Après le premier billet qu'il avait écrit à Alexandre en arrivant au Kremlin, il n'avait négligé aucune occasion de renouveler ses avances. Dans un entretien bienveillant avec un officier général russe, M. de Toutelmine, sous-directeur de l'hôpital des enfants trouvés à Moscou, hôpital miraculeusement épargné de l'incendie, il avait glissé des paroles favorables à un accommodement. Par M. Jacowleff, frère de l'ancien ministre russe à Stuttgard, il écrivit directement à Alexandre, et M. Jacowleff prit l'engagement de remettre cette lettre au czar sans intermédiaire. Enfin le général Lauriston fut envoyé à Kutuzoff : celui-ci promit ses bons offices pour une négociation pacifique; mais il refusa au général Lauriston de lui délivrer un sauf-conduit pour Saint-Pétersbourg.

Napoléon était toujours persuadé qu'il exerçait sur Alexandre l'empire qu'il avait exercé à Tilsit et à Erfurt, et cependant Alexandre écri-

vait le 21 octobre au prince Michel Larcanowitz : « J'ai appris, à mon extrême mécontentement, que le général Beningsen a eu une « entrevue avec le roi de Naples. . . . .
« . . . . Toutes les déterminations dans les ordres qui vous sont « adressés par moi doivent vous convaincre « que ma résolution est inébranlable, que dans « ce moment aucune proposition de l'ennemi « ne pourrait m'engager à terminer la guerre « et à affaiblir par là le devoir sacré de venger « la patrie. »

Les généraux russes abusaient de l'amour-propre et de la simplicité de Murat, commandant de l'avant-garde ; toujours charmé de l'empressement des Cosaques, il empruntait des bijoux de ses officiers pour faire des présents à ses courtisans du Don ; mais les généraux russes, loin de désirer la paix, la redoutaient. Malgré la résolution d'Alexandre, ils connaissaient la faiblesse de leur empereur, et ils craignaient la séduction du nôtre. Pour la

vengeance, il ne s'agissait que de gagner un mois, que d'attendre les premiers frimas : les vœux de la chrétienté moscovite suppliaient le ciel de hâter ses tempêtes.

Le général Wilson, en qualité de commissaire anglais à l'armée russe, était arrivé : il s'était déjà trouvé sur le chemin de Bonaparte en Égypte. Fabvier, de son côté, était revenu de notre armée du midi à celle du nord. L'Anglais poussait Kutuzoff à l'attaque, et l'on savait que les nouvelles apportées par Fabvier n'étaient pas bonnes. Des deux bouts de l'Europe, les deux seuls peuples qui combattaient pour leur liberté se donnaient la main par-dessus la tête du vainqueur à Moscou. La réponse d'Alexandre n'arrivait point ; les estafettes de France s'attardèrent ; l'inquiétude de Napoléon augmentait ; des paysans avertissaient nos soldats : « Vous « ne connaissez pas notre climat, leur disaient-« ils ; dans un mois le froid vous fera tomber « les ongles. » Milton, dont le grand nom agrandit tout, s'exprime aussi naïvement dans

sa *Moscovie :* « Il fait si froid dans ce pays que « la sève des branches mises au feu gèle en « sortant du bout opposé à celui qui brûle. »

Bonaparte, sentant qu'un pas rétrograde rompait le prestige et faisait évanouir la terreur de son nom, ne pouvait se résoudre à descendre : malgré l'avertissement du prochain péril, il restait, attendant de minute en minute des réponses de Saint-Pétersbourg; lui, qui avait commandé avec tant d'outrages, soupirait après quelques mots miséricordieux du vaincu. Il s'occupe au Kremlin d'un règlement pour la Comédie-Française; il met trois soirées à achever ce majestueux ouvrage; il discute avec ses aides de camp le mérite de quelques vers nouveaux arrivés de Paris; autour de lui on admirait le sang-froid du grand homme, tandis qu'il y avait encore des blessés de ses derniers combats expirant dans des douleurs atroces, et que, par ce retard de quelques jours, il dévouait à la mort les cent mille hommes qui lui restaient. La servile stupidité du siècle pré-

tend faire passer cette pitoyable affectation pour la conception d'un esprit incommensurable.

Bonaparte visita les édifices du Kremlin. Il descendit et remonta l'escalier sur lequel Pierre le Grand fit égorger les Strélitz ; il parcourut la salle des festins où Pierre se faisait amener des prisonniers, abattant une tête entre chaque rasade, proposant à ses convives, princes et ambassadeurs, de se divertir de la même façon. Des hommes furent roués alors, et des femmes enterrées vives; on pendit deux mille Strélitz dont les corps restèrent accrochés autour des murailles.

Au lieu de l'ordonnance sur les théâtres, Bonaparte eût mieux fait d'écrire au sénat conservateur la lettre que des bords du Pruth Pierre écrivait au sénat de Moscou : « Je vous « annonce que, trompé par de faux avis, et sans « qu'il y ait de ma faute, je me trouve ici en- « fermé dans mon camp par une armée quatre « fois plus forte que la mienne. S'il arrive que « je sois pris, vous n'avez plus à me considérer

« comme votre czar et seigneur, ni à tenir
« compte d'aucun ordre qui pourrait vous être
« porté de ma part, quand même vous y re-
« connaîtriez ma propre main. Si je dois périr,
« vous choisirez pour mon successeur le plus
« digne d'entre vous. »

Un billet de Napoléon, adressé à Cambacérès, contenait des ordres inintelligibles : on délibéra, et quoique la signature du billet portât un nom allongé d'un nom antique, l'écriture ayant été reconnue pour être celle de Bonaparte, on déclara que les ordres inintelligibles devaient être exécutés.

Le Kremlin renfermait un double trône pour deux frères : Napoléon ne partageait pas le sien. On voyait encore dans les salles le brancard brisé d'un coup de canon sur lequel Charles XII blessé se faisait porter à la bataille de Pultava. Toujours vaincu dans l'ordre des instincts magnanimes, Bonaparte, en visitant les tombeaux des czars, se souvint-il qu'aux jours de fête on les couvrait de draps mor-

tuaires superbes; que lorsqu'un sujet avait quelque grâce à solliciter, il déposait sa supplique sur un des tombeaux, et que le czar avait seul le droit de l'en retirer?

Ces placets de l'infortune, présentés par la mort à la puissance, n'étaient point du goût de Napoléon. Il était occupé d'autres soins : moitié désir de tromper, moitié nature, il prétendait, comme en quittant l'Égypte, faire venir des comédiens de Paris à Moscou, et il assurait qu'un chanteur italien arrivait. Il dépouilla les églises du Kremlin, entassa dans ses fourgons des ornements sacrés et des images de saints avec les croissants et les queues de cheval conquis sur les Mahométans. Il enleva l'immense croix de la tour du grand Yvan; son projet était de la planter sur le dôme des Invalides : elle eût fait le pendant des chefs-d'œuvre du Vatican dont il avait décoré le Louvre. Tandis qu'on détachait cette croix, des corneilles vagissantes voletaient autour : « Que me « veulent ces oiseaux? » disait Bonaparte.

On touchait au moment fatal : Daru élevait des objections contre divers projets qu'exposait Bonaparte : « Quel parti prendre donc ? « s'écria l'Empereur. — Rester ici ; faire de « Moscou un grand camp retranché ; y passer « l'hiver ; faire saler les chevaux qu'on ne « pourra nourrir ; attendre le printemps : nos « renforts et la Lithuanie armée viendront nous « délivrer et achever la conquête. — C'est un « conseil de lion, répond Napoléon : mais que « dirait Paris ? La France ne s'accoutumerait « pas à mon absence. » — « Que dit-on de moi « à Athènes ? » disait Alexandre.

Il se replonge aux incertitudes : partira-t-il ? ne partira-t-il pas ? Il ne sait. Maintes délibérations se succèdent. Enfin une affaire engagée à Winkovo, le 18 octobre, le détermine subitement à sortir des débris de Moscou avec son armée : ce jour-là même, sans appareil, sans bruit, sans tourner la tête, voulant éviter la route directe de Smolensk, il s'achemine par l'une des deux routes de Kalouga.

Durant trente-cinq jours, comme ces formidables dragons de l'Afrique qui s'endorment après s'être repus, il s'était oublié : c'était apparemment les jours nécessaires pour changer le sort d'un homme pareil. Pendant ce temps-là, l'astre de sa destinée s'inclinait. Enfin il se réveille pressé entre l'hiver et une capitale incendiée ; il se glisse au dehors des décombres : il était trop tard ; cent mille hommes étaient condamnés. Le maréchal Mortier, commandant l'arrière-garde, a l'ordre, en se retirant, de faire sauter le Kremlin[1].

[1] On achève d'imprimer à Saint-Pétersbourg les papiers d'État sur cette campagne, trouvés dans le cabinet d'Alexandre après sa mort. Ces documents, formant cinq à six volumes, jetteront sans doute un grand jour sur les évènements si curieux d'une partie de notre histoire. Il sera bon de lire avec précaution les récits de l'ennemi, et cependant avec moins de défiance que les documents officiels de Bonaparte. Il est imposible de se figurer à quel point celui-ci altérait la réalité et la rendait insaisissable; ses propres victoires se transformaient en roman dans son imagination. Toutefois, au bout de ses relations fantasmagoriques, restait cette vérité, à savoir, que Napoléon, par une raison ou par une autre, était le maître du monde.

(Paris, note de 1841.)

Retraite.

Bonaparte, se trompant ou voulant tromper les autres, écrivit le 18 d'octobre au duc de Bassano une lettre que rapporte M. Fain : « Vers les premières semaines de novembre, « mandait-il, j'aurai ramené mes troupes dans « le carré qui est entre Smolensk, Mohilow,

« Minsk et Witepsk. Je me décide à ce mouve-
« ment, parce que Moscou n'est plus une posi-
« tion militaire ; j'en vais chercher une autre
« plus favorable au début de la campagne pro-
« chaine. Les opérations auront alors à se diri-
« ger sur Pétersbourg et sur Kiow. » Pitoyable forfanterie, s'il ne s'agissait que du secours passager d'un mensonge; mais dans Bonaparte une idée de conquête, malgré l'évidence contraire de la raison, pouvait toujours être une idée de bonne foi.

On marchait sur Malojaroslawetz : par l'embarras des bagages et des voitures mal attelées de l'artillerie, le troisième jour de marche on n'était encore qu'à dix lieues de Moscou. On avait l'intention de devancer Kutuzoff : l'avant-garde du prince Eugène le prévint en effet à Fominskoï. Il restait encore cent mille hommes d'infanterie au début de la retraite. La cavalerie était presque nulle, à l'exception de trois mille cinq cents chevaux de la garde. Nos troupes, ayant atteint la nouvelle route de Ka-

louga le 21, entrèrent le 22 à Borowsk, et le 23 la division Delzons occupa Malojaroslawetz. Napoléon était dans la joie; il se croyait échappé. . .

Le 23 octobre, à une heure et demie du matin, la terre trembla : cent quatre-vingt-trois milliers de poudre, placés sous les voûtes du Kremlin, déchirèrent le palais des czars. Mortier, qui fit sauter le Kremlin, était réservé à la machine infernale de Fieschi. Que de mondes passés entre ces deux explosions si différentes et par les temps et par les hommes!

Après ce sourd mugissement, une forte canonnade vint à travers le silence dans la direction de Malojaroslawetz : autant Napoléon avait désiré ouïr ce bruit en entrant en Russie, autant il redoutait de l'entendre en sortant. Un aide de camp du vice-roi annonce une attaque générale des Russes : à la nuit les généraux Compans et Gérard arrivèrent en aide au prince Eugène. Beaucoup d'hommes périrent des deux côtés; l'ennemi parvint à se mettre à cheval

sur la route de Kalouga, et fermait l'entrée du chemin intact qu'on avait espéré suivre. Il ne restait d'autre ressource que de retomber dans la route de Mojaïsk et de rentrer à Smolensk par les vieux sentiers de nos malheurs : on le pouvait ; les oiseaux du ciel n'avaient pas encore achevé de manger ce que nous avions semé pour retrouver nos traces.

Napoléon logea cette nuit à Ghorodnia dans une pauvre maison où les officiers attachés aux divers généraux ne purent se mettre à couvert. Ils se réunirent sous la fenêtre de Bonaparte ; elle était sans volets et sans rideaux : on en voyait sortir une lumière, tandis que les officiers restés en dehors étaient plongés dans l'obscurité. Napoléon était assis dans sa chétive chambre, la tête abaissée sur ses deux mains ; Murat, Berthier et Bessières se tenaient debout à ses côtés, silencieux et immobiles. Il ne donna point d'ordre, et monta à cheval le 25 au matin, pour examiner la position de l'armée russe.

A peine était-il sorti que roula jusqu'à ses pieds un éboulement de Cosaques. La vivante avalanche avait franchi la Luja, et s'était dérobée à la vue, le long de la lisière des bois. Tout le monde mit l'épée à la main, l'empereur lui-même. Si ces maraudeurs avaient eu plus d'audace, Bonaparte demeurait prisonnier. A Malo-Iaroslavetz incendié, les rues étaient encombrées de corps à moitié grillés, coupés, sillonnés, mutilés par les roues de l'artillerie, qui avait passé sur eux. Pour continuer le mouvement sur Kalougha, il eût fallu livrer une seconde bataille; l'Empereur ne le jugea pas convenable. Il s'est élevé à cet égard une discussion entre les partisans de Bonaparte et les amis des maréchaux. Qui donna le conseil de reprendre la première route parcourue par les Français? Ce fut évidemment Napoléon : une grande sentence funèbre à prononcer ne lui coûtait guère; il en avait l'habitude.

Revenu le 26 à Borowsk, le lendemain, près de Wercia, on présenta au chef de nos armées

le général Vitzingerode et son aide de camp le comte Nariskin : ils s'étaient laissé surprendre en entrant trop tôt dans Moscou. Bonaparte s'emporta : « Qu'on fusille ce général ! « s'écrie-t-il hors de lui ; c'est un déserteur du « royaume de Wurtemberg ; il appartient à la « confédération du Rhin. » Il se répand en invectives contre la noblesse russe et finit par ces mots : « J'irai à Saint-Pétersbourg, je jetterai « cette ville dans la Newa, » et subitement il commande de brûler un château que l'on apercevait sur une hauteur : le lion blessé se ruait en écumant sur tout ce qui l'environnait.

Néanmoins, au milieu de ses folles colères, lorsqu'il intimait à Mortier l'ordre de détruire le Kremlin, il se conformait en même temps à sa double nature ; il écrivait au duc de Trévise des phrases de sensiblerie ; pensant que ses missives seraient connues, il lui enjoignait avec un soin tout paternel de sauver les hôpitaux ; « car c'est ainsi, ajoutait-il, que j'en ai usé à « Saint-Jean-d'Acre. » Or, en Palestine il fit

fusiller les prisonniers turcs, et, sans l'opposition de Desgenettes, il eût empoisonné ses malades ! Berthier et Murat sauvèrent le prince Vitzingerode.

Cependant Kutuzoff nous poursuivait mollement. Wilson pressait-il le général russe d'agir, le général répondait : « Laissez venir la neige. » Le 29 septembre, on touche aux fatales collines de la Moskowa : un cri de douleur et de surprise échappe à notre armée. De vastes boucheries se présentaient, étalant quarante mille cadavres diversement consommés. Des files de carcasses alignées semblaient garder encore la discipline militaire ; des squelettes détachés en avant, sur quelques mamelons écrêtés, indiquaient les commandants et dominaient la mêlée des morts. Partout armes rompues, tambours défoncés, lambeaux de cuirasses et d'uniformes, étendards déchirés, dispersés entre des troncs d'arbres coupés à quelques pieds du sol par les boulets : c'était la grande redoute de la Moskowa.

Au sein de la destruction immobile on aperçoit une chose en mouvement : un soldat français privé des deux jambes se frayait un passage dans des cimetières qui semblaient avoir rejeté leurs entrailles au dehors. Le corps d'un cheval effondré par un obus avait servi de guérite à ce soldat : il y vécut en rongeant sa loge de chair ; les viandes putréfiées des morts à la portée de sa main lui tenaient lieu de charpie pour panser ses plaies, et d'amadou pour emmaillotter ses os. L'effrayant remords de la gloire se traînait vers Napoléon : Napoléon ne l'attendit pas.

Le silence des soldats, hâtés du froid, de la faim et de l'ennemi, était profond ; ils songeaient qu'ils seraient bientôt semblables aux compagnons dont ils apercevaient les restes. On n'entendait dans ce reliquaire que la respiration agitée et le bruit du frisson involontaire des bataillons en retraite.

Plus loin on retrouva l'abbaye de Kotloskoï transformée en hôpital; tous les secours y

manquaient : là restait encore assez de vie pour sentir la mort. Bonaparte, arrivé sur le lieu, se chauffa du bois de ses chariots disloqués. Quand l'armée reprit sa marche, les agonisants se levèrent, parvinrent au seuil de leur dernier asile, se laissèrent dévaler jusqu'au chemin, tendirent aux camarades qui les quittaient leurs mains défaillantes : ils semblaient à la fois les conjurer et les ajourner.

A chaque instant retentissait la détonation des caissons qu'on était forcé d'abandonner. Les vivandiers jetaient les malades dans les fossés. Des prisonniers russes, qu'escortaient des étrangers au service de la France, furent dépêchés par leurs gardes : tués d'une manière uniforme, leur cervelle était répandue à côté de leur tête. Bonaparte avait emmené l'Europe avec lui ; toutes les langues se parlaient dans son armée ; toutes les cocardes, tous les drapeaux s'y voyaient. L'Italien, forcé au combat, s'était battu comme un Français ; l'Espagnol avait soutenu sa renommée de courage : Naples

et l'Andalousie n'avaient été pour eux que les regrets d'un doux songe. On a dit que Bonaparte n'avait été vaincu que par l'Europe entière, et c'est juste; mais on oublie que Bonaparte n'avait vaincu qu'à l'aide de l'Europe, de force ou de gré son alliée.

La Russie résista seule à l'Europe guidée par Napoléon; la France, restée seule et défendue par Napoléon, tomba sous l'Europe retournée; mais il faut dire que la Russie était défendue par son climat, et que l'Europe ne marchait qu'à regret sous son maître. La France, au contraire, n'était préservée ni par son climat ni par sa population décimée; elle n'avait que son courage et le souvenir de sa gloire.

Indifférent aux misères de ses soldats, Bonaparte n'avait souci que de ses intérêts: lorsqu'il campait, sa conversation roulait sur des ministres vendus, disait-il, aux Anglais, lesquels ministres étaient les fomentateurs de cette guerre; ne se voulant pas avouer que cette guerre venait uniquement de lui. Le duc de

Vicence, qui s'obstinait à racheter un malheur par sa noble conduite, éclatait au milieu de la flatterie au bivouac. Il s'écriait : « Que d'atro-« ces cruautés ! Voilà donc la civilisation que « nous apportons en Russie ! » Aux incroyables dires de Bonaparte, il faisait un geste de colère et d'incrédulité, et se retirait. L'homme que la moindre contradiction mettait en fureur souffrait les rudesses de Caulaincourt en expiation de la lettre qu'il l'avait jadis chargé de porter à Ettenheim. Quand on a commis une chose reprochable, le ciel en punition vous en impose les témoins : en vain les anciens tyrans les faisaient disparaître ; descendus aux enfers, ces témoins entraient dans le corps des Furies et revenaient.

Napoléon, ayant traversé Gjatsk, poussa jusqu'à Wiasma ; il le dépassa, n'ayant point trouvé l'ennemi qu'il craignait d'y rencontrer. Il arriva le 3 novembre à Slawskowo : là il apprit qu'un combat s'était donné derrière lui à Wiasma ; ce combat contre les troupes de Miloradowitch nous fut fatal : nos soldats, nos

officiers blessés, le bras en écharpe, la tête enveloppée de linge, miracle de vaillance, se jetaient sur les canons ennemis.

Cette suite d'affaires dans les mêmes lieux, ces couches de morts ajoutées à des couches de morts, ces batailles doublées de batailles, auraient deux fois immortalisé des champs funestes, si l'oubli ne passait rapidement sur notre poussière. Qui pense à ces paysans laissés en Russie ? Ces rustiques sont-ils contents d'avoir été *à la grande bataille sous les murs de Moscou ?* Il n'y a peut-être que moi qui, dans les soirées d'automne, en regardant voler au haut du ciel les oiseaux du Nord, me souvienne qu'ils ont vu la tombe de nos compatriotes. Des compagnies industrielles se sont transportées au désert avec leurs fourneaux et leurs chaudières ; les os ont été convertis en noir animal : qu'il vienne du chien ou de l'homme, le vernis est du même prix, et il n'est pas plus brillant, qu'il ait été tiré de l'obscurité ou de la gloire. Voilà le cas que nous faisons des

morts aujourd'hui ! Voilà les rites sacrés de la nouvelle religion ! *Diis Manibus*. Heureux compagnons de Charles XII, vous n'avez point été visités par ces hyènes sacriléges ! Pendant l'hiver l'hermine fréquente les neiges virginales, et pendant l'été les mousses fleuries de Pultava.

Le 6 novembre (1812) le thermomètre descendit à dix-huit degrés au-dessous de zéro : tout disparaît sous la blancheur universelle. Les soldats sans chaussure sentent leurs pieds mourir ; leurs doigts violâtres et raïdis laissent échapper le mousquet dont le toucher brûle ; leurs cheveux se hérissent de givre, leurs barbes de leur haleine congelée ; leurs méchants habits deviennent une casaque de verglas. Ils tombent, la neige les couvre ; ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux. On ne sait plus de quel côté les fleuves coulent ; on est obligé de casser la glace pour apprendre à quel orient il faut se diriger. Égarés dans l'étendue, les divers corps font des feux de bataillons pour se rappeler et se recon-

naître, de même que des vaisseaux en péril tirent le canon de détresse. Les sapins changés en cristaux immobiles s'élèvent çà et là, candélabres de ces pompes funèbres. Des corbeaux et des meutes de chiens blancs sans maîtres suivaient à distance cette retraite de cadavres.

Il était dur, après les marches, d'être obligé, à l'étape déserte, de s'entourer des précautions d'un ost sain, largement pourvu, de poser des sentinelles, d'occuper des postes, de placer des grand'gardes. Dans des nuits de seize heures, battu des raffales du nord, on ne savait ni où s'asseoir, ni où se coucher; les arbres jetés bas avec tous leurs albâtres refusaient de s'enflammer; à peine parvenait-on à faire fondre un peu de neige, pour y démêler une cuillerée de farine de seigle. On ne s'était pas reposé sur le sol nu que des hurlements de cosaques faisaient retentir les bois; l'artillerie volante de l'ennemi grondait; le jeûne de nos soldats était salué comme le festin des rois,

lorsqu'ils se mettent à table; les boulets roulaient leurs pains de fer au milieu des convives affamés. A l'aube, que ne suivait point l'aurore, on entendait le battement d'un tambour drapé de frimas ou le son enroué d'une trompette : rien n'était triste comme cette diane lugubre, appelant sous les armes des guerriers qu'elle ne réveillait plus. Le jour grandissant éclairait des cercles de fantassins raidis et morts autour des bûchers expirés.

Quelques survivants partaient; ils s'avançaient vers des horizons inconnus qui, reculant toujours, s'évanouissaient à chaque pas dans le brouillard. Sous un ciel pantelant, et comme lassé des tempêtes de la veille, nos files éclaircies traversaient des landes après des landes, des forêts suivies de forêts et dans lesquelles l'océan semblait avoir laissé son écume attachée aux branches échevelées des bouleaux. On ne rencontrait même pas dans ces bois ce triste et petit oiseau de l'hiver qui chante, ainsi que moi, parmi les buissons dépouillés. Si je

me retrouve tout à coup par ce rapprochement en présence de mes vieux jours, ô mes camarades! (les soldats sont frères), vos souffrances me rappellent aussi mes jeunes années, lorsque, me retirant devant vous, je traversais, si misérable et si délaissé, la bruyère des Ardennes.

Les grandes armées russes suivaient la nôtre : celle-ci était partagée en plusieurs divisions qui se subdivisaient en colonnes : le prince Eugène commandait l'avant-garde, Napoléon le centre, l'arrière-garde le maréchal Ney. Retardés de divers obstacles et combats, ces corps ne conservaient pas leur exacte distance : tantôt ils se devançaient les uns les autres; tantôt ils marchaient sur une ligne horizontale, très-souvent sans se voir et sans communiquer ensemble faute de cavalerie. Des Tauridiens, montés sur de petits chevaux dont les crins balayaient la terre, n'accordaient de repos ni jour ni nuit à nos soldats harassés par ces taons de neige. Le paysage était changé :

là où l'on avait vu un ruisseau, on retrouvait un torrent que des chaînes de glace suspendaient aux bords escarpés de sa ravine. « Dans « une seule nuit, dit Bonaparte (Papiers de « Sainte-Hélène), on perdit trente mille che- « vaux : on fut obligé d'abandonner presque « toute l'artillerie, forte alors de cinq cents « bouches à feu; on ne put emporter ni mu- « nitions, ni provisions. Nous ne pouvions, « faute de chevaux, faire de reconnaissance ni « envoyer une avant-garde de cavalerie recon- « naître la route. Les soldats perdaient le cou- « rage et la raison, et tombaient dans la confu- « sion. La circonstance la plus légère les « alarmait. Quatre ou cinq hommes suffisaient « pour jeter la frayeur dans tout un bataillon. « Au lieu de se tenir réunis, ils erraient sépa- « rément pour chercher du feu. Ceux qu'on « envoyait en éclaireurs abandonnaient leurs « postes et allaient chercher les moyens de se « réchauffer dans les maisons. Ils se répan- « daient de tous côtés, s'éloignaient de leurs

« corps et devenaient facilement la proie de « l'ennemi. D'autres se couchaient sur la « terre, s'endormaient; un peu de sang sor-« tait de leurs narines, et ils mouraient en « dormant. Des milliers de soldats périrent. « Les Polonais sauvèrent quelques-uns de leurs « chevaux et un peu de leur artillerie; mais les « Français et les soldats des autres nations « n'étaient plus les mêmes hommes. La cava-« lerie a surtout beaucoup souffert. Sur qua-« rante mille hommes, je ne crois pas qu'il en « soit échappé trois mille. »

Et vous qui racontiez cela sous le beau soleil d'un autre hémisphère, n'étiez-vous que le témoin de tant de maux ?

Le jour même (6 octobre) où le thermomètre tomba si bas, arriva de France, comme une fresaie égarée, la première estafette que l'on eût vue depuis longtemps : elle apportait la mauvaise nouvelle de la conspiration de Mallet. Cette conspiration eut quelque chose du prodigieux de l'étoile de Napoléon. Au rapport

du général Gourgaud, ce qui fit le plus d'impression sur l'Empereur fut la preuve trop évidente « que les principes monarchiques dans « leur application à sa monarchie avaient jeté « des racines si peu profondes que de grands « fonctionnaires, à la nouvelle de la mort de « l'Empereur, oublièrent que, le souverain « étant mort, un autre était là pour lui succéder. »

Bonaparte à Sainte-Hélène (*Mémorial de Las Cases*) racontait qu'il avait dit à sa cour des Tuileries, en parlant de la conspiration de Mallet : « Eh bien, messieurs, vous prétendiez « avoir fini votre révolution ; vous me croyiez « mort : mais le roi de Rome, vos serments, « vos principes, vos doctrines ? Vous me faites « frémir pour l'avenir ! » Bonaparte raisonnait logiquement ; il s'agissait de sa dynastie : aurait-il trouvé le raisonnement aussi juste s'il s'était agi de la race de saint Louis ?

Bonaparte apprit l'accident de Paris au milieu d'un désert, parmi les débris d'une armée

presque détruite dont la neige buvait le sang ; les droits de Napoléon fondés sur la force s'anéantissaient en Russie avec sa force, tandis qu'il avait suffi d'un seul homme pour les mettre en doute dans la capitale : hors de la religion, de la justice et de la liberté, il n'y a point de droits.

Presque au même moment que Bonaparte apprenait ce qui s'était passé à Paris, il recevait une lettre du maréchal Ney. Cette lettre lui faisait part « que les meilleurs soldats se « demandaient pourquoi c'était à eux seuls à « combattre pour assurer la fuite des autres ; « pourquoi l'aigle ne protégeait plus et tuait ; « pourquoi il fallait succomber par bataillons, « puisqu'il n'y avait plus qu'à fuir ? »

Quand l'aide de camp de Ney voulut entrer dans des particularités affligeantes, Bonaparte l'interrompit : — « Colonel, je ne vous de- « mande pas ces détails. » — Cette expédition de la Russie était une vraie extravagance que toutes les autorités civiles et militaires de l'em-

pire avaient blâmée : les triomphes et les malheurs que rappelait la route de retraite aigrissaient ou décourageaient les soldats : sur ce chemin monté et redescendu, Napoléon pouvait trouver aussi l'image des deux parts de sa vie.

Smolensk. — Suite de la retraite.

Le 9 novembre, on avait enfin gagné Smolensk. Un ordre de Bonaparte avait défendu d'y laisser entrer personne avant que les postes n'eussent été remis à la garde impériale. Des soldats du dehors confluent au pied des murailles ; les soldats du dedans se tiennent ren-

fermés. L'air retentit des imprécations des désespérés forclos, vêtus de sales lévites de cosaques, de capotes rapetassées, de manteaux et d'uniformes en loques, de couvertures de lit ou de cheval, la tête couverte de bonnets, de mouchoirs roulés, de shakos défoncés, de casques faussés et rompus; tout cela sanglant ou neigeux, percé de balles ou haché de coups de sabre. Le visage hâve et dévalé, les yeux sombres et étincelants, ils regardaient au haut des remparts en grinçant les dents, ayant l'air de ces prisonniers mutilés qui, sous Louis le Gros, portaient dans leur main droite leur main gauche coupée : on les eût pris pour des masques en furie ou pour des malades affolés, échappés des hôpitaux. La jeune et la vieille garde arrivèrent; elles entrèrent dans la place incendiée à notre premier passage. Des cris s'élèvent contre la troupe privilégiée : « L'armée n'aurait-elle jamais que ses restes ? » Ces cohortes faméliques courent tumultuairement aux magasins comme une insurrection de spec-

tres ; on les repousse ; on se bat : les tués restent dans les rues, les femmes, les enfants, les mourants sur les charrettes. L'air était empesté de la corruption d'une multitude d'anciens cadavres ; des militaires étaient atteints d'imbécillité ou de folie ; quelques-uns dont les cheveux s'étaient dressés et tordus, blasphémant ou riant d'un rire hébété, tombaient morts. Bonaparte exhale sa colère contre un misérable fournisseur impuissant dont aucun des ordres n'avait été exécuté.

L'armée de cent mille hommes, réduite à trente mille, était côtoyée d'une bande de cinquante mille traîneurs : il ne se trouvait plus que dix-huit cents cavaliers montés. Napoléon en donna le commandement à M. de Latour-Maubourg. Cet officier, qui menait les cuirassiers à l'assaut de la grande redoute de Borodino, eut la tête fendue de coups de sabre ; depuis il perdit une jambe à Dresde. Apercevant son domestique qui pleurait, il lui dit : « De quoi te plains-tu ? tu n'auras plus qu'une

« botte à cirer. » Ce général, resté fidèle au malheur, est devenu le gouverneur de Henri V dans les premières années de l'exil du jeune prince : j'ôte mon chapeau en passant devant lui, comme en passant devant l'honneur.

On séjourna par force jusqu'au 14 dans Smolensk. Napoléon ordonna au maréchal Ney de se concerter avec Davoust et de démembrer la place en la déchirant avec des fougasses : pour lui, il se rendit à Krasnoï, où il s'établit le 15, après que cette station eut été pillée par les Russes. Les Moscovites rétrécissaient leur cercle : la grande armée dite de Moldavie était dans le voisinage ; elle se préparait à nous cerner tout à fait et à nous jeter dans la Bérésina.

Le reste de nos bataillons diminuait de jour en jour. Kutuzoff, instruit de nos misères, remuait à peine : « Sortez seulement un moment « de votre quartier général, s'écriait Wilson ; « avancez-vous sur les hauteurs, vous verrez « que le dernier moment de Napoléon est venu. « La Russie réclame cette victime : il n'y a plus

« qu'à frapper ; une charge suffira ; dans deux « heures la face de l'Europe sera changée. »

Cela était vrai ; mais il n'y aurait eu que Bonaparte de particulièrement frappé, et Dieu voulait appesantir sa main sur la France.

Kutuzoff répondait : « Je fais reposer mes « soldats tous les trois jours ; je rougirais, je « m'arrêterais aussitôt, si le pain leur man- « quait un seul instant. J'escorte l'armée fran- « çaise ma prisonnière ; je la châtie dès qu'elle « veut s'arrêter ou s'éloigner de la grande « route. Le terme de la destinée de Napoléon « est irrévocablement marqué : c'est dans les « marais de la Bérésina que s'éteindra le mé- « téore en présence de toutes les armées rus- « ses. Je leur aurai livré Napoléon affaibli, « désarmé, mourant : c'est assez pour ma « gloire. »

Bonaparte avait parlé du *vieux* Kutuzoff avec ce dédain insultant dont il était si prodigue : le *vieux* Kutuzoff à son tour lui rendait mépris pour mépris.

L'armée de Kutuzoff était plus impatiente que son chef; les Cosaques eux-mêmes s'écriaient : « Laissera-t-on ces squelettes sortir de leurs « tombeaux? »

Cependant on ne voyait pas venir le quatrième corps qui avait dû quitter Smolensk le 15 et rejoindre Napoléon le 16 à Krasnoï ; les communications étaient coupées ; le prince Eugène, qui menait la queue, essaya vainement de les rétablir : tout ce qu'il put faire, ce fut de tourner les Russes et d'opérer sa jonction avec la garde sous Krasnoï ; mais toujours les maréchaux Davoust et Ney ne paraissaient pas.

Alors Napoléon retrouva subitement son génie : il sort de Krasnoï le 17, un bâton à la main, à la tête de sa garde réduite à treize mille hommes, pour affronter d'innombrables ennemis, dégager la route de Smolensk, et frayer un passage aux deux maréchaux. Il ne gâta cette action que par la réminiscence d'un mot peu proportionné à son masque : « J'ai « assez fait l'empereur, il est temps que je

« fasse le général. » Henri IV, partant pour le siége d'Amiens, avait dit : « J'ai assez fait le roi « de France, il est temps que je fasse le roi de « Navarre. » Les hauteurs environnantes, au pied desquelles marchait Napoléon, se chargeaient d'artillerie et pouvaient à chaque instant le foudroyer ; il y jette un coup d'œil et dit : « Qu'un escadron de mes chasseurs « s'en empare ! » Les Russes n'avaient qu'à se laisser rouler en bas, leur seule masse l'eût écrasé ; mais, à la vue de ce grand homme et des débris de la garde serrée en bataillon carré, ils demeurèrent immobiles, comme fascinés : son regard arrêta cent mille hommes sur les collines.

Kutuzoff, à propos de cette affaire de Krasnoï, fut honoré à Pétersbourg du surnom de Smolensky : apparemment pour n'avoir pas, sous le bâton de Bonaparte, désespéré du salut de la République.

Passage de la Bérésina.

Après cet inutile effort, Napoléon repassa le Dniéper le 19 et vint camper à Orcha : il y brûla les papiers qu'il avait apportés pour écrire sa vie dans les ennuis de l'hiver, si Moscou restée entière lui eût permis de s'y établir. Il s'était vu forcé de jeter dans le lac de Semlewo l'énorme croix de saint Jean : elle a

été retrouvée par des Cosaques et replacée sur la tour du grand Yvan.

A Orcha les inquiétudes étaient grandes : malgré la tentative de Napoléon pour la recousse du maréchal Ney, il manquait encore. On reçut enfin de ses nouvelles à Baranni : Eugène était parvenu à le rejoindre. Le général Gourgaud raconte le plaisir que Napoléon en éprouva, bien que les bulletins et les relations des amis de l'empereur continuent de s'exprimer avec une réserve jalouse sur tous les faits qui n'ont pas un rapport direct avec lui. La joie de l'armée fut promptement étouffée ; on passait de péril en péril. Bonaparte se rendait de Kokhanow à Tolozcim, lorsqu'un aide de camp lui annonça la perte de la tête du pont de Borisow, enlevé par l'armée de Moldavie au général Dombrowski. L'armée de Moldavie, surprise à son tour par le duc de Reggio dans Borisow, se retira derrière la Bérésina après avoir détruit le pont. Tchitchakoff se trouvait ainsi en face de nous, de l'autre côté de la rivière.

Le général Corbineau, commandant une brigade de notre cavalerie légère, renseigné par un paysan, avait découvert au-dessous de Borisow le gué de Vésélovo. Sur cette nouvelle, Napoléon, dans la soirée du 24, fit partir de Bobre d'Éblé et Chasseloup avec les pontonniers et les sapeurs : ils arrivèrent à Stoudianka, sur la Bérésina, au gué indiqué.

Deux ponts sont jetés : une armée de quarante mille Russes campait au bord opposé. Quelle fut la surprise des Français, lorsqu'au lever du jour ils aperçurent le rivage désert et l'arrière-garde de la division de Tchaplitz en pleine retraite ! Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Un seul boulet, le feu de la pipe d'un Cosaque eussent suffi pour mettre en pièces ou pour brûler les faibles pontons de d'Éblé. On court avertir Bonaparte ; il se lève à la hâte, sort, voit et s'écrie : « J'ai trompé l'amiral ! » L'exclamation était naturelle ; les Russes avortaient au dénoûment et commettaient une faute qui devait prolonger la guerre de trois années ;

mais leur chef n'avait point été trompé. L'amiral Tchitchakoff avait tout aperçu ; il s'était simplement laissé aller à son caractère : quoique intelligent et fougueux, il aimait ses aises ; il craignait le froid, restait au poële, et pensait qu'il aurait toujours le temps d'exterminer les Français quand il se serait bien chauffé : il céda à son tempérament. Retiré aujourd'hui à Londres, ayant abandonné sa fortune et renoncé à la Russie, Tchitchakoff a fourni au *Quarterly-Review* de curieux articles sur la campagne de 1811 : il cherche à s'excuser, ses compatriotes lui répondent ; c'est une querelle entre des Russes. Hélas ! si Bonaparte, par la construction de ses deux ponts et l'incompréhensible retraite de la division Tchaplitz, était sauvé, les Français ne l'étaient pas : deux autres armées russes s'agglomeraient sur la rive du fleuve que Napoléon se préparait à quitter. Ici celui qui n'a point vu doit se taire et laisser parler les témoins.

« Le dévouement des pontonniers dirigés

« par d'Eblé, dit Chambray, vivra autant
« que le souvenir du passage de la Bérésina.
« Quoique affaiblis par les maux qu'ils endu-
« raient depuis si longtemps, quoique privés
« de liqueurs et d'aliments substantiels, on les
« vit, bravant le froid qui était devenu très-
« rigoureux, se mettre dans l'eau quelquefois
« jusqu'à la poitrine ; c'était courir à une mort
« presque certaine ; mais l'armée les regardait ;
« ils se sacrifièrent pour son salut. »

« Le désordre régnait chez les Français, dit
« à son tour M. de Ségur, et les matériaux
« avaient manqué aux deux ponts ; deux fois,
« dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures
« s'était rompu et le passage en avait été re-
« tardé de sept heures : il se brisa une troi-
« sième fois le 27, vers quatre heures du soir.
« D'un autre côté, les traîneurs dispersés dans
« les bois et dans les villages environnants
« n'avaient pas profité de la première nuit, et le
« 27, quand le jour avait reparu, tous s'étaient
« présentés à la fois pour passer les ponts.

« Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle « ils se réglaient, s'ébranla. Son départ fut « comme un signal : ils accoururent de toutes « parts ; ils s'amoncelèrent sur la rive. On vit « en un instant une masse profonde, large et « confuse d'hommes, de chevaux et de cha-« riots assiéger l'étroite entrée des ponts qu'elle « débordait. Les premiers, poussés par ceux « qui les suivaient, repoussés par les gardes et « par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, « étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipi-« tés dans les glaces que charriait la Bérésina. « Il s'élevait de cette immense et horrible co-« hue, tantôt un bourdonnement sourd, tantôt « une grande clameur, mêlée de gémissements « et d'affreuses imprécations. . . . . .

« Le désordre avait été si grand, que, vers deux « heures, quand l'empereur s'était présenté à « son tour, il avait fallu employer la force pour « lui ouvrir un passage. Un corps de grenadiers « de la garde, et Latour-Maubourg, renon-« cèrent, par pitié, à se faire jour au travers

« de ces malheureux. . . . .

« . . . .

« La multitude immense entassée sur la rive,
« pêle-mêle avec les chevaux et les chariots,
« y formait un épouvantable encombrement.
« Ce fut vers le milieu du jour que les premiers
« boulets ennemis tombèrent au milieu de ce
« chaos : ils furent le signal d'un désespoir
« universel. . . . .

« Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les
« premiers de cette foule de désespérés, ayant
« manqué le pont, voulurent l'escalader par
« ses côtés ; mais la plupart furent repoussés
« dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des
« femmes au milieu des glaçons, avec leurs
« enfants dans leurs bras, les élevant à mesure
« qu'elles s'enfonçaient ; déjà submergées, leurs
« bras raidis les tenaient encore au-dessus
« d'elles.

« Au milieu de cet horrible désordre, le
« pont de l'artillerie creva et se rompit. La co-
« lonne engagée sur cet étroit passage voulut

« en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui
« venait derrière, ignorant ce malheur, n'écou-
« tant pas les cris des premiers, poussèrent de-
« vant eux, et les jetèrent dans le gouffre, où
« ils furent précipités à leur tour.

« Tout alors se dirigea vers l'autre pont.
« Une multitude de gros caissons, de lourdes
« voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent
« de toutes parts. Dirigées par leurs conduc-
« teurs, et rapidement emportées sur une pente
« raide et inégale, au milieu de cet amas
« d'hommes, elles broyèrent les malheureux
« qui se trouvèrent surpris entre elles; puis
« s'entre-choquant, la plupart, violemment ren-
« versées, assommèrent dans leur chute ceux
« qui les entouraient. Alors des rang entiers
« d'hommes éperdus poussés sur ces obstacles
« s'y embarrassent, culbutent, et sont écrasés
« par des masses d'autres infortunés qui se
« succèdent sans interruption.

« Ces flots de misérables roulaient ainsi les
« uns sur les autres; on n'entendait que des

« cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse
« mêlée les hommes foulés et étouffés se dé-
« battaient sous les pieds de leurs compa-
« gnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs
« ongles et leurs dents. Ceux-ci les repous-
« saient sans pitié comme des ennemis. Dans
« cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux,
« de coups de canon, du sifflement de la tem-
« pête, de celui des boulets, des explosions des
« obus, de vociférations, de gémissements, de
« jurements effroyables, cette foule désor-
« donnée n'entendait pas les plaintes des vic-
« times qu'elle engloutissait. »

Les autres témoignages sont d'accord avec les récits de M. de Ségur : pour leur collation et leur preuve, je ne citerai plus que ce passage des *Mémoires de Vaudoncourt* :

« La plaine assez grande qui se trouve de-
« vant Veselovo offre, le soir, un spectacle
« dont l'horreur est difficile à peindre. Elle est
« couverte de voitures et de fourgons, la plu-
« part renversés les uns sur les autres et bri-

« sés. Elle est jonchée de cadavres d'individus
« non militaires, parmi lesquels on ne voit que
« trop de femmes et d'enfants traînés, à la
« suite de l'armée, jusqu'à Moscou, ou fuyant
« cette ville pour suivre leurs compatriotes, et
« que la mort avait frappés de différentes ma-
« nières. Le sort de ces malheureux, au milieu
« de la mêlée des deux armées, fut d'être écra-
« sés sous les roues des voitures ou sous les
« pieds des chevaux ; frappés par les boulets
« ou par les balles des deux partis ; noyés en
« voulant passer les ponts avec les troupes, ou
« dépouillés par les soldats ennemis et jetés
« nus sur la neige où le froid termina bientôt
« leurs souffrances. »

Quel gémissement Bonaparte a-t-il pour une pareille catastrophe, pour cet événement de douleur, un des plus grands de l'histoire ; pour des désastres qui surpassent ceux de l'armée de Cambyse ? Quel cri est arraché de son âme ? Ces quatre mots de son bulletin : « *Pendant la* « *journée du* 26 *et du* 27 *l'armée passa.* » Vous

venez de voir comment! Napoléon ne fut pas même attendri par le spectacle de ces femmes élevant dans leurs bras leurs nourrissons au-dessus des eaux. L'autre grand homme qui par la France a régné sur le monde, Charlemagne, grossier barbare apparemment, chanta et pleura (poëte qu'il était aussi) l'enfant englouti dans l'Èbre en se jouant sur la glace :

Trux puer adstricto glacie dum ludit in Hebro.

Le duc de Bellune était chargé de protéger le passage. Il avait laissé en arrière le général Partouneaux qui fut obligé de capituler. Le duc de Reggio, blessé de nouveau, était remplacé dans son commandement par le maréchal Ney. On traversa les marais de la Gaina : la plus petite prévoyance des Russes aurait rendu les chemins impraticables. A Malodeczno, le 3 décembre, se trouvèrent toutes les estafettes arrêtées depuis trois semaines. Ce fut là que Napoléon médita d'abandonner le drapeau. « Puis-« je rester, disait-il, à la tête d'une déroute ? »

A Smorgoni, le roi de Naples et le prince Eugène le pressèrent de retourner en France. Le duc d'Istrie porta la parole ; dès les premiers mots Napoléon entra en fureur, il s'écria : « Il « n'y a que mon plus mortel ennemi qui puisse « me proposer de quitter l'armée dans la situa« tion où elle se trouve. » Il fit un mouvement pour se jeter sur le maréchal, son épée nue à la main. Le soir il fit rappeler le duc d'Istrie et lui dit : « Puisque vous le voulez tous, il faut « bien que je parte. » La scène était arrangée ; le projet de départ était arrêté lorsqu'elle fut jouée. M. Fain assure en effet que l'empereur s'était déterminé à quitter l'armée pendant la marche *qui le ramena le 4 de Malodeczno à Biclitza*. Telle fut la comédie par laquelle l'immense acteur dénoua son drame tragique.

A Smorgoni l'empereur écrivit son vingt-neuvième bulletin. Le 5 décembre il monta sur un traîneau avec M. de Caulaincourt : il était dix heures du soir. Il traversa l'Allemagne caché sous le nom de son compagnon de fuite. A

sa disparition, tout s'abîma : dans une tempête, lorsqu'un colosse de granit s'ensevelit sous les sables de la Thébaïde, nulle ombre ne reste au désert. Quelques soldats dont il ne restait de vivant que les têtes finirent par se manger les uns les autres sous des hangars de branches de pins. Des maux qui paraissaient ne pouvoir augmenter se complètent : l'hiver, qui n'avait encore été que l'automne de ces climats, descend. Les Russes n'avaient plus le courage de tirer, dans des régions de glace, sur les ombres gelées que Bonaparte laissait vagabondes après lui.

A Wilna on ne rencontra que des juifs qui jetaient sous les pieds de l'ennemi les malades qu'ils avaient d'abord recueillis par avarice. Une dernière déroute abîma le demeurant des Français, à la hauteur de Ponary. Enfin on touche au Niémen : des trois ponts sur lesquels nos troupes avaient défilé, aucun n'existait ; un pont, ouvrage de l'ennemi, dominait les eaux congelées. Des cinq cent mille hommes, de

l'innombrable artillerie qui, au mois d'août, avaient traversé le fleuve, on ne vit repasser à Kowno qu'un millier de fantassins réguliers, quelques canons et trente mille misérables couverts de plaies. Plus de musique, plus de chants de triomphe; la bande à la face violette, et dont les cils figés forçaient les yeux à se tenir ouverts, marchait en silence sur le pont ou rampait de glaçons en glaçons jusqu'à la rive polonaise. Arrivés dans des habitations échauffées par des poêles, les malheureux expirèrent: leur vie se fondit avec la neige dont ils étaient enveloppés. Le général Gourgaud affirme que cent vingt-sept mille hommes repassèrent le Niémen : ce serait toujours même à ce compte une perte de trois cent treize mille hommes dans une campagne de quatre mois.

Murat, parvenu à Gumbinnen, rassembla ses officiers et leur dit : « Il n'est plus possible de « servir un insensé ; il n'y a plus de salut dans « sa cause ; aucun prince de l'Europe ne croit « plus à ses paroles ni à ses traités. » De là il se

rendit à Posen et, le 16 janvier 1813, il disparut. Vingt-trois jours après, le prince de Schwartzenberg quitta l'armée : elle passa sous le commandement du prince Eugène. Le général Yorck, d'abord blâmé ostensiblement par Frédéric-Guillaume et bientôt réconcilié avec lui, se retira en emmenant les Prussiens : la défection européenne commençait.

Jugement sur la campagne de Russie. — Dernier bulletin de la grande armée. — Retour de Bonaparte à Paris. — Harangue du sénat.

Dans toute cette campagne Bonaparte fut inférieur à ses généraux, et particulièrement au maréchal Ney. Les excuses que l'on a données de la fuite de Bonaparte sont inadmissibles : la preuve est là, puisque son départ, qui devait tout sauver, ne sauva rien. Cet abandon,

loin de réparer les malheurs, les augmenta et hâta la dissolution de la Fédération Rhénane.

Le vingt-neuvième et dernier bulletin de la grande armée, daté de Molodetschino le 3 décembre 1812, arrivé à Paris le 18, n'y précéda Napoléon que de deux jours : il frappa la France de stupeur, quoiqu'il soit loin de s'exprimer avec la franchise dont on l'a loué ; des contradictions frappantes s'y remarquent et ne parviennent pas à couvrir une vérité qui perce partout. A Sainte-Hélène (comme on l'a vu ci-dessus), Bonaparte s'exprimait avec plus de bonne foi : ses révélations ne pouvaient plus compromettre un diadème alors tombé de sa tête. Il faut pourtant écouter encore un moment le ravageur :

« Cette armée, dit-il dans le bulletin du 3 dé-
« cembre 1812, si belle le 6, était bien diffé-
« rente dès le 14. Presque sans cavalerie, sans
« artillerie, sans transports, nous ne pouvions
« nous éclairer à un quart de lieue. . . . .

« Les hommes que la nature n'a pas trempés

« assez fortement pour être au-dessus de toutes
« les chances du sort et de la fortune parurent
« ébranlés, perdirent leur gaieté, leur bonne
« humeur, et ne rêvèrent que malheurs et ca-
« tastrophes ; ceux qu'elle a créés supérieurs à
« tout conservèrent leur gaieté, leurs ma-
« nières ordinaires, et virent une nouvelle
« gloire dans des difficultés différentes à sur-
« monter.

« Dans tous ces mouvements, l'empereur a
« toujours marché au milieu de sa garde, la
« cavalerie commandée par le maréchal duc
« d'Istrie, et l'infanterie commandée par le
« duc de Dantzick. S. M. a été satisfaite du
« bon esprit que sa garde a montré; elle a
« toujours été prête à se porter partout où les
« circonstances l'auraient exigé ; mais les cir-
« constances ont toujours été telles que sa
« simple présence a suffi, et qu'elle n'a pas été
« dans le cas de donner.

« Le prince de Neufchâtel, le grand maré-
« chal, le grand écuyer et tous les aides de

« camp et les officiers militaires de la maison
« de l'empereur, ont toujours accompagné sa
« majesté.

« Notre cavalerie était tellement démontée,
« que l'on a dû réunir les officiers auxquels il
« restait un cheval pour en former quatre com-
« pagnies de cent cinquante hommes chacune.
« Les généraux y faisaient les fonctions de ca-
« pitaines, et les colonels celles de sous-offi-
« ciers. Cet escadron sacré, commandé par le
« général Grouchy, et sous les ordres du roi
« de Naples, ne perdait pas de vue l'empereur
« dans tous ses mouvements. La santé de sa
« majesté n'a jamais été meilleure. »

Quel résumé de tant de victoires ! Bonaparte avait dit aux Directeurs : « Qu'avez-vous fait « de cent mille Français, tous mes compagnons « de gloire ? Ils sont morts ! » La France pouvait dire à Bonaparte : « Qu'avez-vous fait dans « une seule course des cinq cent mille soldats « du Niémen, tous mes enfants ou mes alliés ? « Ils sont morts ! »

Après la perte de ces cent mille soldats républicains regrettés de Napoléon, du moins la patrie fut sauvée : les derniers résultats de la campagne de Russie ont amené l'invasion de la France et la perte de tout ce que notre gloire et nos sacrifices avaient accumulé depuis vingt ans.

Bonaparte a sans cesse été gardé par un *bataillon sacré qui ne le perdit pas de vue dans tous ses mouvements ;* dédommagement des trois cent mille existences immolées : mais pourquoi la *nature ne les avait-elle pas trempées assez fortement ?* Elles auraient conservé *leurs manières ordinaires*. Cette vile chair à canon méritait-elle que *ses mouvements* eussent été aussi précieusement surveillés que ceux de Sa Majesté ?

Le Bulletin conclut, comme plusieurs autres, par ces mots : « *La santé de Sa Majesté n'a* « *jamais été meilleure.* »

Familles, séchez vos larmes : Napoléon se porte bien.

A la suite de ce rapport, on lisait cette re-

marque officielle dans les journaux : « C'est « une pièce historique du premier rang; Xéno- « phon et César ont ainsi écrit, l'un la retraite « des Dix mille, l'autre ses Commentaires. » Quelle démence de comparaison académique ! Mais, laissant à part la bénévole réclame littéraire, on devait être satisfait parce que d'effroyables calamités causées par Napoléon lui avaient fourni l'occasion de montrer ses talents comme écrivain ! Néron a mis le feu à Rome, et il chante l'incendie de Troie. Nous étions arrivés jusqu'à la féroce dérision d'une flatterie qui déterrait dans ses souvenirs Xénophon et César, afin d'outrager le deuil éternel de la France.

Le sénat conservateur accourt : « Le sénat, « dit Lacépède, s'empresse de présenter au « pied du trône de V. M. I. et R. l'hommage de « ses félicitations sur l'*heureuse arrivée* de « V. M. au milieu de ses peuples. Le sénat, « premier conseil de l'empereur et *dont l'auto-* « *rité n'existe que lorsque le monarque la ré-*

« *clame et la met en mouvement*, est établi
« pour la conservation de cette monarchie et
« de l'hérédité de votre trône, *dans notre qua-*
« *trième dynastie*. La France et la postérité le
« trouveront, dans toutes les circonstances,
« fidèle à ce devoir sacré, et tous ses membres
« seront toujours prêts à périr pour la défense
« de ce *palladium* de la sûreté et de la pros-
« périté nationales. » Les membres du sénat
l'ont merveilleusement prouvé en décrétant la
déchéance de Napoléon!

L'empereur répond : « Sénateurs, ce que
« vous me dites m'est fort agréable. J'ai à cœur
« LA GLOIRE ET LA PUISSANCE de la France ; mais
« nos premières pensées sont POUR TOUT ce qui
« peut perpétuer la tranquillité intérieure......
« POUR CE TRONE auquel sont attachées DÉSOR-
« MAIS les destinées de la patrie. . . . . J'ai de-
« mandé à la Providence un nombre *d'années*
« *déterminé*. . . . . J'ai réfléchi à ce qui a été
« fait aux différentes époques ; j'y penserai
« encore. »

L'historien des reptiles, en osant congratuler Napoléon sur les prospérités publiques, est cependant effrayé de son courage ; il a peur *d'être ;* il a bien soin de dire que l'autorité du sénat *n'existe* que lorsque le monarque la réclame *et la met* en *mouvement.* On avait tant à craindre de l'indépendance du sénat !

Bonaparte, s'excusant à Sainte-Hélène, dit : « Sont-ce les Russes qui m'ont anéanti ? Non, « ce sont de faux rapports, de sottes intrigues, « de la trahison, de la bêtise, bien des choses « enfin qu'on saura peut-être un jour et qui « pourront atténuer ou justifier les deux fautes « grossières, en diplomatie comme en guerre, « que l'on a le droit de m'adresser. »

Des fautes qui n'entraînent que la perte d'une bataille ou d'une province permettent des excuses en paroles mystérieuses, dont on renvoie l'explication à l'avenir ; mais des fautes qui bouleversent la société, et font passer sous le joug l'indépendance d'un peuple, ne sont pas effacées par les défaites de l'orgueil.

Après tant de calamités et de faits héroïques, il est rude à la fin de n'avoir plus à choisir dans les paroles du sénat qu'entre l'horreur et le mépris.

Revu le 22 février 1845.

Malheurs de la France. — Joies forcées. — Séjours à ma vallée. — Réveil de la légitimité.

Lorsque Bonaparte arriva précédé de son bulletin, la consternation fut générale. « On ne « comptait dans l'Empire, dit M. de Ségur, que « des hommes vieillis par le temps ou par la « guerre, et des enfants; presque plus d'hommes « faits ! où étaient-ils ? Les pleurs des femmes, « les cris des mères, le disaient assez ! Penchées

« laborieusement sur cette terre qui sans elles « resterait inculte, elles maudissent la guerre « en lui. »

Au retour de la Bérésina, il n'en fallut pas moins danser par ordre : c'est ce qu'on apprend des *Souvenirs pour servir à l'histoire,* de la reine Hortense. On fut contraint d'aller au bal, la mort dans le cœur, pleurant intérieurement ses parents ou ses amis. Tel était le déshonneur auquel le despotisme avait condamné la France : on voyait dans les salons ce que l'on rencontre dans les rues, des créatures se distrayant de leur vie en chantant leur misère pour divertir les passants.

Depuis trois ans j'étais retiré à Aunay : sur mon coteau de pins, en 1811, j'avais suivi des yeux la comète qui pendant la nuit courait à l'horizon des bois ; elle était belle et triste, et, comme une reine, elle traînait sur ses pas son long voile. Qui l'étrangère égarée dans notre univers cherchait-elle ? à qui adressait-elle ses pas dans le désert du ciel ?

Le 23 octobre 1812, gîté un moment à Paris, rue des Saints-Pères, à l'hôtel Lavalette, madame Lavalette, mon hôtesse, la sourde, me vint réveiller munie de son long cornet : « Monsieur ! monsieur ! Bonaparte est mort ! Le « général Mallet a tué Hulin. Toutes les auto- « rités sont changées. La révolution est faite. »

Bonaparte était si aimé que pendant quelques instants Paris fut dans la joie, excepté les autorités burlesquement arrêtées. Un souffle avait presque jeté bas l'Empire. Évadé de prison à minuit, un soldat était maître du monde au point du jour ; un songe fut près d'emporter une réalité formidable. Les plus modérés disaient : « Si Napoléon n'est pas mort, il re- « viendra corrigé par ses fautes et par ses re- « vers ; il fera la paix avec l'Europe, et le reste « de nos enfants sera sauvé. » Deux heures après sa femme, M. Lavalette entra chez moi pour m'apprendre l'arrestation de Mallet : *il ne me cacha pas* (c'était sa phrase coutumière) *que tout était fini*. Le jour et la nuit se firent

au même moment. J'ai raconté comment Bonaparte reçut cette nouvelle dans un champ de neige près de Smolensk.

Le *sénatus-consulte* du 12 janvier 1813 mit à la disposition de Napoléon revenu deux cent cinquante mille hommes ; l'inépuisable France vit sortir de son sang par ses blessures de nouveaux soldats. Alors on entendit une voix depuis longtemps oubliée ; quelques vieilles oreilles françaises crurent en reconnaître le son : c'était la voix de Louis XVIII ; elle s'élevait du fond de l'exil. Le frère de Louis XVI annonçait des principes à établir un jour dans une charte constitutionnelle ; premières espérances de liberté qui nous venaient de nos anciens rois.

Alexandre, entré à Varsovie, adresse une proclamation à l'Europe :

. . . .

« Si le Nord imite le sublime exemple qu'of-
« frent les Castillans, le deuil du monde est
« fini. L'Europe, sur le point de devenir la

« proie d'*un monstre,* recouvrerait à la fois son « indépendance et sa tranquillité. Puisse enfin « de ce *colosse sanglant qui menaçait le con-* « *tinent de sa criminelle éternité* ne rester « qu'un long souvenir d'horreur et de pitié! »

Ce *monstre,* ce *colosse sanglant qui menaçait le continent de sa criminelle éternité,* était si peu instruit par l'infortune qu'à peine échappé aux Cosaques, il se jeta sur un vieillard qu'il retenait prisonnier.

Le pape à Fontainebleau.

Nous avons vu l'enlèvement du pape à Rome, son séjour à Savone, puis sa détention à Fontainebleau. La discorde s'était mise dans le sacré collége : des cardinaux voulaient que le saint Père résistât pour le spirituel, et ils eurent ordre de ne porter que des bas noirs;

quelques-uns furent envoyés en exil dans les provinces; quelques chefs du clergé français enfermés à Vincennes : d'autres cardinaux opinaient à la soumission complète du pape; ils conservèrent leurs bas rouges : c'était une seconde représentation des cierges de la Chandeleur.

Lorsqu'à Fontainebleau le pape obtenait quelque relâchement de l'obsession des cardinaux rouges, il se promenait seul dans les galeries de François I[er] : il y reconnaissait la trace des arts qui lui rappelaient la ville sacrée, et de ses fenêtres il voyait les pins que Louis XVI avait plantés en face des appartements sombres où Monescalchi fut assassiné. De ce désert, comme Jésus, il pouvait prendre en pitié les royaumes de la terre. Le septuagénaire à moitié mort, que Bonaparte lui-même vint tourmenter, signa machinalement ce concordat de 1813, contre lequel il protesta bientôt après l'arrivée des cardinaux Pacca et Consalvi.

Lorsque Pacca rejoignit le captif avec lequel il était parti de Rome, il s'imaginait trouver une grande foule autour de la geôle royale; il ne rencontra dans les cours que de rares serviteurs et une sentinelle placée au haut de l'escalier en fer à cheval. Les fenêtres et les portes du palais étaient fermées : dans la première antichambre des appartements était le cardinal Doria, dans les autres salles se tenaient quelques évêques français. Pacca fut introduit auprès de Sa Sainteté : elle était debout, immobile, pâle, courbée, amaigrie, les yeux enfoncés dans la tête.

Le cardinal lui dit qu'il avait hâté son voyage pour se jeter à ses pieds; le pape répondit : « Ces cardinaux nous ont entraîné à la « table et nous ont fait signer. » Pacca se retira à l'appartement qu'on lui avait préparé, confondu qu'il était de la solitude des demeures, du silence des yeux, de l'abattement des visages et du profond chagrin empreint sur le front du pape. Retourné auprès de Sa Sainteté, il

« la trouva (c'est lui qui parle) dans un état
« digne de compassion et qui faisait craindre
« pour ses jours. Elle était anéantie par une
« tristesse inconsolable en parlant de ce qui
« était arrivé; cette pensée de tourment l'em-
« pêchait de dormir et ne lui permettait de
« prendre de nourriture que ce qui suffisait
« pour ne pas consentir à mourir : — De cela,
« disait-elle, je mourrai fou comme Clé-
« ment XIV. »

Dans le secret de ces galeries déshabitées où la voix de saint Louis, de François I[er], de Henri IV et de Louis XIV ne se faisait plus entendre, le saint Père passa plusieurs jours à écrire la minute et la copie de la lettre qui devait être remise à l'empereur. Le cardinal Pacca emportait caché dans sa robe le papier dangereux à mesure que le pape y ajoutait quelques lignes. L'ouvrage achevé, le pape le remit, le 24 mai 1813, au colonel Lagorce et le chargea de le porter à l'empereur. Il fit lire en même temps une allocution aux divers cardi-

naux qui se trouvaient près de lui : il regarde comme nul le bref qu'il avait donné à Savone et le concordat du 25 janvier. « Béni soit le « Seigneur, dit l'allocution, qui n'a pas éloigné « de nous sa miséricorde ! Il a bien voulu nous « humilier par une salutaire confusion. A nous « donc soit l'humiliation pour le bien de notre « âme ; à lui dans tous les siècles l'exaltation, « l'honneur et la gloire !

« Du palais de Fontainebleau, le 24 mars 1813. »

Jamais plus belle ordonnance ne sortit de ce palais. La conscience du pape étant allégée, le visage du martyr devint serein ; son sourire et sa bouche retrouvèrent leur grâce et ses yeux le sommeil.

Napoléon menaça d'abord de *faire sauter la tête de dessus les épaules de quelques-uns des prêtres de Fontainebleau ;* il pensa à se déclarer chef de la religion de l'État ; puis, retombant dans son naturel, il feignit de n'avoir rien su de la lettre du pape. Mais sa fortune décrois-

sait. Le pape, sorti d'un ordre de pauvres moines, rentré par ses malheurs dans le sein de la foule, semblait avoir repris le grand rôle de tribun des peuples, et donné le signal de la déposition de l'oppresseur des libertés publiques.

Défections. — Mort de Lagrange et de Delille.

La mauvaise fortune amène les trahisons et ne les justifie pas ; en mars 1813, la Prusse à Kalisch s'allie avec la Russie. Le 3 mars, la Suède fait un traité avec le cabinet de Saint-James : elle s'oblige à fournir trente mille hommes. Hambourg est évacué par les Fran-

çais, Berlin occupé par les Cosaques, Dresde pris par les Russes et les Prussiens.

La défection de la confédération du Rhin se prépare. L'Autriche adhère à l'alliance de la Russie et de la Prusse. La guerre se rouvre en Italie où le prince Eugène s'est transporté.

En Espagne, l'armée anglaise défait Joseph à Vittoria ; les tableaux dérobés aux églises et aux palais tombent dans l'Èbre : je les avais vus à Madrid et à l'Escurial ; je les ai revus lorsqu'on les restaurait à Paris : le flot et Napoléon avaient passé sur ces Murillo et ces Raphaël, *velut umbra*. Wellington, s'avançant toujours, bat le maréchal Soult à Roncevaux : nos grands souvenirs faisaient le fond des scènes de nos nouvelles destinées.

Le 14 février, à l'ouverture du Corps législatif, Bonaparte déclara qu'il avait toujours voulu la paix et qu'elle était nécessaire au monde. Ce monde ne lui réussissait plus. Du reste, dans la bouche de celui qui nous appelait *ses sujets*, aucune sympathie pour les dou-

leurs de la France : Bonaparte levait sur nous des souffrances, comme un tribut qui lui était dû.

Le 3 avril, le sénat conservateur ajoute 180,000 combattants à ceux qu'il a déjà alloués : coupes extraordinaires d'hommes au milieu des coupes réglées. Le 10 avril enlève Lagrange ; l'abbé Delille expira quelques jours après. Si dans le ciel la noblesse du sentiment l'emporte sur la hauteur de la pensée, le chantre de *la Pitié* est placé plus près du trône de Dieu que l'auteur de la *Théorie des fonctions analytiques*. Bonaparte avait quitté Paris le 15 avril.

Batailles de Lützen, de Bautzen et de Dresde. — Revers en Espagne.

Les levées de 1812, se succédant, s'étaient arrêtées en Saxe. Napoléon arrive. L'honneur du vieil ost expiré est remis à 200 mille conscrits qui se battent comme les gren adiers de Marengo. Le 2 mai, la bataille de Lützen est gagnée : Bonaparte, dans ces nouvea ux combats, n'emploie presque plus que l'artillerie.

Entré dans Dresde, il dit aux habitants : « Je « n'ignore pas à quel transport vous vous êtes « livrés lorsque l'empereur Alexandre et le roi « de Prusse sont entrés dans vos murs. Nous « voyons encore sur le pavé le fumier des « fleurs que vos *jeunes filles* ont semées sur les « pas des monarques. » Napoléon se souvenait-il des *jeunes filles de Verdun ?* C'était du temps de ses belles années.

A Bautzen, autre triomphe, mais où s'ensevelissent le général du génie Kirgener, et Duroc, grand maréchal du palais. « Il y a une « autre vie, dit l'empereur à Duroc : nous nous « reverrons. » Duroc se souciait-il beaucoup de le revoir?

Le 26 et le 27 août, on s'aborde sur l'Elbe, dans des champs déjà fameux. Revenu de l'Amérique, après avoir vu Bernadotte à Stockholm, et Alexandre à Prague, Moreau a les deux jambes emportées d'un boulet, à Dresde, à côté de l'empereur de Russie : vieille habitude de la fortune napoléonienne. On apprit la

mort du vainqueur de Hohenlinden, dans le camp français, par un chien perdu, sur le collier duquel était écrit le nom du nouveau Turenne; l'animal, demeuré sans maître, courait au hasard parmi les morts : *Te, janitor orci!*

Le prince de Suède, devenu généralissime de l'armée du nord de l'Allemagne, avait adressé, le 15 d'août, une proclamation à ses soldats :

« Soldats, le même sentiment qui guida les « Français de 1792, et qui les porta à s'unir et « à combattre les armées qui étaient sur leur « territoire, doit diriger aujourd'hui votre va- « leur contre celui qui, après avoir envahi le « sol qui vous a vus naître, enchaîne encore vos « frères, vos femmes et vos enfants. »

Bonaparte, encourant la réprobation unanime, s'élançait contre la liberté qui l'attaquait de toutes parts, sous toutes les formes. Un sénatus-consulte du 28 août annule la déclaration d'un jury d'Anvers : bien petite infraction, sans doute, aux droits des citoyens, après

l'énormité d'arbitraire dont avait usé l'empereur; mais il y a au fond des lois une sainte indépendance dont les cris sont entendus: cette oppression d'un jury fit plus de bruit que les oppressions diverses dont la France était la victime.

Enfin, au midi, l'ennemi avait touché notre sol; les Anglais, obsession de Bonaparte et cause de presque toutes ses fautes, passèrent la Bidassoa le 7 octobre: Wellington, l'homme fatal, mit le premier le pied sur la terre de France.

S'obstinant à rester en Saxe, malgré la prise de Vandamme en Bohême et la défaite de Ney près de Berlin par Bernadotte, Napoléon revint sur Dresde. Alors le Landsturm se lève; une guerre nationale, semblable à celle qui a délivré l'Espagne, s'organise.

Campagne de Saxe ou des poëtes.

On a appelé les combats de 1813 la campagne de Saxe : ils seraient mieux nommés la *campagne de la jeune Allemagne* ou *des poëtes*. A quel désespoir Bonaparte ne nous avait-il pas réduits par son oppression, puisqu'en voyant couler notre sang, nous ne pou-

vons nous défendre d'un mouvement d'intérêt pour cette généreuse jeunesse saisissant l'épée au nom de l'indépendance? Chacun de ces combats était une protestation pour les droits des peuples.

Dans une de ses proclamations, datée de Kalisch le 25 mars 1813, Alexandre appelait aux armes les populations de l'Allemagne, leur promettant au nom de ses frères, les rois, des institutions libres. Ce signal fit éclater la *Burschenschaft*, déjà secrètement formée. Les universités d'Allemagne s'ouvrirent; elles mirent de côté la douleur pour ne songer qu'à la réparation de l'injure : « Que les lamenta-« tions et les larmes soient courtes, la tristesse « et la douleur longues, disaient les Germains « d'autrefois; à la femme il est décent de « pleurer, à l'homme de se souvenir: *Lamenta « ac lacrymas citò, dolorem et tristitiam « tardè ponunt. Feminis lugere honestum est, « viris meminisse.* » Alors la jeune Allemagne court à la délivrance de la patrie; alors se pres-

sèrent ces Germains, *alliés de l'Empire,* dont l'ancienne Rome se servit en guise d'armes et de javelots, *velut tela atque arma.*

Le professeur Fichte faisait à Berlin, en 1813, une leçon sur le *devoir;* il parla des calamités de l'Allemagne, et termina sa leçon par ces paroles : « Le cours sera donc suspendu jus-« qu'à la fin de la campagne. Nous le repren-« drons dans notre patrie devenue libre, ou « nous serons morts pour reconquérir la li-« berté. » Les jeunes auditeurs se lèvent en poussant des cris : Fichte descend de sa chaire, traverse la foule, et va inscrire son nom sur les rôles d'un corps partant pour l'armée.

Tout ce que Bonaparte avait méprisé et insulté lui devient péril : l'intelligence descend dans la lice contre la force brutale; Moscou est la torche à la lueur de laquelle la Germanie ceint son baudrier : « Aux armes ! s'écrie la « muse. Le Phénix de la Russie s'est élancé de « son bûcher ! » Cette reine de Prusse, si faible et si belle, que Napoléon avait accablée de ses

ingénéreux outrages, se transforme en une ombre implorante et implorée : « Comme elle « dort doucement! chantent les Bardes. Ah! « puisses-tu dormir jusqu'au jour où ton peuple « lavera dans le sang la rouille de son épée! « Éveille-toi alors! éveille-toi! sois l'ange de « la liberté et de la vengeance! »

Kœrner n'a qu'une crainte, celle *de mourir en prose* : « Poésie! poésie! s'écrie-t-il, rends- « moi la mort à la clarté du jour! »

Il compose au bivouac l'hymne *de la Lyre et de l'Épée*.

LE CAVALIER.

« Dis-moi, ma bonne épée, l'épée de mon « flanc, pourquoi l'éclair de ton regard est-il « aujourd'hui si ardent? Tu me regardes d'un « œil d'amour, ma bonne épée, l'épée qui fait « ma joie. Hourrah!

L'ÉPÉE.

« C'est que c'est un brave cavalier qui me

« porte : voilà ce qui enflamme mon regard ;
« c'est que je suis la force d'un homme libre :
« voilà ce qui fait ma joie. Hourrah !

LE CAVALIER.

« Oui, mon épée, oui, je suis un homme
« libre, et je t'aime du fond du cœur : je t'aime
« comme si tu m'étais fiancée ; je t'aime comme
« une maîtresse chérie.

L'ÉPÉE.

« Et moi, je me suis donnée à toi ! à toi ma
« vie, à toi mon âme d'acier ! Ah ! si nous
« sommes fiancés, quand me diras-tu : Viens,
« viens, ma maîtresse chérie ! » Ne croit-on pas entendre un de ces guerriers du Nord, un de ces hommes de batailles et de solitudes, dont Saxo Grammaticus dit : « Il tomba, rit et mou-
« rut. »

Ce n'était point le froid enthousiasme d'un scalde en sûreté : Kœrner avait l'épée au flanc ; beau, blond et jeune, Apollon à cheval, il chan-

tait la nuit comme l'Arabe sur sa selle; son *maoual,* en chargeant l'ennemi, était accompagné du galop de son destrier. Blessé à Lützen, il se traîna dans les bois, où des paysans le retrouvèrent ; il reparut et mourut aux plaines de Leipsick, à peine âgé de vingt-cinq ans : il s'était échappé des bras d'une femme qu'il aimait, et s'en allait dans tout ce que la vie a de délices. « Les femmes se plaisent, disait Tyrtée, « à contempler le jeune homme resplendissant « et debout : il n'est pas moins beau lorsqu'il « tombe au premier rang. »

Les nouveaux Arminius, nourris à l'école de la Grèce, avaient un bardit général : quand ces étudiants abandonnèrent la paisible retraite de la science pour les champs de bataille, les joies silencieuses de l'étude pour les périls bruyants de la guerre, Homère et les Niebelungen pour l'épée, qu'opposèrent-ils à notre hymne de sang, à notre cantique révolutionnaire? Ces strophes pleines de l'affection religieuse, et de la sincérité de la nature humaine :

« Quelle est la patrie de l'Allemand? Nom-
« mez-moi cette grande patrie! Aussi loin que
« résonne la langue allemande, aussi loin que
« des chants allemands se font entendre pour
« louer Dieu, là doit être la patrie de l'Allemand.

« La patrie de l'Allemand est le pays où le
« serrement de mains suffit pour tout serment,
« où la bonne foi pure brille dans tous les re-
« gards, où l'affection siége brûlante dans tous
« les cœurs.

« O Dieu du ciel, abaisse tes regards sur
« nous et donne-nous cet esprit si pur, si vrai-
« ment allemand, pour que nous puissions
« vivre fidèles et bons. Là est la patrie de
« l'Allemand, tout ce pays est sa patrie. »

Ces camarades de collége, maintenant compagnons d'armes, ne s'inscrivaient point dans ces *ventes* où des septembriseurs vouaient des assassinats au poignard : fidèles à la poésie de leurs rêveries, aux traditions de l'histoire, au culte du passé, ils firent d'un vieux château, d'une antique forêt, les asiles conservateurs de

la *Burschenschaft*. La reine de Prusse était devenue leur patronne, en place de la reine des nuits.

Du haut d'une colline, du milieu des ruines, les écoliers-soldats, avec leurs professeurs-capitaines, découvraient le faîte des salles de leurs universités chéries : émus au souvenir de leur docte antiquité, attendris à la vue du sanctuaire de l'étude et des jeux de leur enfance, ils juraient d'affranchir leur pays, comme Melchthal, Furst et Stauffacher prononcèrent leur triple serment à l'aspect des Alpes, par eux immortalisées, illustrés par elles. Le génie allemand a quelque chose de mystérieux ; la Thécla de Schiller est encore la fille teutonne douée de prescience et formée d'un élément divin. Les Allemands adorent aujourd'hui la liberté dans un vague indéfinissable, de même qu'autrefois ils appelaient *Dieu* le secret des bois : *Deorumque nominibus appellant secretum illud*.... L'homme dont la vie était un dithyrambe en action ne tomba que quand

les poëtes de la jeune Allemagne eurent chanté et pris le glaive contre leur rival Napoléon, le poëte armé.

Alexandre était digne d'avoir été le héraut envoyé aux jeunes Allemands : il partageait leurs sentiments élevés, et il était dans cette position de force qui rend possibles les projets ; mais il se laissa effrayer de la terreur des monarques qui l'environnaient. Ces monarques ne tinrent point leurs promesses ; ils ne donnèrent point à leurs peuples des institutions généreuses. Les enfants de la muse (flamme par qui les masses inertes des soldats avaient été animées) furent plongés dans des cachots en récompense de leur dévouement et de leur noble crédulité. Hélas ! la génération qui rendit l'indépendance aux Teutons est évanouie ; il n'est demeuré en Germanie que de vieux cabinets usés. Ils appellent le plus haut qu'ils peuvent Napoléon un grand homme, pour faire servir leur présente admiration d'excuse à leur bassesse passée. Dans le sot enthousiasme pour

l'homme qui continue à aplatir les gouvernements après les avoir fouettés, à peine se souvient-on de Kœrner : « Arminius, libérateur de la Germanie, dit Tacite, fut inconnu aux Grecs qui n'admirent qu'eux, peu célèbre chez les Romains qu'il avait vaincus ; mais des nations barbares le chantent encore, *caniturque barbaras apud gentes.* »

Bataille de Leipsick. — Retour de Bonaparte à Paris. — Traité de Valençay.

Le 18 et le 19 octobre se donna dans les champs de Leipsick ce combat que les Allemands ont appelé la *bataille des nations*. Vers la fin de la seconde journée, les Saxons et les Wurtembergeois, passant du camp de Napoléon sous les drapeaux de Bernadotte, déci-

dèrent du résultat de l'action ; victoire entachée de trahison. Le prince de Suède, l'empereur de Russie et le roi de Prusse pénètrent dans Leipsick à travers trois portes différentes. Napoléon, ayant éprouvé une perte immense, se retira. Comme il n'entendait rien aux retraites de sergent, ainsi qu'il l'avait dit, il fit sauter des ponts derrière lui. Le prince Poniatowski, blessé deux fois, se noie dans l'Elster : la Pologne s'abîma avec son dernier défenseur.

Napoléon ne s'arrêta qu'à Erfurt : de là son bulletin annonça que son armée, toujours victorieuse, *arrivait comme une armée battue :* Erfurt, peu de temps auparavant, avait vu Napoléon au faîte de la prospérité.

Enfin les Bavarois, déserteurs après les autres d'une fortune abandonnée, essaient d'exterminer à Hanau le reste de nos soldats. Wrède est renversé par les seuls gardes-d'honneur : quelques conscrits, déjà vétérans, lui passent sur le ventre ; ils sauvent Bonaparte et prennent position derrière le Rhin. Arrivé en

fugitif à Mayence, Napoléon se retrouve à Saint-Cloud le 19 novembre ; l'infatigable de Lacepède revient lui dire : « Votre Majesté a tout « surmonté. » M. de Lacepède avait parlé convenablement des ovipares ; mais il ne se pouvait tenir debout.

La Hollande reprend son indépendance et rappelle le prince d'Orange. Le 1er décembre les puissances alliées déclarent « qu'elles ne font point la guerre à la France, mais à l'empereur seul, ou plutôt à cette prépondérance qu'il a trop longtemps exercée, hors des limites de son empire, pour le malheur de l'Europe et de la France. »

Quand on voit s'approcher le moment où nous allions être renfermés dans notre ancien territoire, on se demande à quoi donc avait servi le bouleversement de l'Europe et le massacre de tant de millions d'hommes ? Le temps nous engloutit et continue tranquillement son cours.

Par le traité de Valençay du 11 décembre, le

misérable Ferdinand VII est renvoyé à Madrid : ainsi se termina obscurément à la hâte cette criminelle entreprise d'Espagne, première cause de la perte de Napoléon. On peut toujours aller au mal, on peut toujours tuer un peuple ou un roi; mais le retour est difficile : Jacques Clément raccommodait ses sandales pour le voyage de Saint-Cloud; ses confrères lui demandèrent en riant combien son ouvrage durerait : « Assez pour le chemin que j'ai à « faire, répondit-il : je dois aller, non re-« venir. »

Le Corps législatif convoqué, puis ajourné. — Les alliés passent le Rhin. — Colère de Bonaparte. — Premier jour de l'an 1814.

Le Corps législatif est assemblé le 19 décembre 1813. Étonnant sur le champ de bataille, remarquable dans son conseil d'État, Bonaparte n'a plus la même valeur en politique : la langue de la liberté, il l'ignore ; s'il veut exprimer des affections congéniales, des sentiments

paternels, il s'attendrit tout de travers, et il plaque des paroles émues à son insensibilité : « Mon cœur, dit-il au Corps législatif, a besoin « de la présence et de l'affection de mes *su-* « *jets*. Je n'ai jamais été séduit par la prospé- « rité; l'adversité me trouvera au-dessus de « ses atteintes. J'avais conçu et exécuté de « grands desseins pour la prospérité et le « bonheur du monde. *Monarque et père,* je « sens que la paix ajoute à la sécurité des trô- « nes et à celle des familles. »

Un article officiel du *Moniteur* avait dit, au mois de juillet 1804, *sous l'Empire,* que *la France ne passerait jamais le Rhin, et que ses armées ne le passeraient plus*.

Les alliés traversèrent ce fleuve le 21 décembre 1813, depuis Bâle jusqu'à Schaffouse, avec plus de cent mille hommes; le 31 du même mois, l'armée de Silésie, commandée par Blücher, le franchit à son tour, depuis Manheim jusqu'à Coblentz.

Par ordre de l'empereur, le sénat et le Corps

législatif avaient nommé deux commissions chargées de prendre connaissance des documents relatifs aux négociations avec les puissances coalisées; prévision d'un pouvoir qui, se refusant à des conséquences devenues inévitables, voulait en laisser la responsabilité à une autre autorité.

La commission du Corps législatif, que présidait M. Lainé, osa dire « que les moyens de « paix auraient des effets assurés, si les Fran- « çais étaient convaincus que leur sang ne se- « rait versé que pour défendre une patrie et « des lois protectrices; que Sa Majesté doit « être suppliée de maintenir l'entière et con- « stante exécution des lois qui garantissent aux « Français les droits de la liberté, de la sûreté, « de la propriété, et à la nation le libre exer- « cice de ses droits politiques. »

Le ministre de la police, duc de Rovigo, fait enlever les épreuves du rapport; un décret du 31 décembre ajourne le Corps législatif; les portes de la salle sont fermées. Bonaparte traite

les membres de la commission législative d'*agents payés par l'Angleterre* : « Le nommé « Lainé, disait-il, est un traître qui correspond « avec le prince régent par l'intermédiaire de « Desèze ; Raynouard, Maine de Biran et Flau« gergues sont des factieux. »

Le soldat s'étonnait de ne plus retrouver ces Polonais qu'il abandonnait et qui, en se noyant pour lui obéir, criaient encore : « Vive l'empe« reur ! » Il appelait le rapport de la commission une motion sortie d'un club de Jacobins. Pas un discours de Bonaparte dans lequel n'éclate son aversion pour la république dont il était sorti; mais il en détestait moins les crimes que les libertés. A propos de ce même rapport il ajoutait : « Voudrait-on rétablir la souverai« neté du peuple ? Eh bien, dans ce cas, je me « fais peuple ; car je prétends être toujours là « où réside la souveraineté. » Jamais despote n'a expliqué plus énergiquement sa nature : c'est le mot retourné de Louis XIV : « L'État, « c'est moi. »

A la réception du premier jour de l'an 1814, on s'attendait à quelque scène. J'ai connu un homme attaché à cette cour, lequel se préparait à tout hasard à mettre l'épée à la main. Napoléon ne dépassa pas néanmoins la violence des paroles, mais il s'y laissa aller avec cette plénitude qui causait quelquefois de la confusion à ses hallebardiers mêmes : « Pourquoi, « s'écria-t-il, parler devant l'Europe de ces « débats domestiques? Il faut laver son linge « sale en famille. Qu'est-ce qu'un trône? un « morceau de bois recouvert d'un morceau « d'étoffe : tout dépend de celui qui s'y assied. « La France a plus besoin de moi que je n'ai « besoin d'elle. Je suis un de ces hommes qu'on « tue, mais qu'on ne déshonore pas. Dans « trois mois nous aurons la paix, ou l'ennemi « sera chassé de notre territoire, ou je serai « mort. »

C'était dans le sang que Bonaparte était accoutumé à laver le linge des Français. Dans trois mois on n'eut point la paix, l'ennemi ne fut

point chassé de notre territoire, Bonaparte ne perdit point la vie : la mort n'était point son fait. Accablée de tant de malheurs et de l'ingrate obstination du maître qu'elle s'était donné, la France se voyait envahie avec l'inerte stupeur qui naît du désespoir.

Un décret impérial avait mobilisé 121 bataillons de gardes nationales ; un autre décret avait formé un conseil de régence présidé par Cambacérès et composé de ministres, à la tête duquel était placée l'impératrice. Joseph, monarque en disponibilité, revenu d'Espagne avec ses pillages, est déclaré commandant général de Paris. Le 25 janvier 1814, Bonaparte quitte son palais pour l'armée, et va jeter une éclatante flamme en s'éteignant.

Le pape mis en liberté.

La surveille, le pape avait été rendu à l'indépendance; la main qui allait à son tour porter des chaînes fut contrainte de briser les fers qu'elle avait donnés: la Providence avait changé les fortunes, et le vent qui soufflait au visage de Napoléon poussait les alliés à Paris.

Pie VII, averti de sa délivrance, se hâta de faire une courte prière dans la chapelle de François Ier; il monta en voiture et traversa cette forêt qui, selon la tradition populaire, voit paraître le grand veneur de la mort quand un roi va descendre à Saint-Denis.

Le pape voyageait sous la surveillance d'un officier de gendarmerie qui l'accompagnait dans une seconde voiture. A Orléans, il apprit le nom de la ville dans laquelle il entrait.

Il suivit la route du Midi aux acclamations de la foule, de ces provinces où Napoléon devait bientôt passer, à peine en sûreté sous la garde des commissaires étrangers. Sa Sainteté fut retardée dans sa marche par la chute même de son oppresseur : les autorités avaient cessé leurs fonctions; on n'obéissait à personne; un ordre écrit de Bonaparte, ordre qui vingt-quatre heures auparavant aurait abattu la plus haute tête et fait tomber un royaume, était un papier sans cours : quelques minutes de puissance manquèrent à Napoléon pour qu'il pût proté-

ger le captif que sa puissance avait persécuté. Il fallut qu'un mandat provisoire des Bourbons achevât de rendre la liberté au pontife qui avait ceint de leur diadème une tête étrangère : quelle confusion de destinées!

Pie VII cheminait au milieu des cantiques et des larmes, au son des cloches, aux cris de : Vive le pape! Vive le chef de l'Église! On lui apportait, non les clefs des villes, des capitulations trempées de sang et obtenues par le meurtre, mais on lui présentait des malades à guérir, de nouveaux époux à bénir au bord de sa voiture; il disait aux premiers : « Dieu vous « console. » Il étendait sur les seconds ses mains pacifiques; il touchait de petits enfants dans les bras de leurs mères. Il ne restait aux villes que ceux qui ne pouvaient marcher. Les pèlerins passaient la nuit sur les champs pour attendre l'arrivée d'un vieux prêtre délivré. Les paysans, dans leur naïveté, trouvaient que le saint Père ressemblait à notre Seigneur; des protestants attendris disaient : « Voilà le plus

« grand homme de son siècle. » Telle est la grandeur de la véritable société chrétienne, où Dieu se mêle sans cesse avec les hommes ; telle est sur la force du glaive et du sceptre la supériorité de la puissance du faible, soutenu de la religion et du malheur.

Pie VII traversa Carcassonne, Béziers, Montpellier et Nîmes, pour réapprendre l'Italie. Au bord du Rhône, il semblait que les innombrables croisés de Raymond de Toulouse passaient encore la revue à Saint-Remy. Le pape revit Nice, Savone, Imola, témoins de ses afflictions récentes et des premières macérations de sa vie : on aime à pleurer où l'on a pleuré. Dans les conditions ordinaires, on se souvient des lieux et des temps du bonheur. Pie VII repassait sur ses vertus et sur ses souffrances, comme un homme dans sa mémoire revit de ses passions éteintes.

A Bologne, le pape fut laissé aux mains des autorités autrichiennes. Murat, Joachim-Napoléon, roi de Naples, lui écrivit le 4 avril 1814 :

« Très-saint Père, le sort des armes m'ayant
« rendu maître des États que vous possédiez
« lorsque vous fûtes forcé de quitter Rome, je
« ne balance pas à les remettre sous votre au-
« torité, renonçant en votre faveur à tous mes
« droits de conquête sur ces pays. »

Qu'a-t-on laissé à Joachim et à Napoléon mourants ?

Le pape n'était pas encore arrivé à Rome qu'il offrit un asile à la mère de Bonaparte. Des légats avaient repris possession de la ville éternelle. Le 23 mai, au milieu du printemps, Pie VII aperçut le dôme de Saint-Pierre. Il a raconté avoir répandu des larmes en revoyant le dôme sacré. Prêt à franchir la Porte du Peuple, le pontife fut arrêté : vingt-deux orphelines vêtues de robes blanches, quarante-cinq jeunes filles portant de grandes palmes dorées, s'avancèrent en chantant des cantiques. La multitude criait : Hosanna ! Pignatelli, qui commandait les troupes sur le Quirinal lorsque Radet emporta d'assaut le jardin des Olives de Pie VII, con-

duisait à présent la marche des palmes. En même temps que Pignatelli changeait de rôle, de nobles parjures, à Paris, reprenaient derrière le fauteuil de Louis XVIII leurs fonctions de grands domestiques : la prospérité nous est transmise avec ses esclaves, comme autrefois une terre seigneuriale était vendue avec ses serfs.

Notes qui devinrent la brochure *De Bonaparte et des Bourbons*. — Je prends un appartement rue de Rivoli. — Admirable campagne de France, 1814.

Au livre second de ces *Mémoires*, on lit (je revenais alors de mon premier exil de Dieppe) : « On m'a permis de revenir à ma vallée. La « terre tremble sous les pas du soldat étranger : « j'écris, comme les derniers Romains, au bruit « de l'invasion des Barbares. Le jour je trace

« des pages aussi agitées que les événements
« de ce jour ; la nuit, tandis que le roulement
« du canon lointain expire dans mes bois soli-
« taires, je retourne au silence des années qui
« dorment dans la tombe et à la paix de mes
« plus jeunes souvenirs. »

Ces pages agitées que je traçais le jour étaient des notes relatives aux événements du moment, lesquelles, réunies, devinrent ma brochure : *De Bonaparte et des Bourbons.* J'avais une si haute idée du génie de Napoléon et de la vaillance de nos soldats, qu'une invasion de l'étranger, heureuse jusque dans ses derniers résultats, ne me pouvait tomber dans la tête : mais je pensais que cette invasion, en faisant sentir à la France le danger où l'ambition de Napoléon l'avait réduite, amènerait un mouvement intérieur, et que l'affranchissement des Français s'opérerait de leurs propres mains. C'était dans cette idée que j'écrivais mes notes, afin que si nos assemblées politiques arrêtaient la marche des alliés, et se résolvaient à se sé-

parer d'un grand homme, devenu un fléau, elles sussent à qui recourir ; l'abri me paraissait être dans l'autorité, modifiée selon les temps, sous laquelle nos aïeux avaient vécu pendant huit siècles : quand dans l'orage on ne trouve à sa portée qu'un vieil édifice, tout en ruines qu'il est, on s'y retire.

Dans l'hiver de 1813 à 1814, je pris un appartement rue de Rivoli, en face de la première grille du jardin de Tuileries, devant laquelle j'avais entendu crier la mort du duc d'Enghien. On ne voyait encore dans cette rue que les arcades bâties par le gouvernement et quelques maisons s'élevant çà et là avec leur dentelure latérale de pierres d'attente.

Il ne fallait rien moins que les maux dont la France était écrasée, pour se maintenir dans l'éloignement que Napoléon inspirait et pour se défendre en même temps de l'admiration qu'il faisait renaître sitôt qu'il agissait : c'était le plus fier génie d'action qui ait jamais existé; sa première campagne en Italie et sa dernière

campagne en France (je ne parle pas de Waterloo) sont ses deux plus belles campagnes; Condé dans la première, Turenne dans la seconde, grand guerrier dans celle-là, grand homme dans celle-ci; mais différentes dans leurs résultats : par l'une il gagna l'empire, par l'autre il le perdit. Ses dernières heures de pouvoir, toutes déracinées, toutes déchaussées qu'elles étaient, ne purent être arrachées, comme les dents d'un lion, que par les efforts du bras de l'Europe. Le nom de Napoléon était encore si formidable que les armées ennemies ne passèrent le Rhin qu'avec terreur; elles regardaient sans cesse derrière elles pour bien s'assurer que la retraite leur serait possible; maîtresses de Paris, elles tremblaient encore. Alexandre jetant les yeux sur la Russie, en entrant en France, félicitait les personnes qui pouvaient s'en aller, et il écrivait à sa mère ses anxiétés et ses regrets.

Napoléon bat les Russes à Saint-Dizier, les Prussiens et les Russes à Brienne, comme pour

honorer les champs dans lesquels il avait été élevé. Il culbute l'armée de Silésie à Montmirail, à Champaubert, et une partie de la grande armée à Montereau. Il fait tête partout ; va et revient sur ses pas ; repousse les colonnes dont il est entouré. Les alliés proposent un armistice ; Bonaparte déchire les préliminaires de la paix offerte et s'écrie : « Je suis plus près de « Vienne que l'empereur d'Autriche de Paris ! »

La Russie, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre, pour se réconforter mutuellement, conclurent à Chaumont un nouveau traité d'alliance ; mais au fond, alarmées de la résistance de Bonaparte, elles songeaient à la retraite. A Lyon, une armée se formait sur le flanc des Autrichiens ; dans le midi, le maréchal Soult arrêtait les Anglais ; le congrès de Châtillon, qui ne fut dissous que le 15 mars, négociait encore. Bonaparte chassa Blücher des hauteurs de Craone. La grande armée alliée n'avait triomphé le 27 février, à Bar-sur-Aube, que par la supériorité du nombre. Bonaparte se multi-

pliant avait recouvré Troyes que les alliés réoccupèrent. De Craone il s'était porté sur Reims. « Cette nuit, dit-il, j'irai prendre mon « beau-père à Troyes. »

Le 20 mars, une affaire eut lieu près d'Arcis-sur-Aube. Parmi un feu roulant d'artillerie, un obus étant tombé au front d'un carré de la garde, le carré parut faire un léger mouvement: Bonaparte se précipite sur le projectile dont la mèche fume, il la fait flairer à son cheval; l'obus crève, et l'empereur sort sain et sauf du milieu de la foudre brisée.

La bataille devait recommencer le lendemain; mais Bonaparte, cédant à l'inspiration du génie, inspiration qui lui fut néanmoins funeste, se retire afin de se porter sur le derrière des troupes confédérées, les séparer de leurs magasins et grossir son armée des garnisons des places frontières. Les étrangers se préparaient à se replier sur le Rhin, lorsqu'Alexandre, par un de ces mouvements du ciel qui changent tout un monde, prit le parti de mar-

cher à Paris, dont le chemin devenait libre[1]. Napoléon croyait entraîner la masse des ennemis, et il n'était suivi que de 10,000 hommes de cavalerie qu'il pensait être l'avant-garde des principales troupes, et qui lui masquaient le mouvement réel des Prussiens et des Moscovites. Il dispersa ces 10,000 chevaux à Saint-Dizier et Vitry, et s'aperçut alors que la grande armée alliée n'était pas derrière ; cette armée, se précipitant sur la capitale, n'avait devant elle que les maréchaux Marmont et Mortier avec environ 12,000 conscrits.

Napoléon se dirige à la hâte sur Fontainebleau : là une sainte victime, en se retirant, avait laissé le rémunérateur et le vengeur. Toujours dans l'histoire marchent ensemble deux choses : qu'un homme s'ouvre une voie d'injustice, il s'ouvre en même temps une voie de perdition dans laquelle, à une distance marquée, la première route vient tomber dans la seconde.

[1] J'ai entendu le général Pozzo raconter que c'était lui qui avait déterminé l'empereur Alexandre à marcher en avant.

Je commence à imprimer ma brochure. — Une note de madame de Chateaubriand.

Les esprits étaient fort agités : l'espoir de voir cesser, coûte que coûte, une guerre cruelle qui pesait depuis vingt ans sur la France rassasiée de malheur et de gloire, l'emportait dans les masses sur la nationalité. Chacun s'occupait du

parti qu'il aurait à prendre dans la catastrophe prochaine. Tous les soirs mes amis venaient causer chez madame de Chateaubriand, raconter et commenter les événements de la journée. MM. de Fontanes, de Clausel, Joubert, accouraient avec la foule de ces amis de passage que donnent les événements et que les événements retirent. Madame la duchesse de Lévis, belle, paisible et dévouée, que nous retrouverons à Gand, tenait fidèle compagnie à madame de Chateaubriand. Madame la duchesse de Duras était aussi à Paris, et j'allais voir souvent madame la marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu.

Je continuais d'être persuadé, malgré l'approche des champs de bataille, que les alliés n'entreraient pas à Paris et qu'une insurrection nationale mettrait fin à nos craintes. L'obsession de cette idée m'empêchait de sentir aussi vivement que je l'aurais fait la présence des armées étrangères ; mais je ne me pouvais empêcher de réfléchir aux calamités que nous

avions fait éprouver à l'Europe, en voyant l'Europe nous les rapporter.

Je ne cessais de m'occuper de ma brochure; je la préparais comme un remède lorsque le moment de l'anarchie viendrait à éclater. Ce n'est pas ainsi que nous écrivons aujourd'hui, bien à l'aise, n'ayant à redouter que la guerre des feuilletons : la nuit je m'enfermais à clef; je mettais mes paperasses sous mon oreiller, deux pistolets chargés sur ma table : je couchais entre ces deux muses. Mon texte était double; je l'avais composé sous la forme de brochure, qu'il a gardée, et en façon de discours, différent à quelques égards de la brochure; je supposais qu'à la levée de la France, on se pourrait assembler à l'Hôtel-de-Ville, et je m'étais préparé sur deux thèmes.

Madame de Chateaubriand a écrit quelques notes à diverses époques de notre vie commune; parmi ces notes, je trouve le paragraphe suivant :

« M. de Chateaubriand écrivait sa brochure

« *De Bonaparte et des Bourbons*. Si cettebro-
« chure avait été saisie, le jugement n'était pas
« douteux : la sentence était l'échafaud. Cepen-
« dant l'auteur mettait une négligence incroya-
« ble à la cacher. Souvent, quand il sortait, il
« l'oubliait sur sa table; sa prudence n'allait
« jamais au delà de la mettre sous son oreiller,
« ce qu'il faisait devant son valet de chambre,
« garçon fort honnête, mais qui pouvait se lais-
« ser tenter. Pour moi, j'étais dans des transes
« mortelles : aussi, dès que M. de Chateau-
« briand était sorti, j'allais prendre le manus-
« crit et je le mettais sur moi. Un jour, en tra-
« versant les Tuileries, je m'aperçois que je ne
« l'ai plus, et, bien sûre de l'avoir senti en sor-
« tant, je ne doute pas de l'avoir perdu en
« route. Je vois déjà le fatal écrit entre les
« mains de la police et M. de Chateaubriand
« arrêté : je tombe sans connaissance au milieu
« du jardin; de bonnes gens m'assistèrent, en-
« suite me reconduisirent à la maison dont j'é-
« taispeu éloignée. Quel supplice lorsque, mon-

« tant l'escalier, je flottais entre une crainte,
« qui était presque une certitude, et un léger
« espoir d'avoir oublié de prendre la brochure.
« En approchant de la chambre de mon mari,
« je me sentais de nouveau défaillir : j'entre
« enfin ; rien sur la table : je m'avance vers le
« lit ; je tâte d'abord l'oreiller : je ne sens rien ;
« je le soulève : je vois le rouleau de papier !
« Le cœur me bat chaque fois que j'y pense. Je
« n'ai jamais éprouvé un tel moment de joie
« dans ma vie. Certes, je puis le dire avec vé-
« rité, il n'aurait pas été si grand si je m'étais
« vue délivrée au pied de l'échafaud : car enfin
« c'était quelqu'un qui m'était bien plus cher
« que moi-même que j'en voyais délivré. »

Que je serais malheureux si j'avais pu causer un moment de peine à madame de Chateaubriand !

J'avais pourtant été obligé de mettre un imprimeur dans mon secret : il avait consenti à risquer l'affaire ; d'après les nouvelles de chaque heure, il me rendait ou venait reprendre des

épreuves à moitié composées, selon que le bruit du canon se rapprochait ou s'éloignait de Paris: pendant près de quinze jours je jouai ainsi ma vie à croix ou pile.

La guerre établie aux barrières de Paris. — Vue de Paris. — Combat de Belleville. — Fuite de Marie-Louise et de la Régence. — M. Talleyrand reste à Paris.

Le cercle se resserrait autour de la capitale : à chaque instant on apprenait un progrès de l'ennemi. Pêle-mêle entraient, par les barrières, des prisonniers russes et des blessés français traînés dans des charrettes : quelques-uns à demi-morts tombaient sous les roues qu'ils en-

sanglantaient. Des conscrits appelés de l'intérieur traversaient la capitale en longue file, se dirigeant sur les armées. La nuit on entendait passer sur les boulevards extérieurs des trains d'artillerie, et l'on ne savait si les détonations lointaines annonçaient la victoire décisive ou la dernière défaite.

La guerre vint s'établir enfin aux barrières de Paris. Du haut des tours de Notre-Dame on vit paraître la tête des colonnes russes, ainsi que les premières ondulations du flux de la mer sur une plage. Je sentis ce qu'avait dû éprouver un Romain lorsque, du faîte du Capitole, il découvrit les soldats d'Alaric et la vieille cité des Latins à ses pieds, comme je découvrais les soldats russes, et à mes pieds la vieille cité des Gaulois. Adieu donc, Lares paternels, foyers conservateurs des traditions du pays, toits sous lesquels avaient respiré et cette Virginie sacrifiée par son père à la pudeur et à la liberté, et cette Héloïse vouée par l'amour aux lettres et à la religion.

Paris depuis des siècles n'avait point vu la fumée des camps de l'ennemi, et c'est Bonaparte qui, de triomphe en triomphe, a amené les Thébains à la vue des femmes de Sparte. Paris était la borne dont il était parti pour courir la terre : il y revenait laissant derrière lui l'énorme incendie de ses inutiles conquêtes.

On se précipitait au Jardin-des-Plantes que jadis aurait pu protéger l'abbaye fortifiée de Saint-Victor : le petit monde des cygnes et des bananiers, à qui notre puissance avait promis une paix éternelle, était troublé. Du sommet du labyrinthe, par-dessus le grand cèdre, par-dessus les greniers d'abondance que Bonaparte n'avait pas eu le temps d'achever, au delà de l'emplacement de la Bastille et du donjon de Vincennes (lieux qui racontaient notre successive histoire), la foule regardait les feux de l'infanterie au combat de Belleville. Montmartre est emporté ; les boulets tombent jusque sur les boulevards du Temple. Quelques compagnies de la garde nationale sortirent et perdirent

trois cents hommes dans les champs autour du tombeau des *martyrs*. Jamais la France militaire ne brilla d'un plus vif éclat au milieu de ses revers: les derniers héros furent les cent cinquante jeunes gens de l'école Polytechnique, transformés en canonniers dans les redoutes du chemin de Vincennes. Environnés d'ennemis, ils refusaient de se rendre; il fallut les arracher de leurs pièces: le grenadier russe les saisissait noircis de poudre et couverts de blessures; tandis qu'ils se débattaient dans ses bras, il élevait en l'air avec des cris de victoire et d'admiration ces jeunes palmes françaises, et les rendait toutes sanglantes à leurs mères.

Pendant ce temps-là Cambacérès s'enfuyait avec Marie-Louise, le Roi de Rome et la Régence. On lisait sur les murs cette proclamation :

Le roi Joseph, lieutenant-général de l'Empereur, commandant en chef de la garde nationale.

« Citoyens de Paris,

« Le conseil de Régence a pourvu à la sû-
« reté de l'Impératrice et du Roi de Rome : je
« reste avec vous. Armons-nous pour défendre
« cette ville, ses monuments, ses richesses,
« nos femmes, nos enfants, tout ce qui nous
« est cher. Que cette vaste cité devienne un
« camp pour quelques instants, et que l'en-
« nemi trouve sa honte sous ses murs qu'il
« espère franchir en triomphe. »

Rostopschine n'avait pas prétendu défendre Moscou; il le brûla. Joseph annonçait qu'il ne quitterait jamais les Parisiens, et il décampait à petit bruit, nous laissant son courage placardé au coin des rues.

M. de Talleyrand faisait partie de la Régence nommée par Napoléon. Du jour où l'évêque d'Autun cessa d'être, sous l'Empire, ministre

des relations extérieures, il n'avait rêvé qu'une chose, la disparition de Bonaparte suivie de la régence de Marie-Louise; régence dont lui, prince de Bénévent, aurait été le chef. Bonaparte, en le nommant membre d'une Régence provisoire en 1814, semblait avoir favorisé ses désirs secrets. La mort napoléonienne n'était point survenue; il ne resta à M. de Talleyrand qu'à clopiner aux pieds du colosse qu'il ne pouvait renverser, et à tirer parti du moment pour ses intérêts : le savoir-faire était le génie de cet homme de compromis et de marchés. La position se présentait difficile : demeurer dans la capitale était chose indiquée; mais si Bonaparte revenait, le prince séparé de la Régence fugitive, le prince retardataire, courait risque d'être fusillé; d'un autre côté, comment abandonner Paris au moment où les alliés y pouvaient pénétrer? Ne serait-ce pas renoncer au profit du succès, trahir ce lendemain des événements, pour lequel M. de Talleyrand était fait? Loin de pencher vers les Bourbons,

il les craignait à cause de ses diverses apostasies. Cependant, puisqu'il y avait une chance quelconque pour eux, M. de Vitrolles, avec l'assentiment du prélat marié, s'était rendu à la dérobée au congrès de Châtillon, en chuchoteur non avoué de la légitimité. Cette précaution apportée, le prince, afin de se tirer d'embarras à Paris, eut recours à un de ces tours dans lesquels il était passé maître.

M. Laborie, devenu peu après, sous M. Dupont de Nemours, secrétaire particulier du gouvernement provisoire, alla trouver M. de Laborde, attaché à la garde nationale; il lui révéla le départ de M. de Talleyrand : « Il se « dispose, lui dit-il, à suivre la Régence; il « vous semblera peut-être nécessaire de l'ar« rêter, afin d'être à même de négocier avec « les alliés, si besoin est. » La comédie fut jouée en perfection. On charge à grand bruit les voitures du prince; il se met en route en plein midi, le 30 mars : arrivé à la barrière d'Enfer, on le renvoie inexorablement chez

lui, malgré ses protestations. Dans le cas d'un retour miraculeux, les preuves étaient là, attestant que l'ancien ministre avait voulu rejoindre Marie-Louise et que la force armée lui avait refusé le passage.

Proclamation du prince généralissime Schwartzenberg. — Discours d'Alexandre. — Capitulation de Paris.

Cependant, à la présence des alliés, le comte Alexandre de Laborde et M. Tourton, officiers supérieurs de la garde nationale, avaient été envoyés auprès du généralissime prince de Schwartzenberg, lequel avait été l'un des généraux de Bonaparte pendant la campagne de

Russie. La proclamation du généralissime fut connue à Paris dans la soirée du 30 mars. Elle disait : « Depuis vingt ans l'Europe est inondée « de sang et de larmes : les tentatives pour « mettre un terme à tant de malheurs ont été « inutiles, parce qu'il existe, dans le principe « même du gouvernement qui vous opprime, « un obstacle insurmontable à la paix. Pari- « siens, vous connaissez la situation de votre « patrie : la conservation et la tranquillité de « votre ville seront l'objet des soins des alliés. « C'est dans ces sentiments que l'Europe, en « armes devant vos murs, s'adresse à vous. »

Quelle magnifique confession de la grandeur de la France : *L'Europe en armes devant vos murs s'adresse à vous !*

Nous qui n'avions rien respecté, nous étions respectés de ceux dont nous avions ravagé les villes et qui, à leur tour, étaient devenus les plus forts. Nous leur paraissions une nation sacrée ; nos terres leur semblaient une campagne d'Élide que, de par les dieux, aucun ba-

taillon ne pouvait fouler. Si, nonobstant, Paris eût cru devoir faire une résistance, fort aisée, de vingt-quatre heures, les résultats étaient changés; mais personne, excepté les soldats enivrés de feu et d'honneur, ne voulait plus de Bonaparte, et, dans la crainte de le conserver, on se hâta d'ouvrir les barrières.

Paris capitula le 31 mars : la capitulation militaire est signée au nom des maréchaux Mortier et Marmont par les colonels Denis et Fabvier; la capitulation civile eut lieu au nom des maires de Paris. Le conseil municipal et départemental députa au quartier général russe pour régler les divers articles : mon compagnon d'exil, Christian de Lamoignon, était du nombre des mandataires. Alexandre leur dit :

« Votre empereur, qui était mon allié, est « venu jusque dans le cœur de mes États y « apporter des maux dont les traces dureront « longtemps; une juste défense m'a amené jus- « qu'ici. Je suis loin de vouloir rendre à la « France les maux que j'en ai reçus. Je suis

« juste, et je sais que ce n'est pas le tort des
« Français. Les Français sont mes amis, et je
« veux leur prouver que je viens leur rendre
« le bien pour le mal. Napoléon est mon seul
« ennemi. Je promets ma protection spéciale à
« la ville de Paris ; je protégerai, je conserve-
« rai tous les établissements publics ; je n'y
« ferai séjourner que des troupes d'élite ; je
« conserverai votre garde nationale, qui est
« composée de l'élite de vos citoyens. C'est à
« vous d'assurer votre bonheur à venir ; il faut
« vous donner un gouvernement qui vous pro-
« cure le repos et qui le procure à l'Europe.
« C'est à vous à émettre votre vœu : vous me
« trouverez toujours prêt à seconder vos
« efforts. »

Paroles qui furent accomplies ponctuelle-
ment : le bonheur de la victoire aux yeux des
alliés l'emportait sur tout autre intérêt. Quels
devaient être les sentiments d'Alexandre, lors-
qu'il aperçut les dômes des édifices de cette
ville où l'étranger n'était jamais entré que pour

nous admirer, que pour jouir des merveilles de notre civilisation et de notre intelligence; de cette inviolable cité, défendue pendant douze siècles par ses grands hommes ; de cette capitale de la gloire que Louis XIV semblait encore protéger de son ombre, et Bonaparte de son retour !

Entrée des alliés dans Paris. — Bonaparte à Fontainebleau.

Dieu avait prononcé une de ces paroles par qui le silence de l'éternité est de loin en loin interrompu. Alors se souleva, au milieu de la présente génération, le marteau qui frappa l'heure que Paris n'avait entendu sonner qu'une fois : le 25 décembre 496, Reims annonça le

baptême de Clovis, et les portes de Lutèce s'ouvrirent aux Francs ; le 30 mars 1814, après le baptême de sang de Louis XVI, le vieux marteau resté immobile se leva de nouveau au beffroi de l'antique monarchie ; un second coup retentit, les Tartares pénétrèrent dans Paris. Dans l'intervalle de mille trois cent dix-huit ans, l'étranger avait insulté les murailles de la capitale de notre empire sans y pouvoir entrer jamais, hormis quand il s'y glissa appelé par nos propres divisions. Les Normands assiégèrent la cité des *Parisii* ; les *Parisii* donnèrent la volée aux éperviers qu'ils portaient sur le poing ; Eudes, enfant de Paris et roi futur, *rex futurus*, dit Abbon, repoussa les pirates du nord : les *Parisiens* lâchèrent leurs aigles en 1814 ; les alliés entrèrent au Louvre.

Bonaparte avait fait injustement la guerre à Alexandre son admirateur qui implorait la paix à genoux ; Bonaparte avait commandé le carnage de la Moskowa ; il avait forcé les Russes à brûler eux-mêmes Moscou ; Bonaparte avait

dépouillé Berlin, humilié son roi, insulté sa reine : à quelles représailles devions-nous donc nous attendre ? vous l'allez voir.

J'avais erré dans les Florides autour de monuments inconnus, jadis dévastés par des conquérants dont il ne reste aucune trace, et j'étais réservé au spectacle des hordes caucasiennes campées dans la cour du Louvre. Dans ces événements de l'histoire qui, selon Montaigne, « sont maigres témoins de notre prix et capa« cité, » ma langue s'attache à mon palais.

Adhæret lingua mea faucibus meis.

L'armée des alliés entra dans Paris le 31 mars 1814, à midi, à dix jours seulement de l'anniversaire de la mort du duc d'Enghien, 21 mars 1804. Était-ce la peine à Bonaparte d'avoir commis une action de si longue mémoire, pour un règne qui devait durer si peu ? L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à la tête de leurs troupes. Je les vis défiler sur

les boulevards. Stupéfait et anéanti au dedans de moi, comme si l'on m'arrachait mon nom de Français pour y substituer le numéro par lequel je devais désormais être connu dans les mines de la Sibérie, je sentais en même temps mon exaspération s'accroître contre l'homme dont la gloire nous avait réduits à cette honte.

Toutefois cette première invasion des alliés est demeurée sans exemple dans les annales du monde : l'ordre, la paix et la modération régnèrent partout ; les boutiques se rouvrirent ; des soldats russes de la garde, hauts de six pieds, étaient pilotés à travers les rues par de petits polissons français qui se moquaient d'eux, comme des pantins et des masques du carnaval. Les vaincus pouvaient être pris pour les vainqueurs ; ceux-ci, tremblant de leurs succès, avaient l'air d'en demander excuse. La garde nationale occupait seule l'intérieur de Paris, à l'exception des hôtels où logeaient les rois et les princes étrangers. Le 31 mars 1814, des armées innombrables occupaient la France ;

quelques mois après, toutes ces troupes repassèrent nos frontières, sans tirer un coup de fusil, sans verser une goutte de sang, depuis la rentrée des Bourbons. L'ancienne France se trouve agrandie sur quelques-unes de ses frontières ; on partage avec elle les vaisseaux et les magasins d'Anvers; on lui rend trois cent mille prisonniers dispersés dans les pays où les avait laissés la défaite ou la victoire. Après vingt-cinq années de combats, le bruit des armes cesse d'un bout de l'Europe à l'autre; Alexandre s'en va, nous laissant les chefs-d'œuvre conquis et la liberté déposée dans la Charte, liberté que nous dûmes autant à ses lumières qu'à son influence. Chef des deux autorités suprêmes, doublement autocrate par l'épée et par la religion, lui seul de tous les souverains de l'Europe avait compris qu'à l'âge de civilisation auquel la France était arrivée, elle ne pouvait être gouvernée qu'en vertu d'une constitution libre.

Dans nos inimitiés bien naturelles contre les

étrangers, nous avons confondu l'invasion de 1814 et celle de 1815, qui ne se ressemblent nullement.

Alexandre ne se considérait que comme un instrument de la Providence et ne s'attribuait rien. Madame de Staël le complimentant sur le bonheur que ses sujets, privés d'une constitution, avaient d'être gouvernés par lui, il lui fit cette réponse si connue : « Je ne suis qu'un ac-« cident heureux. »

Un jeune homme, dans les rues de Paris, lui témoignait son admiration de l'affabilité avec laquelle il accueillait les moindres citoyens ; il lui répliqua : « Est-ce que les sou-« verains ne sont pas faits pour cela ? » Il ne voulut point habiter le château des Tuileries, se souvenant que Bonaparte s'était plu dans les palais de Vienne, de Berlin et de Moscou.

Regardant la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme, il dit : « Si j'étais « élevé si haut, je craindrais que la tête ne me « tournât. »

Comme il parcourait le palais des Tuileries, on lui montra le salon de la Paix : « En quoi, « dit-il en riant, ce salon servait-il à Bona-« parte ? »

Le jour de l'entrée de Louis XVIII à Paris, Alexandre se cacha derrière une croisée, sans aucune marque de distinction, pour voir passer le cortége.

Il avait quelquefois des manières élégamment affectueuses. Visitant une maison de fous, il demanda à une femme si le nombre des *folles par amour* était considérable : « Jusqu'à pré-« sent il ne l'est pas, répondit-elle, mais il est « à craindre qu'il n'augmente à dater du mo-« ment de l'entrée de Votre Majesté à Paris. »

Un grand dignitaire de Napoléon disait au czar : « Il y a longtemps, sire, que votre arri-« vée était attendue et désirée ici. — Je serais « venu plus tôt, répondit-il : n'accusez de mon « retard que la valeur française. » Il est certain qu'en passant le Rhin il avait regretté de ne pouvoir se retirer en paix au milieu de sa famille.

A l'Hôtel des Invalides, il trouva les soldats mutilés qui l'avaient vaincu à Austerlitz : ils étaient silencieux et sombres ; on n'entendait que le bruit de leurs jambes de bois dans leurs cours désertes et leur église dénudée ; Alexandre s'attendrit à ce bruit des braves : il ordonna qu'on leur ramenât douze canons russes.

On lui proposait de changer le nom du pont d'Austerlitz : « Non, dit-il, il suffit que j'aie « passé sur ce pont avec mon armée. »

Alexandre avait quelque chose de calme et de triste : il se promenait dans Paris, à cheval ou à pied, sans suite et sans affectation. Il avait l'air étonné de son triomphe ; ses regards presque attendris erraient sur une population qu'il semblait considérer comme supérieure à lui : on eût dit qu'il se trouvait un barbare au milieu de nous, comme un Romain se sentait honteux dans Athènes. Peut-être aussi pensait-il que ces mêmes Français avaient paru dans sa capitale incendiée ; qu'à leur tour ses soldats étaient maîtres de ce Paris où il aurait pu retrouver

quelques-unes des torches éteintes par qui fut Moscou affranchie et consumée. Cette destinée, cette fortune changeante, cette misère commune des peuples et des rois, devaient profondément frapper un esprit aussi religieux que le sien.

Bonaparte à Fontainebleau. — La régence à Blois.

Que faisait le vainqueur de Borodino ? Aussitôt qu'il avait appris la résolution d'Alexandre, il avait envoyé l'ordre au major d'artillerie Maillard de Lescourt de faire sauter la poudrière de Grenelle : Rostopschine avait mis le feu à Moscou ; mais il en avait fait auparavant sortir les habitants. De Fontainebleau où il était revenu,

Napoléon s'avança jusqu'à Villejuif : de là il jeta un regard sur Paris ; des soldats étrangers en gardaient les barrières ; le conquérant se rappelait les jours où ses grenadiers veillaient sur les remparts de Berlin, de Moscou et de Vienne.

Les événements détruisent les événements : quelle pauvreté ne nous paraît pas aujourd'hui la douleur de Henri IV apprenant à Villejuif la mort de Gabrielle, et retournant à Fontainebleau ! Bonaparte retourna aussi à cette solitude ; il n'y était attendu que par le souvenir de son auguste prisonnier : le captif de la paix venait de quitter le château afin de le laisser libre pour le captif de la guerre, « tant *le malheur* est prompt à remplir ses places. »

La régence s'était retirée à Blois. Bonaparte avait ordonné que l'impératrice et le roi de Rome quittassent Paris, aimant mieux, disait-il, les voir au fond de la Seine que reconduits à Vienne en triomphe ; mais en même temps il avait enjoint à Joseph de rester dans la

capitale. La retraite de son frère le rendit furieux et il accusa le ci-devant roi d'Espagne d'avoir tout perdu. Les ministres, les membres de la régence, les frères de Napoléon, sa femme et son fils arrivèrent pêle-mêle à Blois, emportés dans la débâcle : fourgons, bagages, voitures, tout était là ; les carrosses même du Roi y étaient et furent traînés à travers les boues de la Beauce à Chambord, seul morceau de la France laissé à l'héritier de Louis XIV. Quelques ministres passèrent outre, et s'allèrent cacher jusqu'en Bretagne, tandis que Cambacérès se prélassait en chaise à porteurs dans les rues montantes de Blois. Divers bruits couraient ; on parlait de deux camps et d'une réquisition générale. Pendant plusieurs jours on ignora ce qui se passait à Paris ; l'incertitude ne cessa qu'à l'arrivée d'un roulier dont le passe-port était contre-signé *Sacken*. Bientôt le général russe Schouwaloff descendit à l'auberge de la Galère : il fut soudain assiégé par les grands, pressés d'obtenir de lui un visa pour leur sauve qui

peut. Toutefois, avant de quitter Blois, chacun se fit payer sur les fonds de la régence ses frais de route et l'arriéré de ses appointements : d'une main on tenait ses passe-ports, de l'autre son argent, prenant soin d'envoyer en même temps son adhésion au gouvernement provisoire, car on ne perdit point la tête. Madame mère et son frère, le cardinal Fesch, partirent pour Rome. Le prince Esterhazy vint chercher Marie-Louise et son fils de la part de François II. Joseph et Jérôme se retirèrent en Suisse, après avoir inutilement voulu forcer l'impératrice à s'attacher à leur sort. Marie-Louise se hâta de rejoindre son père : médiocrement attachée à Bonaparte, elle trouva le moyen de se consoler et se félicita d'être délivrée de la double tyrannie de l'époux et du maître. Quand Bonaparte rapporta l'année suivante cette confusion de fuite aux Bourbons, ceux-ci, à peine arrachés à leurs longues tribulations, n'avaient pas eu quatorze ans d'une prospérité inouïe pour s'accoutumer aux aises du trône.

Publication de ma brochure *De Bonaparte et des Bourbons*.

Cependant Napoléon n'était point encore détrôné; plus de quarante mille des meilleurs soldats de la terre étaient autour de lui; il pouvait se retirer derrière la Loire; les armées françaises arrivées d'Espagne grondaient dans le Midi; la population militaire bouillonnante pouvait répandre ses laves; parmi les chefs

étrangers même, il s'agissait encore de Napoléon ou de son fils pour règner sur la France: pendant deux jours Alexandre hésita. M. de Talleyrand inclinait secrètement, comme je l'ai dit, à la politique qui tendait à couronner le roi de Rome, car il redoutait les Bourbons; s'il n'entrait pas alors tout à fait dans le plan de la régence de Marie-Louise, c'est que Napoléon n'ayant point péri, il craignait, lui prince de Bénévent, de ne pouvoir rester maître pendant une minorité menacée par l'existence d'un homme inquiet, imprévu, entreprenant et encore dans la vigueur de l'âge [1].

Ce fut durant ces jours critiques que je lançai ma brochure *De Bonaparte et des Bourbons* pour faire pencher la balance: on sait quel fut son effet. Je me jetai à corps perdu dans la mêlée pour servir de bouclier à la liberté renaissante contre la tyrannie encore debout et dont le désespoir triplait les forces. Je parlai au

[1] Voyez plus loin *les Cent-Jours à Gand* et le portrait de M. de Talleyrand, vers la fin de ces *Mémoires*. (Paris, note de 1839.)

nom de la légitimité afin d'ajouter à ma parole l'autorité des affaires positives. J'appris à la France ce que c'était que l'ancienne famille royale ; je dis combien il existait de membres de cette famille, quels étaient leurs noms et leur caractère : c'était comme si j'avais fait le dénombrement des enfants de l'empereur de la Chine ; tant la République et l'Empire avaient envahi le présent et relégué les Bourbons dans le passé. Louis XVIII déclara, je l'ai déjà plusieurs fois mentionné, que ma brochure lui avait plus profité qu'une armée de cent mille hommes ; il aurait pu ajouter qu'elle avait été pour lui un certificat de vie. Je contribuai à lui donner une seconde fois la couronne par l'heureuse issue de la guerre d'Espagne.

Dès le début de ma carrière politique je devins populaire dans la foule, mais dès lors aussi je manquai ma fortune auprès des hommes puissants. Tout ce qui avait été esclave sous Bonaparte m'abhorrait ; d'un autre côté j'étais suspect à tous ceux qui voulaient mettre la

France en vasselage. Je n'eus pour moi dans le premier moment, parmi les souverains, que Bonaparte lui-même. Il parcourut ma brochure à Fontainebleau; le duc de Bassano la lui avait portée; il la discuta avec impartialité, disant : « Ceci est juste; cela n'est pas juste. Je n'ai point de reproche à faire à Chateaubriand; il m'a résisté dans ma puissance; mais ces canailles, tels et tels! » et il les nommait.

Mon admiration pour Bonaparte a toujours été grande et sincère, alors même que j'attaquais Napoléon avec le plus de vivacité.

La postérité n'est pas aussi équitable dans ses arrêts qu'on le dit; il y a des passions, des engouements, des erreurs de distance comme il y a des passions, des erreurs de proximité. Quand la postérité admire sans restriction, elle est scandalisée que les contemporains de l'homme admiré n'eussent pas de cet homme l'idée qu'elle en a. Cela s'explique pourtant : les choses qui blessaient dans ce personnage sont passées; ses infirmités sont mortes avec

lui ; il n'est resté de ce qu'il fut que sa vie impérissable ; mais le mal qu'il causa n'en est pas moins réel ; mal en soi-même et dans son essence, mal surtout pour ceux qui l'ont supporté.

Le train du jour est de magnifier les victoires de Bonaparte : les patients ont disparu ; on n'entend plus les imprécations, les cris de douleur et de détresse des victimes ; on ne voit plus la France épuisée, labourant son sol avec des femmes ; on ne voit plus les parents arrêtés en pleige de leurs fils, les habitants des villages frappés solidairement des peines applicables à un réfractaire ; on ne voit plus ces affiches de conscription collées au coin des rues, les passants attroupés devant ces immenses arrêts de mort et y cherchant, consternés, les noms de leurs enfants, de leurs frères, de leurs amis, de leurs voisins. On oublie que tout le monde se lamentait des triomphes ; on oublie que la moindre allusion contre Bonaparte au théâtre, échappée aux censeurs, était saisie avec trans-

port; on oublie que le peuple, la cour, les généraux, les ministres, les proches de Napoléon, étaient las de son oppression et de ses conquêtes, las de cette partie toujours gagnée et jouée toujours, de cette existence remise en question chaque matin par l'impossibilité du repos.

La réalité de nos souffrances est démontrée par la catastrophe même : si la France eût été fanatique de Bonaparte, l'eût-elle abandonné deux fois brusquement, complètement, sans tenter un dernier effort pour le garder ? Si la France devait tout à Bonaparte, gloire, liberté, ordre, prospérité, industrie, commerce, manufactures, monuments, littérature, beaux-arts ; si, avant lui, la nation n'avait rien fait elle-même ; si la République, dépourvue de génie et de courage, n'avait ni défendu ni agrandi le sol, la France a donc été bien ingrate, bien lâche, en laissant tomber Napoléon aux mains de ses ennemis, ou du moins en ne protestant pas contre la captivité d'un pareil bienfaiteur ?

Ce reproche, qu'on serait en droit de nous faire, on ne nous le fait pas cependant, et pourquoi ? Parce qu'il est évident qu'au moment de sa chute la France n'a pas prétendu défendre Napoléon, bien au contraire, elle l'a volontairement délaissé; dans nos dégoûts amers, nous ne reconnaissions plus en lui que l'auteur et le contempteur de nos misères. Les alliés ne nous ont point vaincus: c'est nous qui, choisissant entre deux fléaux, avons renoncé à répandre notre sang, qui ne coulait plus pour nos libertés.

La République avait été bien cruelle, sans doute, mais chacun espérait qu'elle passerait, que tôt ou tard nous recouvrerions nos droits, en gardant les conquêtes préservatrices qu'elle nous avait données sur les Alpes et sur le Rhin. Toutes les victoires qu'elle remportait étaient gagnées en notre nom; avec elle il n'était question que de la France; c'était toujours la France qui avait triomphé, qui avait vaincu; c'étaient nos soldats qui avaient tout

fait et pour lesquels on instituait des fêtes triomphales ou funèbres; les généraux (et il en était de fort grands) obtenaient une place honorable, mais modeste, dans les souvenirs publics : tels furent Marceau, Moreau, Hoche, Joubert; les deux derniers destinés à tenir lieu de Bonaparte, lequel naissant à la gloire traversa soudain le général Hoche, et illustra de sa jalousie ce guerrier pacificateur mort tout à coup après ses triomphes d'Altenkirken, de Neuwied et de Kleinnister.

Sous l'Empire, nous disparûmes; il ne fut plus question de nous, tout appartenait à Bonaparte : *J'ai ordonné, j'ai vaincu, j'ai parlé; mes aigles, ma couronne, mon sang, ma famille, mes sujets.*

Qu'arriva-t-il pourtant dans ces deux positions à la fois semblables et opposées? Nous n'abandonnâmes point la République dans ses revers; elle nous tuait, mais elle nous honorait; nous n'avions pas la honte d'être la propriété d'un homme; grâce à nos efforts, elle

ne fut point envahie; les Russes, défaits au delà des monts, vinrent expirer à Zurich.

Quant à Bonaparte, lui, malgré ses énormes acquisitions, il a succombé, non parce qu'il était vaincu, mais parce que la France n'en voulait plus. Grande leçon! qu'elle nous fasse à jamais ressouvenir qu'il y a cause de mort dans tout ce qui blesse la dignité de l'homme.

Les esprits indépendants de toute nuance et de toute opinion tenaient un langage uniforme à l'époque de la publication de ma brochure. La Fayette, Camille Jordan, Ducis, Lemercier, Lanjuinais, madame de Staël, Chénier, Benjamin Constant, Le Brun, pensaient et écrivaient comme moi. Lanjuinais disait : « Nous « avons été chercher un maître parmi les hom- « mes dont les Romains ne voulaient pas pour « esclaves. »

Chénier ne traitait pas Bonaparte avec plus de faveur :

Un Corse a des Français dévoré l'héritage.
Élite des héros au combat moissonnés,

Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance.
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France.
De ces pleurs, de ce sang un homme est l'héritier.

. . . .
. . . .

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes,
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes.

. . . .

Mais, lorsqu'en fugitif regagnant ses foyers,
Il vint contre l'empire échanger des lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante *infamie;*
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie;
Et, tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'État des vers adulateurs,
Le *tyran* dans sa cour remarqua mon absence;
Car je chante la gloire et non pas la puissance.

(*Promenade*, 1805.)

Madame de Staël portait un jugement non moins rigoureux de Napoléon :

« Ne serait-ce pas une grande leçon pour « l'espèce humaine, si ces directeurs (les cinq « membres du Directoire), hommes très-peu « guerriers, se relevaient de leur poussière, et « demandaient compte à Napoléon de la bar- « rière du Rhin et des Alpes, conquise par la « République; compte des étrangers arrivés

« deux fois à Paris ; compte de trois millions de
« Français qui ont péri depuis Cadix jusqu'à
« Moscou ; compte surtout de cette sympathie
« que les nations ressentaient pour la cause de
« la liberté en France, et qui s'est maintenant
« changée en aversion invétérée ? »
(*Considérations sur la Révolution française.*)

Écoutons Benjamin Constant :

« Celui qui, depuis douze années, se procla-
« mait destiné à conquérir le monde, a fait
« amende honorable de ses prétentions . . . .
« Avant même que son territoire ne soit en-
« vahi, il est frappé d'un trouble qu'il ne peut
« dissimuler. A peine ses limites sont-elles tou-
« chées, qu'il jette au loin toutes ses conquêtes.
« Il exige l'abdication d'un de ses frères, il con-
« sacre l'expulsion d'un autre ; sans qu'on le
« lui demande, il déclare qu'il renonce à tout.

« Tandis que les rois, même vaincus, n'abju-
« rent point leur dignité, pourquoi le vainqueur
« de la terre cède-t-il au premier échec ? Les
« cris de sa famille, nous dit-il, déchirent son

« cœur. N'étaient-ils pas de cette famille ceux « qui périssaient en Russie dans la triple agonie « des blessures, du froid et de la famine? Mais, « tandis qu'ils expiraient, désertés par leur « chef, ce chef se croyait en sûreté; mainte- « nant, le danger qu'il partage lui donne une « sensibilité subite.

« La peur est un mauvais conseiller, là sur- « tout où il n'y a pas de conscience : il n'y a « dans l'adversité, comme dans le bonheur, de « mesure que dans la morale. Où la morale ne « gouverne pas, le bonheur se perd par la dé- « mence, l'adversité par l'avilissement.

. . . .

. . . .

« Quel effet doit produire sur une nation cou- « rageuse cette aveugle frayeur, cette pusilla- « nimité soudaine, sans exemple encore au « milieu de nos orages? L'orgueil national « trouvait (c'était un tort) un certain dédom- « magement à n'être opprimé que par un chef « invincible. Aujourd'hui que reste-t-il? Plus

« de prestige, plus de triomphes, un empire « mutilé, l'exécration du monde, un trône dont « les pompes sont ternies, dont les trophées « sont abattus, et qui n'a pour tout entourage « que les ombres errantes du duc d'Enghien, « de Pichegru, de tant d'autres qui furent « égorgés pour le fonder [1]. »

Ai-je été aussi loin que cela dans mon écrit *De Bonaparte et des Bourbons?* les proclamations des autorités en 1814, que je vais à l'instant reproduire, n'ont-elles pas redit, affirmé, confirmé ces opinions diverses? Que les autorités qui s'expriment de la sorte aient été lâches et dégradées par leur première adulation, cela nuit aux rédacteurs de ces adresses, mais n'ôte rien à la force de leurs arguments.

Je pourrais multiplier les citations; mais je n'en rappellerai plus que deux, à cause de l'opinion des deux hommes : Béranger, ce constant et admirable admirateur de Bonaparte,

[1] *De l'Esprit de conquête,* édition d'Allemagne.

ne croit-il pas devoir s'excuser lui-même, témoin ces paroles : « Mon admiration enthou-« siaste et constante pour le génie de l'Empe-« reur, cette idolâtrie, ne m'aveuglèrent jamais « sur le despotisme toujours croissant de l'Em-« pire. » Paul-Louis Courier, parlant de l'avénement de Napoléon au trône, dit : « Que si-« gnifie, dis-moi. . . . . ., un homme comme « lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le pre-« mier capitaine du monde, vouloir qu'on « l'appelle *majesté !* être Bonaparte et se faire « *sire!* Il aspire à descendre : mais non, il « croit monter en s'égalant aux rois. Il aime « mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme, « ses idées sont au-dessous de sa fortune. Ce « César l'entendait bien mieux, et aussi c'était « un autre homme : il ne prit point de titres « usés; mais il fit de son nom un titre supérieur « à celui des rois. » Les talents vivants ont pris la route de la même indépendance, M. de Lamartine à la tribune, M. de Latouche dans la retraite : dans deux ou trois de ses plus

belles odes, M. Victor Hugo a prolongé ces nobles accents :

> Dans la nuit des forfaits, dans l'éclat des victoires,
> Cet homme ignorant Dieu, qui l'avait envoyé, etc.

Enfin, à l'extérieur, le jugement européen était tout aussi sévère. Je ne citerai parmi les Anglais que le sentiment des hommes de l'opposition, lesquels s'accommodaient de tout dans notre révolution et la justifiaient de tout : lisez Mackintosh dans sa plaidoirie pour Pelletier ; Sheridan, à l'occasion de la paix d'Amiens, disait au parlement : « Quiconque arrive en « Angleterre, en sortant de France, croit s'é- « chapper d'un donjon pour respirer l'air et la « vie de l'indépendance. »

Lord Byron, dans son Ode à Napoléon, le traite de la plus indigne manière :

> 'T is done-but yesterday a king!
> And arm'd with kings to strive,
> And now thou art a namless thing
> So abject-yet alive.

« C'en est fait! hier encore un roi! et armé « pour combattre les rois! Et aujourd'hui tu es « une *chose* sans nom, si abjecte! vivant néan- « moins. »

L'ode entière est de ce train ; chaque strophe enchérit sur l'autre, ce qui n'a pas empêché lord Byron de célébrer le tombeau de Sainte-Hélène. Les poëtes sont des oiseaux : tout bruit les fait chanter.

Lorsque l'élite des esprits les plus divers se trouve d'accord dans un jugement, aucune admiration factice ou sincère, aucun arrangement de faits, aucun système imaginé après coup, ne sauraient infirmer la sentence. Quoi! on pourrait, comme le fit Napoléon, substituer sa volonté aux lois, persécuter toute vie indépendante, se faire une joie de déshonorer les caractères, de troubler les existences, de violenter les mœurs particulières autant que les libertés publiques; et les oppositions généreuses qui s'élèveraient contre ces énormités seraient déclarées calomnieuses et blasphématri-

ces ! Qui voudrait défendre la cause du faible contre le fort, si le courage, exposé à la vengeance des viletés du présent, devait encore attendre le blâme des lâchetés de l'avenir?

Cette illustre minorité, formée en partie des enfants des Muses, devint graduellement la majorité nationale : vers la fin de l'Empire tout le monde détestait le despotisme impérial. Un reproche grave s'attachera à la mémoire de Bonaparte : il rendit son joug si pesant que le sentiment hostile contre l'étranger s'en affaiblit, et qu'une invasion, déplorable aujourd'hui en souvenir, prit, au moment de son accomplissement, quelque chose d'une délivrance : c'est l'opinion républicaine même, énoncée par mon infortuné et brave ami Carrel. « Le retour des « Bourbons, avait dit à son tour Carnot, pro« duisit en France un enthousiasme universel ; « ils furent accueillis avec une effusion de cœur « inexprimable, les anciens républicains parta« gèrent sincèrement les transports de la joie « commune. Napoléon les avait particulière-

« ment tant opprimés, toutes les classes de la « société avaient tellement souffert, qu'il ne se « trouvait personne qui ne fût réellement dans « l'ivresse. »

Il ne manque à la sanction de ces opinions qu'une autorité qui les confirme : Bonaparte s'est chargé d'en certifier la vérité. En prenant congé de ses soldats dans la cour de Fontainebleau, il confesse hautement que la France le rejette : « La France elle-même, dit-il, a voulu « d'autres destinées. » Aveu inattendu et mémorable, dont rien ne peut diminuer le poids ni amoindrir la valeur.

Dieu, en sa patiente éternité, amène tôt ou tard la justice : dans les moments du sommeil apparent du ciel, il sera toujours beau que la désapprobation d'un honnête homme veille, et qu'elle demeure comme un frein à l'absolu pouvoir. La France ne reniera point les nobles âmes qui réclamèrent contre sa servitude, lorsque tout était prosterné, lorsqu'il y avait tant d'avantages à l'être, tant de grâces à rece-

voir pour des flatteries, tant de persécutions à recueillir pour des sincérités. Honneur donc aux La Fayette, aux de Staël, aux Benjamin Constant, aux Camille Jordan, aux Ducis, aux Lemercier, aux Lanjuinais, aux Chénier, qui, debout au milieu de la foule rampante des peuples et des rois, ont osé mépriser la victoire et protester contre la tyrannie!

Revu le 22 février 1845.

Le Sénat rend le décret de déchéance.

Le 2 avril les sénateurs, à qui l'on ne doit qu'un seul article de la Charte de 1814, l'ignoble article qui leur conserve leurs pensions, décrétèrent la déchéance de Bonaparte. Si ce décret libérateur pour la France, infâme pour ceux qui l'ont rendu, fait à l'espèce humaine un affront, en même temps il enseigne à la postérité le prix des grandeurs et de la fortune, quand elles ont dédaigné de s'asseoir sur les

bases de la morale, de la justice et de la liberté.

DÉCRET DU SÉNAT CONSERVATEUR.

« Le Sénat conservateur, considérant que dans une monarchie constitutionnelle le monarque n'existe qu'en vertu de la constitution, ou du pacte social;

« Que Napoléon Bonaparte, pendant quelque temps d'un gouvernement ferme et prudent, avait donné à la nation des sujets de compter, pour l'avenir, sur des actes de sagesse et de justice; mais qu'ensuite il a déchiré le pacte qui l'unissait au peuple français, notamment en levant des impôts, en établissant des taxes autrement qu'en vertu de la loi, contre la teneur expresse du serment qu'il avait prêté à son avènement au trône, conformément à l'art. 53 des constitutions du 28 floréal an XII;

« Qu'il a commis cet attentat aux droits du peuple, lors même qu'il venait d'ajourner sans

nécessité le corps législatif, et de faire supprimer, comme criminel, un rapport de ce corps, auquel il contestait son titre et son rapport à la représentation nationale ;

« Qu'il a entrepris une suite de guerres, en violation de l'art. 50 de l'acte des constitutions de l'an VIII, qui veut que la déclaration de guerre soit proposée, discutée, décrétée et promulguée, comme des lois ;

« Qu'il a, inconstitutionnellement, rendu plusieurs décrets portant peine de mort, nommément les deux décrets du 5 mars dernier, tendant à faire considérer comme nationale une guerre qui n'avait lieu que dans l'intérêt de son ambition démesurée ;

« Qu'il a violé les lois constitutionnelles par ses décrets sur les prisons d'État ;

« Qu'il a anéanti la responsabilité des ministres, confondu tous les pouvoirs, et détruit l'indépendance des corps judiciaires ;

« Considérant que la liberté de la presse, établie et consacrée comme l'un des droits de la

nation, a été constamment soumise à la censure arbitraire de sa police, et qu'en même temps il s'est toujours servi de la presse pour remplir la France et l'Europe de faits controuvés, de maximes fausses, de doctrines favorables au despotisme, et d'outrages contre les gouvernements étrangers;

« Que des actes et rapports, entendus par le Sénat, ont subi des altérations dans la publication qui en a été faite;

« Considérant que, au lieu de régner dans la seule vue de l'intérêt, du bonheur et de la gloire du peuple français, aux termes de son serment, Napoléon a mis le comble aux malheurs de la patrie par son refus de traiter à des conditions que l'intérêt national obligeait d'accepter, et qui ne compromettaient pas l'honneur français; par l'abus qu'il a fait de tous les moyens qu'on lui a confiés en hommes et en argent; par l'abandon des blessés sans secours, sans pansement, sans subsistances; par différentes mesures dont les suites étaient

la ruine des villes, la dépopulation des campagnes, la famine et les maladies contagieuses;

« Considérant que, par toutes ces causes, le gouvernement impérial établi par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII, ou 18 mai 1804, a cessé d'exister, et que le vœu manifeste de tous les Français appelle un ordre de choses dont le premier résultat soit le rétablissement de la paix générale et qui soit aussi l'époque d'une réconciliation solennelle entre tous les États de la grande famille européenne, le Sénat déclare et décrète ce qui suit : *Napoléon déchu du trône; le droit d'hérédité aboli dans sa famille; le peuple français et l'armée déliés envers lui du serment de fidélité.* »

Le sénat romain fut moins dur lorsqu'il déclara Néron ennemi public : l'histoire n'est qu'une répétition des mêmes faits appliqués à des hommes et à des temps divers.

Se représente-t-on l'empereur lisant le document officiel à Fontainebleau? Que devait-il penser de ce qu'il avait fait, et des hommes

qu'il avait appelés à la complicité de son oppression de nos libertés ? Quand je publiai ma brochure *De Bonaparte et des Bourbons*, pouvais-je m'attendre à la voir amplifiée et convertie en décret de déchéance par le Sénat ? Qui empêcha ces législateurs, aux jours de la prospérité, de découvrir les maux dont ils reprochaient à Bonaparte d'être l'auteur, de s'apercevoir que la Constitution avait été violée ? Quel zèle saisissait tout à coup ces muets *pour la liberté de la presse ?* Ceux qui avaient accablé Napoléon d'adulations au retour de chacune de ses guerres, comment trouvaient-ils maintenant qu'il ne les avait entreprises que *dans l'intérêt de son ambition démesurée ?* Ceux qui lui avaient jeté tant de conscrits à dévorer, comment s'attendrissaient-ils soudain sur des soldats blessés, *abandonnés sans secours, sans pansement, sans subsistances ?* Il y a des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux : je le leur plains pour cette heure, parce

qu'ils en auront encore besoin pendant et après les Cent-Jours.

Lorsque je demande ce que Napoléon à Fontainebleau pensait des actes du Sénat, sa réponse était faite : un ordre du jour du 4 avril 1814, non publié officiellement, mais recueilli dans divers journaux au dehors de la capitale, remerciait l'armée de sa fidélité en ajoutant :

« Le Sénat s'est permis de disposer du gou-
« vernement français ; il a oublié qu'il doit à
« l'empereur le pouvoir dont il abuse mainte-
« nant ; que c'est lui qui a sauvé une partie de
« ses membres de l'orage de la révolution, tiré
« de l'obscurité et protégé l'autre contre la
« haine de la nation. Le Sénat se fonde sur les
« articles de la Constitution pour la renverser ;
« il ne rougit pas de faire des reproches à l'em-
« pereur sans remarquer que, comme premier
« corps de l'État, il a pris part à tous les évé-
« nements. Le Sénat ne rougit pas de parler des
« libelles publiés contre les gouvernements
« étrangers : il oublie qu'ils furent rédigés dans

« son sein. Si longtemps que la fortune s'est « montrée fidèle à leur souverain, ces hommes « sont restés fidèles, et nulle plainte n'a été en- « tendue sur les abus du pouvoir. Si l'empereur « avait méprisé les hommes, comme on le lui a « reproché, alors le monde reconnaîtrait au- « jourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient « son mépris. »

C'est un hommage rendu par Bonaparte lui-même à la liberté de la presse : il devait croire qu'elle avait quelque chose de bon, puisqu'elle lui offrait un dernier abri et un dernier secours.

Et moi qui me débats contre le temps, moi qui cherche à lui faire rendre compte de ce qu'il a vu, moi qui écris ceci si loin des événements passés, sous le règne de Philippe, héritier contrefait d'un si grand héritage, que suis-je entre les mains de ce Temps, ce grand dévorateur des siècles que je croyais arrêtés, de ce Temps qui me fait pirouetter dans les espaces avec lui ?

Hôtel de la rue Saint-Florentin. — M. de Talleyrand.

Alexandre était descendu chez M. de Talleyrand. Je n'assistai point aux conciliabules : on les peut lire dans les récits de l'abbé de Pradt et des divers tripotiers qui maniaient dans leurs sales et petites mains le sort d'un des plus grands hommes de l'histoire et la destinée du

monde. Je comptais pour rien dans la politique en dehors des masses; il n'y avait pas d'intrigant subalterne qui n'eût aux antichambres beaucoup plus de droit et de faveur que moi : homme futur de la Restauration possible, j'attendais sous les fenêtres, dans la rue.

Par les machinations de l'hôtel de la rue Saint-Florentin, le Sénat conservateur nomma un gouvernement provisoire composé du général Bournonville, du sénateur Jaucourt, du duc de Dalberg, de l'abbé de Montesquiou, et de Dupont de Nemours; le prince de Bénévent se nantit de la présidence.

En rencontrant ce nom pour la première fois, je devrais parler du personnage qui prit dans les affaires d'alors une part remarquable; mais je réserve son portrait pour la fin de mes *Mémoires*.

L'intrigue qui retint M. de Talleyrand à Paris, lors de l'entrée des alliés, a été la cause de ses succès au début de la Restauration. L'empereur de Russie le connaissait pour l'avoir vu

à Tilsit. Dans l'absence des autorités françaises, Alexandre descendit à l'hôtel de l'Infantado, que le maître de l'hôtel se hâta de lui offrir.

Dès lors M. de Talleyrand passa pour l'arbitre du monde ; ses salons devinrent le centre des négociations. Composant le gouvernement provisoire à sa guise, il y plaça les partners de son wisth : l'abbé de Montesquiou y figura seulement comme une réclame de la légitimité.

Ce fut à l'infécondité de l'évêque d'Autun que les premières œuvres de la Restauration furent confiées : il frappa cette Restauration de stérilité, et lui communiqua un germe de flétrissure et de mort.

Adresses du gouvernement provisoire. — Constitution proposée par le Sénat.

Les premiers actes du gouvernement provisoire, placé sous la dictature de son président, furent des proclamations adressées aux soldats et au peuple.

« Soldats, disaient-elles aux premiers, la « France vient de briser le joug sous lequel

« elle gémit avec vous depuis tant d'années.
« Voyez tout ce que vous avez souffert de la
« tyrannie. Soldats, il est temps de finir les
« maux de la patrie. Vous êtes ses plus nobles
« enfants; vous ne pouvez appartenir à celui
« qui l'a ravagée, qui a voulu rendre votre
« nom odieux à toutes les nations, qui aurait
« peut-être compromis votre gloire si un
« homme qui N'EST PAS MÊME FRANÇAIS pouvait
« jamais affaiblir l'honneur de nos armes et la
« générosité de nos soldats. »

Ainsi, aux yeux de ses plus serviles esclaves, celui qui remporta tant de victoires n'est *plus même Français !* Lorsqu'au temps de la Ligue Du Bourg rendit la Bastille à Henri IV, il refusa de quitter l'écharpe noire et de prendre l'argent qu'on lui offrait pour la reddition de la place. Sollicité de reconnaître le Roi, il répondit : « que c'était sans doute un très-bon prince,
« mais qu'il avait donné sa foi à M. de Mayenne.
« Qu'au reste Brissac était un traître, et que,
« pour le lui maintenir, il le combattrait entre

« quatre piques, en présence du Roi, et lui man-
« gerait le cœur du ventre. » Différence des temps et des hommes !

Le 4 avril parut une nouvelle adresse du gouvernement provisoire au peuple français ; elle lui disait :

« Au sortir de vos discordes civiles vous
« aviez choisi pour chef un homme qui parais-
« sait sur la scène du monde avec les carac-
« tères de la grandeur. Sur les ruines de l'a-
« narchie, il n'a fondé que le despotisme ; il
« devait au moins *par reconnaissance devenir*
« *Français* avec vous : *il ne l'a jamais été.* Il
« n'a cessé d'entreprendre sans but et sans
« motif des guerres injustes, en aventurier qui
« veut être fameux. Peut-être rêve-t-il encore
« à ses desseins gigantesques, même quand des
« revers inouïs punissent avec tant d'éclat l'or-
« gueil et l'abus de la victoire. Il n'a su régner
« ni dans l'intérêt national, ni dans l'intérêt
« même de son despotisme. Il a détruit tout ce
« qu'il voulait créer, et recréé tout ce qu'il

« voulait détruire. Il ne croyait qu'à la force ;
« la force l'accable aujourd'hui : juste retour
« d'une ambition insensée. »

Vérités incontestables, malédictions méritées ; mais qui les donnait ces malédictions ? que devenait ma pauvre petite brochure, serrée entre ces virulentes adresses ? ne disparaît-elle pas entièrement ? Le même jour, 4 avril, le gouvernement provisoire proscrit les signes et les emblèmes du gouvernement impérial ; si l'Arc-de-Triomphe eût existé, on l'aurait abattu. Mailhes, qui vota le premier la mort de Louis XVI, Cambacérès, qui salua le premier Napoléon du nom d'empereur, reconnurent avec empressement les actes du gouvernement provisoire.

Le 6, le Sénat broche une constitution : elle reposait à peu près sur les bases de la Charte future ; le Sénat était maintenu comme Chambre haute ; la dignité des sénateurs était déclarée inamovible et héréditaire ; à leur titre de majorat était attachée la dotation des sénato-

reries; la constitution rendait ces titres et majorats transmissibles aux descendants du possesseur : heureusement que ces ignobles hérédités avaient en elles des Parques, comme disaient les anciens.

L'effronterie sordide de ces sénateurs qui, au milieu de l'invasion de leur patrie, ne se perdent pas de vue un moment, frappe même dans l'immensité des événements publics.

N'aurait-il pas été plus commode pour les Bourbons d'adopter en arrivant le gouvernement établi, un corps législatif muet, un sénat secret et esclave, une presse enchaînée? A la réflexion, on trouve la chose impossible : les libertés naturelles, se redressant dans l'absence du bras qui les courbait, auraient repris leur ligne verticale sous la faiblesse de la compression. Si les princes légitimes avaient licencié l'armée de Bonaparte, comme ils auraient dû le faire (c'était l'opinion de Napoléon à l'île d'Elbe), et s'ils eussent conservé en même temps le gouvernement impérial, c'eût été trop

de briser l'instrument de la gloire pour ne garder que l'instrument de la tyrannie : la Charte était la rançon de Louis XVIII.

Arrivée du comte d'Artois. — Abdication de Bonaparte à Fontainebleau.

Le 12 avril, le comte d'Artois arriva en qualité de lieutenant-général du royaume. Trois ou quatre cents hommes à cheval allèrent au-devant de lui ; j'étais de la troupe. Il charmait par sa bonne grâce, différente des manières de l'Empire. Les Français reconnaissaient avec plaisir dans sa personne leurs anciennes mœurs,

leur ancienne politesse et leur ancien langage ; la foule l'entourait et le pressait ; consolante apparition du passé, double abri qu'il était contre l'étranger vainqueur et contre Bonaparte encore menaçant. Hélas ! ce prince ne remettait le pied sur le sol français que pour y voir assassiner son fils et pour retourner mourir sur cette terre d'exil dont il revenait : il y a des hommes à qui la vie a été jetée au cou comme une chaîne.

On m'avait présenté au frère du roi ; on lui avait fait lire ma brochure, autrement il n'aurait pas su mon nom : il ne se rappelait ni de m'avoir vu à la cour de Louis XVI, ni au camp de Thionville, et n'avait sans doute jamais entendu parler du *Génie du christianisme* : c'était tout simple. Quand on a beaucoup et longuement souffert, on ne se souvient plus que de soi ; l'infortune personnelle est une compagne un peu froide, mais exigeante ; elle vous obsède ; elle ne laisse de place à aucun autre sentiment, ne vous quitte point, s'empare de vos genoux et de votre couche.

La veille du jour de l'entrée du comte d'Artois, Napoléon, après avoir inutilement négocié avec Alexandre par l'entremise de M. de Caulaincourt, avait fait connaître l'acte de son abdication :

« Les puissances alliées ayant proclamé que « l'empereur Napoléon était le seul obstacle au « rétablissement de la paix en Europe, l'empe- « reur Napoléon, fidèle à son serment, déclare « qu'il renonce pour lui et ses héritiers au trône « de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun « sacrifice personnel, même celui de la vie, « qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt des Fran- « çais. »

A ces paroles éclatantes l'empereur ne tarda pas de donner, par son retour, un démenti non moins éclatant : il ne lui fallut que le temps d'aller à l'île d'Elbe. Il resta à Fontainebleau jusqu'au 20 avril.

Le 20 d'avril étant arrivé, Napoléon descendit le perron à deux branches qui conduit au péristyle du château désert de la monarchie des

Capets. Quelques grenadiers, restes des soldats vainqueurs de l'Europe, se formèrent en ligne dans la grande cour, comme sur leur dernier champ de bataille ; ils étaient entourés de ces vieux arbres, compagnons mutilés de François Ier et de Henri IV. Bonaparte adressa ces paroles aux derniers témoins de ses combats :

« Généraux, officiers, sous-officiers et sol-
« dats de ma vieille garde, je vous fais mes
« adieux : depuis vingt ans je suis content de
« vous ; je vous ai toujours trouvés sur le che-
« min de la gloire.

« Les puissances alliées ont armé toute l'Eu-
« rope contre moi ; une partie de l'armée a
« trahi ses devoirs, et *la France elle-même a*
« *voulu d'autres destinées.*

« Avec vous et les braves qui me sont restés
« fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile
« pendant trois ans ; mais la France eût été
« malheureuse, ce qui était contraire au but
« que je me suis proposé.

« Soyez fidèles au nouveau roi que la France

« s'est choisi ; n'abandonnez pas notre chère « patrie, trop longtemps malheureuse ! Aimez-« la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie.

« Ne plaignez pas mon sort ; je serai toujours « heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

« J'aurais pu mourir ; rien ne m'eût été plus « facile ; mais je suivrai sans cesse le chemin « de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous « avons fait.

« Je ne puis vous embrasser tous ; mais « j'embrasserai votre général... Venez, géné-« ral... » (Il serre le général Petit dans ses bras.) « Qu'on m'apporte l'aigle !... » (Il la baise.) « Chère aigle ! que ces baisers retentissent dans « le cœur de tous les braves !... Adieu, mes « enfants !... Mes vœux vous accompagneront « toujours ; conservez mon souvenir. »

Cela dit, Napoléon lève sa tente qui couvrait le monde.

Itinéraire de Napoléon à l'île d'Elbe.

Bonaparte avait demandé à l'Alliance des commissaires, afin d'être protégé par eux jusqu'à l'île que les souverains lui accordaient en toute propriété et en avancement d'hoirie. Le comte Schouwaloff fut nommé pour la Russie, le général Kohler pour l'Autriche, le colonel Campbell pour l'Angleterre, et le comte Wald-

bourg-Truchsess pour la Prusse : celui-ci a écrit l'*Itinéraire de Napoléon de Fontainebleau à l'île d'Elbe*. Cette brochure et celle de l'abbé de Pradt sur l'ambassade de Pologne sont les deux comptes-rendus dont Napoléon a été le plus affligé. Il regrettait sans doute alors le temps de sa libérale censure, quand il faisait fusiller le pauvre Palm, libraire allemand, pour avoir distribué à Nuremberg l'écrit de M. de Gentz : *L'Allemagne dans son profond abaissement*. Nuremberg, à l'époque de la publication de cet écrit, étant encore ville libre, n'appartenait point à la France : Palm n'aurait-il pas dû deviner cette conquête ?

Le comte de Waldbourg fait d'abord le récit de plusieurs conversations qui précédèrent à Fontainebleau le départ. Il rapporte que Bonaparte donnait les plus grands éloges à lord Wellington et s'informait de son caractère et de ses habitudes. Il s'excusait de n'avoir pas fait la paix à Prague, à Dresde et à Francfort ; il convenait qu'il avait eu tort, mais

qu'il avait alors d'autres vues. « Je n'ai point été
« usurpateur, ajoutait-il, parce que je n'ai ac-
« cepté la couronne que d'après le vœu una-
« nime de la nation, tandis que Louis XVIII l'a
« usurpée, n'étant appelé au trône que par un
« vil sénat dont plus de dix membres ont voté
« la mort de Louis XVI. »

Le comte de Waldbourg poursuit ainsi son récit :

« L'empereur se mit en route, avec ses
« quatre autres voitures, le 21 vers midi, après
« avoir eu encore avec le général Kohler un
« long entretien, dont voici le résumé : « Eh
« bien ! vous avez entendu hier mon discours
« à la vieille garde ; il vous a plu et vous avez
« vu l'effet qu'il a produit. Voilà comme il faut
« parler et agir avec eux, et si Louis XVIII ne
« suit pas cet exemple, il ne fera jamais rien
« du soldat français. » . . . .

. . . .

« Les cris de *vive l'Empereur* cessèrent dès
« que les troupes françaises ne furent plus

« avec nous. A Moulins nous vîmes les pre-
« mières cocardes blanches, et les habitants
« nous reçurent aux acclamations de *vivent les*
« *alliés !* Le colonel Campbell partit de Lyon en
« avant, pour aller chercher à Toulon ou à
« Marseille une frégate anglaise qui pût, d'a-
« près le vœu de Napoléon, le conduire dans
« son île.

« A Lyon, où nous passâmes vers les onze
« heures du soir, il s'assembla quelques grou-
« pes qui crièrent *vive Napoléon !* Le 24, vers
« midi, nous rencontrâmes le maréchal Auge-
« reau près de Valence. L'empereur et le maré-
« chal descendirent de voiture ; Napoléon ôta
« son chapeau, et tendit les bras à Augereau,
« qui l'embrassa, mais sans le saluer. « *Où*
« *vas-tu comme ça ?* lui dit l'empereur en le
« prenant par le bras, *tu vas à la cour ?* Au-
« gereau répondit que pour le moment il allait
« à Lyon : ils marchèrent près d'un quart
« d'heure ensemble, en suivant la route de
« Valence. L'empereur fit au maréchal des re-

« proches sur sa conduite envers lui et lui dit :
« *Ta proclamation est bien bête ; pourquoi*
« *des injures contre moi? Il fallait simple-*
« *ment dire : Le vœu de la nation s'étant pro-*
« *noncé en faveur d'un nouveau souverain, le*
« *devoir de l'armée est de s'y conformer. Vive*
« *le Roi! vive Louis XVIII!* Augereau alors
« se mit aussi à tutoyer Bonaparte, et lui fit à
« son tour d'amers reproches sur son insa-
« tiable ambition, à laquelle il avait tout sacri-
« fié, même le bonheur de la France entière.
« Ce discours fatiguant Napoléon, il se tourna
« avec brusquerie du côté du maréchal, l'em-
« brassa, lui ôta encore son chapeau, et se jeta
« dans sa voiture.

« Augereau, les mains derrière le dos, ne
« dérangea pas sa casquette de dessus sa tête;
« et seulement, lorsque l'Empereur fut re-
« monté dans sa voiture, il lui fit un geste
« méprisant de la main en lui disant adieu. .

. . . .

« Le 25, nous arrivâmes à Orange; nous

« fûmes reçus aux cris de : *Vive le Roi ! vive*
« *Louis XVIII !*

« Le même jour, le matin, l'empereur trouva
« un peu en avant d'Avignon, à l'endroit où
« l'on devait changer de chevaux, beaucoup de
« peuple rassemblé, qui l'attendait à son pas-
« sage, et qui nous accueillit aux cris de : *Vive*
« *le Roi ! vivent les alliés ! A bas le tyran, le*
« *coquin, le mauvais gueux !*... Cette multi-
« tude vomit encore contre lui mille invec-
« tives.

« Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour
« arrêter ce scandale, et diviser la foule qui
« assaillait sa voiture ; nous ne pûmes obtenir
« de ces forcenés qu'ils cessassent d'insulter
« l'homme qui, disaient-ils, les avait rendus si
« malheureux, et qui n'avait d'autre désir que
« d'augmenter encore leur misère. . . . .

« Dans tous les endroits que nous traver-
« sâmes, il fut reçu de la même manière. A
« Orgon, petit village où nous changeâmes de
« chevaux, la rage du peuple était à son com-

« ble; devant l'auberge même où il devait s'ar-
« rêter, on avait élevé une potence à laquelle
« était suspendu un mannequin, en uniforme
« français, couvert de sang, avec une inscrip-
« tion placée sur la poitrine et ainsi conçue :
« *Tel sera, tôt ou tard, le sort du tyran.*

« Le peuple se cramponnait à la voiture de
« Napoléon, et cherchait à le voir pour lui
« adresser les plus fortes injures. L'empereur
« se cachait derrière le général Bertrand le
« plus qu'il pouvait; il était pâle et défait, ne
« disant pas un mot. A force de pérorer le
« peuple, nous parvînmes à le tirer de ce
« mauvais pas.

« Le comte Schouvaloff, à côté de la voiture
« de Bonaparte, harangua la populace en ces
« termes : « N'avez-vous pas honte d'insulter à
« un malheureux sans défense? Il est assez hu-
« milié par la triste situation où il se trouve,
« lui qui s'imaginait donner des lois à l'univers
« et qui se trouve aujourd'hui à la merci de
« votre générosité! Abandonnez le à lui-même;

« regardez-le : vous voyez que le mépris est la
« seule arme que vous devez employer contre
« cet homme, qui a cessé d'être dangereux. Il
« serait au-dessous de la nation française d'en
« prendre une autre vengeance! » Le peuple
« applaudissait à ce discours, et Bonaparte,
« voyant l'effet qu'il produisait, faisait des signes
« d'approbation à Schouwaloff, et le remercia
« ensuite du service qu'il lui avait rendu.

« A un quart de lieue en deçà d'Orgon, il
« crut indispensable la précaution de se dégui-
« ser : il mit une mauvaise redingote bleue,
« un chapeau rond sur sa tête avec une co-
« carde blanche, et monta un cheval de poste
« pour galoper devant sa voiture, voulant
« passer ainsi pour un courrier. Comme nous
« ne pouvions le suivre, nous arrivâmes à
« Saint-Canat bien après lui. Ignorant les
« moyens qu'il avait pris pour se soustraire au
« peuple, nous le croyions dans le plus grand
« danger, car nous voyions sa voiture entourée
« de gens furieux qui cherchaient à ouvrir les

« portières : elles étaient heureusement bien « fermées, ce qui sauva le général Bertrand. « La ténacité des femmes nous étonna le plus; « elles nous suppliaient de le leur livrer, di- « sant : « Il l'a si bien mérité envers nous et « envers vous-mêmes, que nous ne vous de- « mandons qu'une chose juste. »

« A une demi-lieue de Saint-Canat, nous at- « teignîmes la voiture de l'empereur, qui, bien- « tôt après, entra dans une mauvaise auberge « située sur la grande route et appelée *la Ca-* « *lade*. Nous l'y suivîmes, et ce n'est qu'en cet « endroit que nous apprîmes et le travestisse- « ment dont il s'était servi, et son arrivée dans « cette auberge à la faveur de ce bizarre accou- « trement; il n'avait été accompagné que d'un « seul courrier; sa suite, depuis le général jus- « qu'au marmiton, était parée de cocardes « blanches, dont ils paraissaient s'être appro- « visionnés à l'avance. Son valet de chambre, « qui vint au-devant de nous, nous pria de faire « passer l'empereur pour le colonel Campbell,

« parce qu'en arrivant il s'était annoncé pour
« tel à l'hôtesse. Nous promîmes de nous con-
« former à ce désir, et j'entrai le premier dans
« une espèce de chambre où je fus frappé de
« trouver le ci-devant souverain du monde
« plongé dans de profondes réflexions, la tête
« appuyée dans ses mains. Je ne le reconnus
« pas d'abord, et je m'approchai de lui. Il se
« leva en sursaut en entendant quelqu'un mar-
« cher, et me laissa voir son visage arrosé de
« larmes. Il me fit signe de ne rien dire, me fit
« asseoir près de lui, et, tout le temps que l'hô-
« tesse fut dans la chambre, il ne me parla que
« de choses indifférentes. Mais lorsqu'elle sor-
« tit, il reprit sa première position. Je jugeai
« convenable de le laisser seul; il nous fit ce-
« pendant prier de passer de temps en temps
« dans sa chambre pour ne pas faire soupçon-
« ner sa présence.

« Nous lui fîmes savoir qu'on était instruit
« que le colonel Campbell avait passé la veille
« justement par cet endroit, pour se rendre à

« Toulon. Il résolut aussitôt de prendre le nom
« de lord Burghers.

« On se mit à table; mais comme ce n'étaient
« pas ses cuisiniers qui avaient préparé le dî-
« ner, il ne pouvait se résoudre à prendre au-
« cune nourriture, dans la crainte d'être em-
« poisonné. Cependant, nous voyant manger
« de bon appétit, il eut honte de nous faire voir
« les terreurs qui l'agitaient, et prit de tout ce
« qu'on lui offrit; il fit semblant d'y goûter,
« mais il renvoyait les mets sans y toucher;
« quelquefois il jetait dessous la table ce qu'il
« avait accepté, pour faire croire qu'il l'avait
« mangé. Son dîner fut composé d'un peu de
« pain et d'un flacon de vin qu'il fit retirer de
« sa voiture et qu'il partagea même avec nous.

« Il parla beaucoup et fut d'une amabilité
« très-remarquable. Lorsque nous fûmes seuls,
« et que l'hôtesse qui nous servait fut sortie, il
« nous fit connaître combien il croyait sa vie
« en danger; il était persuadé que le gouver-
« nement français avait pris des mesures pour

« le faire enlever ou assassiner dans cet endroit.

« Mille projets se croisaient dans sa tête sur « la manière dont il pourrait se sauver ; il rê- « vait aussi aux moyens de tromper le peuple « d'Aix, car on l'avait prévenu qu'une très- « grande foule l'attendait à la poste. Il nous dé- « clara donc que ce qui lui paraissait le plus « convenable, c'était de retourner jusqu'à Lyon, « et de prendre de là une autre route pour « s'embarquer en Italie. Nous n'aurions pu, en « aucun cas, consentir à ce projet, et nous « cherchâmes à le persuader de se rendre di- « rectement à Toulon ou d'aller par Digne à « Fréjus. Nous tâchâmes de le convaincre qu'il « était impossible que le gouvernement fran- « çais pût avoir des intentions si perfides à son « égard sans que nous en fussions instruits, et « que la populace, malgré les indécences aux- « quelles elle se portait, ne se rendrait pas cou- « pable d'un crime de cette nature.

« Pour nous mieux persuader, et pour nous « prouver jusqu'à quel point ses craintes, selon

« lui, étaient fondées, il nous raconta ce qui
« s'était passé entre lui et l'hôtesse, qui ne l'a-
« vait pas reconnu. — Eh bien! lui avait-elle
« dit, avez-vous rencontré Bonaparte? — *Non,*
« avait-il répondu. — Je suis curieuse, conti-
« nua-t-elle, de voir s'il pourra se sauver; je
« crois toujours que le peuple va le massacrer:
« aussi faut-il convenir qu'il l'a bien mérité, ce
« coquin-là! Dites-moi donc, on va l'embar-
« quer pour son île? — *Mais oui.* — On le
« noiera, n'est-ce pas? — *Je l'espère bien!* lui
« répliqua Napoléon. *Vous voyez donc*, ajouta-
« t-il, *à quel danger je suis exposé.*

« Alors il recommença à nous fatiguer de ses
« inquiétudes et de ses irrésolutions. Il nous
« pria même d'examiner s'il n'y avait pas quel-
« que part une porte cachée par laquelle il
« pourrait s'échapper, ou si la fenêtre, dont il
« avait fait fermer les volets en arrivant, n'était
« pas trop élevée pour pouvoir sauter et s'éva-
« der ainsi.

« La fenêtre était grillée en dehors, et je le

« mis dans un embarras extrême en lui com-
« muniquant cette découverte. Au moindre
« bruit il tressaillait et changeait de couleur.

« Après dîner nous le laissâmes à ses ré-
« flexions; et comme, de temps en temps,
« nous entrions dans sa chambre, d'après le
« désir qu'il en avait témoigné, nous le trou-
« vions toujours en pleurs. . . . . . .
« . . . .

« L'aide de camp du général Schouwaloff vint
« dire que le peuple qui était ameuté dans la
« rue était presque entièrement retiré. L'em-
« pereur résolut de partir à minuit.

« Par une prévoyance exagérée, il prit en-
« core de nouveaux moyens pour n'être pas
« reconnu.

« Il contraignit, par ses instances, l'aide de
« camp du général Schouwaloff de se vêtir de
« la redingote bleue et du chapeau rond avec
« lesquels il était arrivé dans l'auberge.

« Bonaparte, qui alors voulut se faire passer
« pour un colonel autrichien, mit l'uniforme

« du général Kohler, se décora de l'ordre de
« Sainte-Thérèse, que portait le général, mit
« ma casquette de voyage sur sa tête, et se
« couvrit du manteau du général Schouwaloff.

« Après que les commissaires des puissances
« alliées l'eurent ainsi équipé, les voitures s'a-
« vancèrent ; mais, avant de descendre, nous
« fîmes une répétition, dans notre chambre,
« de l'ordre dans lequel nous devions marcher.
« Le général Drouot ouvrait le cortége ; venait
« ensuite le soi-disant empereur, l'aide de camp
« du général Schouwaloff, ensuite le général
« Kohler, l'empereur, le général Schouwaloff et
« moi qui avais l'honneur de faire partie de
« l'arrière-garde, à laquelle se joignit la suite
« de l'empereur.

« Nous traversâmes ainsi la foule ébahie qui
« se donnait une peine extrême pour tâcher de
« découvrir parmi nous celui qu'elle appelait
« *son tyran*.

« L'aide de camp de Schouwaloff (le major
« Olewieff) prit la place de Napoléon dans sa

« voiture, et Napoléon partit avec le général
« Kohler dans sa calèche.

. . . .

« Toutefois, l'empereur ne se rassurait pas;
« il restait toujours dans la calèche du général
« autrichien, et il commanda au cocher de
« fumer, afin que cette familiarité pût dissimu-
« ler sa présence. Il pria même le général
« Kohler de chanter, et comme celui-ci lui ré-
« pondit qu'il ne savait pas chanter, Bonaparte
« lui dit de siffler.

« C'est ainsi qu'il poursuivit sa route, caché
« dans un des coins de la calèche, faisant sem-
« blant de dormir, bercé par l'agréable musi-
« que du général et encensé par la fumée du
« cocher.

« A Saint-Maximin, il déjeuna avec nous.
« Comme il entendit dire que le sous-préfet
« d'Aix était en cet endroit, il le fit appeler, et
« l'apostropha en ces termes : *Vous devez*
« *rougir de me voir en uniforme autrichien;*
« *j'ai dû le prendre pour me mettre à l'abri*

« *des insultes des Provençaux. J'arrivais avec*
« *pleine confiance au milieu de vous, tandis*
« *que j'aurais pu emmener avec moi six mille*
« *hommes de ma garde. Je ne trouve ici que*
« *des tas d'enragés qui menacent ma vie.*
« *C'est une méchante race que les Proven-*
« *çaux; ils ont commis toutes sortes d'hor-*
« *reurs et de crimes dans la révolution et sont*
« *tout prêts à recommencer : mais quand il*
« *s'agit de se battre avec courage, alors ce*
« *sont des lâches. Jamais la Provence ne m'a*
« *fourni un seul régiment dont j'aurais pu être*
« *content. Mais ils seront peut-être demain*
« *aussi acharnés contre Louis XVIII qu'ils*
« *le paraissent aujourd'hui contre moi; etc.*

« Ensuite, se tournant vers nous, il nous dit
« que Louis XVIII ne ferait jamais rien de la
« nation française s'il la traitait avec trop de
« ménagement. *Puis*, continua-t-il, *il faut né-*
« *cessairement qu'il lève des impôts considé-*
« *rables*, *et ces mesures lui attireront aussitôt*
« *la haine de ses sujets.*

« Il nous raconta qu'il y avait dix-huit ans « qu'il avait été envoyé en ce pays, avec plu- « sieurs milliers d'hommes, pour délivrer deux « royalistes qui devaient être pendus pour « avoir porté la cocarde blanche. *Je les sauvai* « *avec beaucoup de peine des mains de ces* « *enragés; et aujourd'hui,* continua-t-il, *ces* « *hommes recommenceraient les mêmes excès* « *contre celui d'entre eux qui se refuserait* « *à porter la cocarde blanche! Telle est l'in-* « *constance du peuple français!*

« Nous apprîmes qu'il y avait au Luc deux « escadrons de hussards autrichiens; et, d'après « la demande de Napoléon, nous envoyâmes « l'ordre au commandant d'y attendre notre « arrivée pour escorter l'empereur jusqu'à « Fréjus. »

Ici finit la narration du comte de Waldbourg : ces récits font mal à lire. Quoi! les commissaires ne pouvaient ils mieux protéger celui dont ils avaient l'honneur de répondre? Qu'étaient-ils pour affecter des airs si supérieurs avec un

pareil homme? Bonaparte dit avec raison que, s'il l'eût voulu, il aurait pu voyager accompagné d'une partie de sa garde. Il est évident qu'on était indifférent à son sort : on jouissait de sa dégradation; on consentait avec plaisir aux marques de mépris que la victime requérait pour sa sûreté : il est si doux de tenir sous ses pieds la destinée de celui qui marchait sur les plus hautes têtes, de se venger de l'orgueil par l'insulte! Aussi les commissaires ne trouvent pas un mot, même un mot de sensibilité philosophique, sur un tel changement de fortune, pour avertir l'homme de son néant et de la grandeur des jugements de Dieu! Dans les rangs des alliés, les anciens adulateurs de Napoléon avaient été nombreux : quand on s'est mis à genoux devant la force, on n'est pas reçu à triompher du malheur. La Prusse, j'en conviens, avait besoin d'un effort de vertu pour oublier ce qu'elle avait souffert, elle, son roi et sa reine; mais cet effort devait être fait. Hélas! Bonaparte n'avait eu pitié de rien; tous

les cœurs s'étaient refroidis pour lui. Le moment où il s'est montré le plus cruel, c'est à Jaffa ; le plus petit, c'est sur la route de l'île d'Elbe : dans le premier cas, les nécessités militaires lui ont servi d'excuse ; dans le second, la dureté des commissaires étrangers donne le change aux sentiments des lecteurs et diminue son abaissement.

Le gouvernement provisoire de France ne me semble pas lui-même tout à fait irréprochable : je rejette les calomnies de Maubreuil ; néanmoins, dans la terreur qu'inspirait encore Napoléon à ses anciens domestiques, une catastrophe fortuite aurait pu ne se présenter à leurs yeux que comme un malheur.

On voudrait douter de la vérité des faits rapportés par le comte de Waldbourg-Truchsess, mais le général Kohler a confirmé, dans une *suite de l'Itinéraire de Waldbourg*, une partie de la narration de son collègue ; de son côté, le général Schouwaloff m'a certifié l'exactitude des faits : ses paroles contenues en disaient plus

que le récit expansif de Waldbourg. Enfin l'*Itinéraire de Fabry* est composé sur des documents français authentiques, fournis par des témoins oculaires.

Maintenant que j'ai fait justice des commissaires et des alliés, est-ce bien le vainqueur du monde que l'on aperçoit dans l'*Itinéraire de Waldbourg?* Le héros réduit à des déguisements et à des larmes, pleurant sous une veste de courrier au fond d'une arrière-chambre d'auberge! Était-ce ainsi que Marius se tenait sur les ruines de Carthage, qu'Annibal mourut en Bithynie, César au sénat? Comment Pompée se déguisa-t-il? en se couvrant la tête de sa toge. Celui qui avait revêtu la pourpre se mettant à l'abri sous la cocarde blanche, poussant le cri de salut : Vive le Roi! ce roi dont il avait fait fusiller un héritier! Le maître des peuples encourageant les humiliations que lui prodiguaient les commissaires afin de le mieux cacher, enchanté que le général Kohler sifflât devant lui, qu'un cocher lui fumât à la figure,

forçant l'aide de camp du général Schouwaloff à jouer le rôle de l'empereur, tandis que lui Bonaparte portait l'habit d'un colonel autrichien et se couvrait du manteau d'un général russe ! Il fallait cruellement aimer la vie : ces immortels ne peuvent consentir à mourir.

Moreau disait de Bonaparte : « Ce qui le ca« ractérise, c'est le mensonge et l'amour de la « vie : je le battrai et je le verrai à mes pieds « me demander grâce. » Moreau pensait de la sorte, ne pouvant comprendre la nature de Bonaparte ; il tombait dans la même erreur que lord Byron. Au moins, à Sainte-Hélène, Napoléon, agrandi par les muses, bien que peu noble dans ses démêlés avec le gouverneur anglais, n'eut à supporter que le poids de son immensité. En France, le mal qu'il avait fait lui apparut personnifié dans les veuves et les orphelins, et le contraignit de trembler sous les mains de quelques femmes.

Tout cela est trop vrai ; mais Bonaparte ne doit pas être jugé d'après les règles que l'on

applique aux grands génies, parce que la magnanimité lui manquait. Il y a des hommes qui ont la faculté de monter et qui n'ont pas la faculté de descendre. Lui, Napoléon, possédait les deux facultés : comme l'ange rebelle, il pouvait raccourcir sa taille incommensurable pour la renfermer dans un espace mesuré; sa ductilité lui fournissait des moyens de salut et de renaissance : avec lui tout n'était pas fini quand il semblait avoir fini. Changeant à volonté de mœurs et de costume, aussi parfait dans le comique que dans le tragique, cet acteur savait paraître naturel sous la tunique de l'esclave comme sous le manteau de roi, dans le rôle d'Attale ou dans le rôle de César. Encore un moment et vous verrez, du fond de sa dégradation, le nain relever sa tête de Briarée; Asmodée sortira en fumée énorme du flacon où il s'était comprimé. Napoléon estimait la vie pour ce qu'elle lui rapportait; il avait l'instinct de ce qui lui restait encore à peindre; il ne voulait pas que la toile lui

manquât avant d'avoir achevé ses tableaux.

Sur les frayeurs de Napoléon, Walter Scott, moins injuste que les commissaires, remarque avec candeur que la fureur du peuple fit beaucoup d'impression sur Bonaparte, qu'il répandit des larmes, qu'il montra plus de faiblesse que n'en admettait son courage reconnu ; mais il ajoute : « Le danger était d'une espèce particulièrement horrible et propre à intimider « ceux à qui la terreur des champs de bataille « était familière : le plus brave soldat peut « frémir devant la mort des de Witt. »

Napoléon fut soumis à ces angoisses révolutionnaires dans les mêmes lieux où il commença sa carrière avec la Terreur.

Le général prussien, interrompant une fois son récit, s'est cru obligé de révéler un mal que l'empereur ne cachait pas : le comte de Waldbourg a pu confondre ce qu'il voyait avec les souffrances dont M. de Ségur avait été témoin dans la campagne de Russie, lorsque Bonaparte, contraint de descendre de cheval,

s'appuyait la tête contre des canons. Au nombre des infirmités des guerriers illustres, la véritable histoire ne compte que le poignard qui perça le cœur de Henri IV, ou le boulet qui emporta Turenne.

Après le récit de l'arrivée de Bonaparte à Fréjus, Walter Scott, débarrassé des grandes scènes, retombe avec joie dans son talent; il s'en *va en Bavardin*, comme parle madame de Sévigné ; il devise du passage de Napoléon à l'île d'Elbe, de la séduction exercée par Bonaparte sur les matelots anglais, excepté sur Hinton, qui ne pouvait entendre les louanges données à l'empereur sans murmurer le mot : *humbug*. Quand Napoléon partit, Hinton souhaita à *son honneur* bonne santé et meilleure chance une autre fois. Napoléon était toutes les misères et toutes les grandeurs de l'homme.

Louis XVIII à Compiègne. — Son entrée à Paris. — La vieille garde. — Faute irréparable. — Déclaration de Saint-Ouen. — Traité de Paris. — La Charte. — Départ des alliés.

Tandis que Bonaparte, connu de l'univers, s'échappait de France au milieu des malédictions, Louis XVIII, oublié partout, sortait de Londres sous une voûte de drapeaux blancs et de couronnes. Napoléon, en débarquant à l'île d'Elbe, y retrouva sa force. Louis XVIII, en débarquant à Calais, eût pu voir Louvel ; il y

rencontra le général Maison, chargé, seize ans après, d'embarquer Charles X à Cherbourg. Charles X, apparemment pour le rendre digne de sa mission future, donna dans la suite à M. Maison le bâton de maréchal de France, comme un chevalier, avant de se battre, conférait la chevalerie à l'homme inférieur avec lequel il daignait se mesurer.

Je craignais l'effet de l'apparition de Louis XVIII. Je me hâtai de le devancer dans cette résidence d'où Jeanne d'Arc tomba aux mains des Anglais et où l'on me montra un volume atteint d'un des boulets lancés contre Bonaparte. Qu'allait-on penser à l'aspect de l'invalide royal remplaçant le cavalier qui avait pu dire comme Attila : « L'herbe ne croît plus « partout où mon cheval a passé ? » Sans mission et sans goût j'entrepris (on m'avait jeté un sort) une tâche assez difficile, celle de peindre *l'arrivée à Compiègne,* de faire voir le fils de saint Louis tel que je l'idéalisai à l'aide des Muses. Je m'exprimai ainsi :

« Le carrosse du Roi était précédé des géné-
« raux et des maréchaux de France, qui étaient
« allés au-devant de S. M. Ce n'a plus été des
« cris de *Vive le Roi !* mais des clameurs con-
« fuses dans lesquelles on ne distinguait rien
« que les accents de l'attendrissement et de la
« joie. Le Roi portait un habit bleu, distingué
« seulement par une plaque et des épaulettes ;
« ses jambes étaient enveloppées de larges guê-
« tres de velours rouge, bordées d'un petit cor-
« don d'or. Quand il est assis dans son fauteuil,
« avec ses guêtres à l'antique, tenant sa canne
« entre ses genoux, on croirait voir Louis XIV
« à cinquante ans. . . . .
« . . . . Les maréchaux Macdonald,
« Ney, Moncey, Serrurier, Brune, le prince de
« Neuchâtel, tous les généraux, toutes les per-
« sonnes présentes, ont obtenu pareillement du
« Roi les paroles les plus affectueuses. Telle est
« en France la force du souverain légitime, cette
« magie attachée au nom du Roi. Un homme
« arrive seul de l'exil, dépouillé de tout, sans

« suite, sans gardes, sans richesses ; il n'a rien
« à donner, presque rien à promettre. Il descend
« de sa voiture, appuyé sur le bras d'une jeune
« femme ; il se montre à des capitaines qui ne
« l'ont jamais vu, à des grenadiers qui savent à
« peine son nom. Quel est cet homme? c'est le
« Roi ! Tout le monde tombe à ses pieds. »

Ce que je disais là des guerriers, dans le but que je me proposais d'atteindre, était vrai quant aux chefs ; mais je mentais à l'égard des soldats. J'ai présent à la mémoire, comme si je le voyais encore, le spectacle dont je fus témoin lorsque Louis XVIII, entrant dans Paris le 3 mai, alla descendre à Notre-Dame : on avait voulu épargner au Roi l'aspect des troupes étrangères ; c'était un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le long du quai des Orfèvres. Je ne crois pas que figures humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces grenadiers couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe,

qui avaient vu tant de milliers de boulets passer sur leurs têtes, qui sentaient le feu et la poudre ; ces mêmes hommes, privés de leur capitaine, étaient forcés de saluer un vieux Roi, invalide du temps, non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon. Les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poils sur leurs yeux comme pour ne pas voir ; les autres abaissaient les deux coins de leur bouche dans le mépris de la rage ; les autres, à travers leurs moustaches, laissaient voir leurs dents comme des tigres. Quand ils présentaient les armes c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. Jamais, il faut en convenir, hommes n'ont été mis à une pareille épreuve et n'ont souffert un tel supplice. Si dans ce moment ils eussent été appelés à la vengeance, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre.

Au bout de la ligne était un jeune hussard, à cheval; il tenait son sabre nu; il le faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle; ses yeux pivotaient dans leur orbite; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne peut se dire. Quand la voiture du Roi passa devant lui, il fit bondir son cheval, et certainement il eut la tentation de se précipiter sur le Roi.

La Restauration, à son début, commit une faute irréparable : elle devait licencier l'armée en conservant les maréchaux, les généraux, les gouverneurs militaires, les officiers dans leurs pensions, honneurs et grades; les soldats seraient rentrés ensuite successivement dans l'armée reconstituée, comme ils l'ont fait depuis dans la garde royale : la légitimité n'eût pas eu d'abord contre elle ces soldats de l'Empire organisés, embrigadés, dénommés comme ils

l'étaient aux jours de leurs victoires, sans cesse causant entre eux du temps passé, nourrissant des regrets et des sentiments hostiles à leur nouveau maître.

La misérable résurrection de la Maison-Rouge, ce mélange de militaires de la vieille monarchie et des soldats du nouvel empire, augmenta le mal : croire que des vetérans illustrés sur mille champs de bataille ne seraient pas choqués de voir des jeunes gens, très-braves sans doute, mais pour la plupart neufs au métier des armes, de les voir porter, sans les avoir gagnées, les marques d'un haut grade militaire, c'était ignorer la nature humaine.

Pendant le séjour que Louis XVIII avait fait à Compiègne, Alexandre était venu le visiter. Louis XVIII le blessa par sa hauteur : il résulta de cette entrevue la déclaration du 2 mai, de Saint-Ouen. Le Roi y disait : qu'il était résolu à donner pour base de la Constitution qu'il destinait à son peuple les garanties suivantes : *le gouvernement représentatif divisé en deux*

corps, l'impôt librement consenti, la liberté publique et individuelle, la liberté de la presse, la liberté des cultes, les propriétés inviolables et sacrées, la vente des biens nationaux irrévocable, les ministres responsables, les juges inamovibles et le pouvoir judiciaire indépendant, tout Français admissible à tous les emplois, etc., etc.

Cette déclaration, quoiqu'elle fût naturelle à l'esprit de Louis XVIII, n'appartenait néanmoins ni à lui, ni à ses conseillers; c'était tout simplement le temps qui partait de son repos : ses ailes avaient été ployées, sa fuite suspendue depuis 1792 ; il reprenait son vol ou son cours. Les excès de la Terreur, le despotisme de Bonaparte, avaient fait rebrousser les idées; mais, sitôt que les obstacles qu'on leur avait opposés furent détruits, elles affluèrent dans le lit qu'elles devaient à la fois suivre et creuser. On reprit les choses au point où elles s'étaient arrêtées ; ce qui s'était passé fut comme non avenu : l'espèce humaine, reportée au commencement de

la Révolution, avait seulement perdu quarante ans de sa vie ; or, qu'est-ce que quarante ans dans la vie générale de la société? Cette lacune a disparu lorsque les tronçons coupés du temps se sont rejoints.

Le 30 mai 1814 fut conclu le traité de Paris entre les alliés et la France. On convint que dans le délai de deux mois toutes les puissances qui avaient été engagées de part et d'autre dans la présente guerre enverraient des plénipotentiaires à Vienne pour régler dans un congrès général les arrangements définitifs.

Le 4 juin, Louis XVIII parut en séance royale dans une assemblée collective du Corps législatif et d'une fraction du Sénat. Il prononça un noble discours ; vieux, passés, usés, ces fastidieux détails ne servent plus que de fil historique.

La Charte, pour la plus grande partie de la nation, avait l'inconvénient d'être *octroyée :* c'était remuer, par ce mot très-inutile, la question brûlante de la souveraineté royale ou po-

pulaire. Louis XVIII aussi datait son bienfait de l'an de son règne, regardant Bonaparte comme non avenu, de même que Charles II avait sauté à pieds joints par-dessus Cromwell : c'était une espèce d'insulte aux souverains qui avaient tous reconnu Napoléon, et qui dans ce moment même se trouvaient dans Paris. Ce langage suranné et ces prétentions des anciennes monarchies n'ajoutaient rien à la légitimité du droit et n'étaient que de puérils anachronismes. A cela près, la Charte remplaçant le despotisme, nous apportant la liberté légale, avait de quoi satisfaire les hommes de conscience. Néanmoins, les royalistes qui en recueillaient tant d'avantages, qui, sortant ou de leur village, ou de leur foyer chétif, ou des places obscures dont ils avaient vécu sous l'Empire, étaient appelés à une haute et publique existence, ne reçurent le bienfait qu'en grommelant; les libéraux, qui s'étaient arrangés à cœur joie de la tyrannie de Bonaparte, trouvèrent la Charte un véritable code d'esclaves.

Nous sommes revenus au temps de Babel; mais on ne travaille plus à un monument commun de confusion : chacun bâtit sa tour à sa propre hauteur, selon sa force et sa taille. Du reste, si la Charte parut défectueuse, c'est que la révolution n'était pas à son terme; le principe de l'égalité et de la démocratie était au fond des esprits et travaillait en sens contraire de l'ordre monarchique.

Les princes alliés ne tardèrent pas à quitter Paris : Alexandre, en se retirant, fit célébrer un sacrifice religieux sur la place de la Concorde. Un autel fut élevé où l'échafaud de Louis XVI avait été dressé. Sept prêtres moscovites célébrèrent l'office, et les troupes étrangères défilèrent devant l'autel. Le *Te Deum* fut chanté sur un des beaux airs de l'ancienne musique grecque. Les soldats et les souverains mirent genou en terre pour recevoir la bénédiction. La pensée des Français se reportait à 1793 et à 1794, alors que les bœufs refusaient de passer sur des pavés que leur

rendait odieux l'odeur du sang. Quelle main avait conduit à la fête des expiations ces hommes de tous les pays, ces fils des anciennes invasions barbares, ces Tartares, dont quelques-uns habitaient des tentes de peaux de brebis au pied de la grande muraille de la Chine? Ce sont là des spectacles que ne verront plus les faibles générations qui suivront mon siècle.

Première année de la Restauration.

Dans la première année de la Restauration, j'assistai à la troisième transformation sociale. j'avais vu la vieille monarchie passer à la monarchie constitutionnelle et celle-ci à la république; j'avais vu la république se convertir en despotisme militaire, je voyais le despotisme militaire revenir à une monarchie libre, les nouvelles idées et les nouvelles générations se reprendre aux anciens principes et

aux vieux hommes. Les maréchaux d'empire devinrent des maréchaux de France; aux uniformes de la garde de Napoléon se mêlèrent les uniformes des gardes du corps et de la Maison-Rouge, exactement taillés sur les anciens patrons; le vieux duc d'Havré, avec sa perruque poudrée et sa canne noire, cheminait en branlant la tête, comme capitaine des gardes du corps, auprès du maréchal Victor, boiteux de la façon de Bonaparte; le duc de Mouchy, qui n'avait jamais vu brûler une amorce, défilait à la messe auprès du maréchal Oudinot, criblé de blessures; le château des Tuileries, si propre et si militaire sous Napoléon, au lieu de l'odeur de la poudre, se remplissait de la fumée des déjeuners qui montait de toutes parts : sous messieurs les gentilshommes de la chambre, avec messieurs les officiers de la bouche et de la garde-robe, tout reprenait un air de domesticité. Dans les rues, on voyait des émigrés caducs avec des airs et des habits d'autrefois, hommes les plus

respectables sans doute, mais aussi étrangers parmi la foule moderne que l'étaient les capitaines républicains parmi les soldats de Napoléon. Les dames de la cour impériale introduisaient les douairières du faubourg Saint-Germain et leur enseignaient les *détours* du palais. Arrivaient des députations de Bordeaux, ornées de brassarts ; des capitaines de paroisse de la Vendée, surmontés de chapeaux à la La Rochejaquelein. Ces personnages divers gardaient l'expression des sentiments, des pensées, des habitudes, des mœurs qui leur étaient familières. La liberté, qui était au fond de cette époque, faisait vivre ensemble ce qui semblait au premier coup d'œil ne pas devoir vivre ; mais on avait peine à reconnaître cette liberté parce qu'elle portait les couleurs de l'ancienne monarchie et du despotisme impérial. Chacun aussi savait mal le langage constitutionnel ; les royalistes faisaient des fautes grossières en parlant Charte ; les impérialistes en étaient encore moins instruits ; les conventionnels,

devenus tour à tour comtes, barons, sénateurs de Napoléon et pairs de Louis XVIII, retombaient tantôt dans le dialecte républicain qu'ils avaient presque oublié, tantôt dans l'idiome de l'absolutisme qu'ils avaient appris à fond. Des lieutenants généraux étaient promus à la garde des lièvres. On entendait des aides de camp du dernier tyran militaire discuter de la liberté inviolable des peuples, et des régicides soutenir le dogme sacré de la légitimité.

Ces métamorphoses seraient odieuses, si elles ne tenaient en partie à la flexibilité du génie français. Le peuple d'Athènes gouvernait lui-même; des harangueurs s'adressaient à ses passions sur la place publique; la foule souveraine était composée de sculpteurs, de peintres, d'ouvriers, *regardeurs de discours et auditeurs d'actions*, dit Thucydide. Mais quand, bon ou mauvais, le décret était rendu, qui, pour l'exécuter, sortait de cette masse incohérente et inexperte? Socrate, Phocion, Périclès, Alcibiade.

Est-ce aux royalistes qu'il faut s'en prendre de la Restauration ?

Est-ce aux royalistes qu'il faut *s'en prendre de la Restauration*, comme on l'avance aujourd'hui ? Pas le moins du monde : ne dirait-on pas que trente millions d'hommes étaient consternés tandis qu'une poignée de légitimistes accomplissaient, contre la volonté de

tous, une restauration détestée, en agitant quelques mouchoirs et en mettant à leur chapeau un ruban de leur femme? L'immense majorité des Français était, il est vrai, dans la joie; mais cette majorité n'était point *légitimiste* dans le sens borné de ce mot, et comme ne s'appliquant qu'aux rigides partisans de la vieille monarchie. Cette majorité était une foule prise dans toutes les nuances des opinions, heureuse d'être délivrée et violemment animée contre l'homme qu'elle accusait de tous ses malheurs; de là le succès de ma brochure. Combien comptait-on d'aristocrates avoués proclamant le nom du Roi? MM. Matthieu et Adrien de Montmorency, MM. de Polignac, échappés de leur geôle, M. Alexis de Noailles, M. Sosthène de La Rochefoucauld. Ces sept ou huit hommes, que le peuple méconnaissait et ne suivait pas, faisaient-ils la loi à toute une nation?

Madame de Montcalm m'avait envoyé un sac de 1,200 francs pour les distribuer à la pure

race légitimiste : je le lui renvoyai, n'ayant pas trouvé à placer un écu. On attacha une ignoble corde au cou de la statue qui surmontait la colonne de la place Vendôme; il y avait si peu de royalistes pour faire du train à la gloire et pour tirer sur la corde, que ce furent les autorités, toutes bonapartistes, qui descendirent l'image de leur maître à l'aide d'une potence : le colosse courba de force la tête; il tomba aux pieds de ces souverains de l'Europe, tant de fois prosternés devant lui. Ce sont les hommes de la République et de l'Empire qui saluèrent avec enthousiasme la Restauration. La conduite et l'ingratitude des personnages élevés par la révolution furent abominables envers celui qu'ils affectent aujourd'hui de regretter et d'admirer.

Impérialistes et libéraux, c'est vous entre les mains desquels est échu le pouvoir, vous qui vous êtes agenouillés devant les fils de Henri IV ! Il était tout naturel que les royalistes fussent heureux de retrouver leurs princes et de voir finir le règne de celui qu'ils regardaient comme

un usurpateur; mais vous, créatures de cet usurpateur, vous dépassiez en exagération les sentiments des royalistes. Les ministres, les grands dignitaires, prêtèrent à l'envi serment à la légitimité; toutes les autorités civiles et judiciaires faisaient queue pour jurer haine à la nouvelle dynastie proscrite, amour à la race antique qu'elles avaient cent et cent fois condamnée. Qui composait ces proclamations, ces adresses accusatrices et outrageantes pour Napoléon, dont la France était inondée? des royalistes? Non : les ministres, les généraux, les autorités choisis et maintenus par Bonaparte. Où se tripotait la Restauration? chez des royalistes? Non : chez M. de Talleyrand. Avec qui? avec M. de Pradt, aumônier du *dieu Mars* et saltimbanque mitré. Avec qui et chez qui dînait en arrivant le lieutenant général du royaume? chez des royalistes et avec des royalistes? Non : chez l'évêque d'Autun, avec M. de Caulincourt. Où donnait-on des fêtes aux *infâmes princes étrangers?* aux châteaux des

royalistes? Non : à la Malmaison, chez l'impératrice Joséphine. Les plus chers amis de Napoléon, Berthier par exemple, à qui portaient-ils leur ardent dévouement? à la légitimité. Qui passait sa vie chez l'autocrate Alexandre, chez ce brutal Tartare? les classes de l'Institut, les savants, les gens de lettres, les philosophes philanthropes, théophilanthropes et autres; ils en revenaient charmés, comblés d'éloges et de tabatières. Quant à nous, pauvres diables de légitimistes, nous n'étions admis nulle part; on nous comptait pour rien. Tantôt on nous faisait dire dans la rue d'aller nous coucher; tantôt on nous recommandait de ne pas crier trop haut *vive le Roi,* d'autres s'étant chargés de ce soin. Loin de forcer aucun à être légitimiste, les puissants déclaraient que personne ne serait obligé de changer de rôle et de langage, que l'évêque d'Autun ne serait pas plus contraint de dire la messe sous la royauté qu'il n'avait été contraint d'y aller sous l'Empire. Je n'ai point vu de châtelaine, point de

Jeanne d'Arc, proclamer le souverain de droit, un faucon sur le poing ou la lance à la main; mais madame de Talleyrand, que Bonaparte avait attachée à son mari comme un écriteau, parcourait les rues en calèche, chantant des hymnes sur la pieuse famille des Bourbons. Quelques draps pendillants aux fenêtres des familiers de la cour impériale faisaient croire aux bons Cosaques qu'il y avait autant de lis dans les cœurs des bonapartistes convertis que de chiffons blancs à leurs croisées. C'est merveille en France que la contagion, et l'on crierait *à bas ma tête!* si on l'entendait crier à son voisin. Les impérialistes entraient jusque dans nos maisons et nous faisaient, nous autres bourbonistes, exposer en drapeau sans tache les restes de blanc renfermés dans nos lingeries : c'est ce qui arriva chez moi; mais madame de Chateaubriand n'y voulut entendre, et défendit vaillamment ses mousselines.

Premier ministère. — Je publie les *Réflexions politiques*. — Madame la duchesse de Duras. — Je suis nommé ambassadeur en Suède.

Le Corps législatif transformé en Chambre des députés, et la Chambre des pairs, composée de cent cinquante-deux membres, nommés à vie, dans lesquels on comptait plus de soixante sénateurs, formèrent les deux premières Chambres législatives. M. de Talleyrand, installé au

ministère des affaires étrangères, partit pour le Congrès de Vienne, dont l'ouverture était fixée au 3 de novembre, en exécution de l'article 32 du traité du 30 mai; M. de Jaucourt eut le portefeuille pendant un intérim qui dura jusqu'à la bataille de Waterloo. L'abbé de Montesquiou devint ministre de l'intérieur, ayant pour secrétaire général M. Guizot; M. Malouet entra à la marine; il décéda et fut remplacé par M. Beugnot; le général Dupont obtint le département de la guerre; on lui substitua le maréchal Soult, qui s'y distingua par l'érection du monument funèbre de Quiberon; le duc de Blacas fut ministre de la maison du roi, M. Anglès préfet de police, le chancelier d'Ambray ministre de la justice, l'abbé Louis ministre des finances.

Le 21 octobre, l'abbé de Montesquiou présenta la première loi au sujet de la presse; elle soumettait à la censure tout écrit de moins de vingt feuilles d'impression : M. Guizot élabora cette première loi de liberté.

Carnot adressa une lettre au Roi : il avouait que les Bourbons *avaient été reçus avec joie ;* mais, ne tenant aucun compte ni de la brièveté du temps ni de tout ce que la Charte accordait, il donnait, avec des conseils hasardés, des leçons hautaines : tout cela ne vaut quand on doit accepter le rang de *ministre* et le titre de *comte* de l'Empire ; point ne convient de se montrer fier envers un prince faible et libéral quand on a été soumis devant un prince violent et despotique ; quand, machine usée de la Terreur, on s'est trouvé insuffisant au calcul des proportions de la guerre napoléonienne. Je fis imprimer en réponse les *Réflexions politiques ;* elles contiennent la substance de la *Monarchie selon la Charte.* M. Lainé, président de la Chambre des députés, parla au Roi de cet ouvrage avec éloge. Le Roi paraissait toujours charmé des services que j'avais le bonheur de lui rendre ; le ciel semblait m'avoir jeté sur les épaules la casaque de héraut de la légitimité : mais plus l'ouvrage avait de succès, moins l'auteur

plaisait à Sa Majesté. Les *Réflexions politiques* divulguèrent mes doctrines constitutionnelles: la cour en reçut une impression que ma fidélité aux Bourbons n'a pu effacer. Louis XVIII disait à ses familiers : « Donnez-vous de garde d'ad- « mettre jamais un poëte dans vos affaires : il « perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien. »

Une forte et vive amitié remplissait alors mon cœur : la duchesse de Duras avait de l'imagination, et un peu même dans le visage de l'expression de madame de Staël : on a pu juger de son talent d'auteur par *Ourika*. Rentrée de l'émigration, renfermée pendant plusieurs années dans son château d'Ussé, au bord de la Loire, ce fut dans les beaux jardins de Méréville que j'en entendis parler pour la première fois, après avoir passé auprès d'elle à Londres sans l'avoir rencontrée. Elle vint à Paris pour l'éducation de ses charmantes filles, Félicie et Clara. Des rapports de famille, de province, d'opinions littéraires et politiques, m'ouvrirent la porte de sa société. La chaleur de l'âme, la noblesse

du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité de sentiments, en faisaient une femme supérieure. Au commencement de la Restauration, elle me prit sous sa protection ; car, malgré ce que j'avais fait pour la monarchie légitime et les services que Louis XVIII confessait avoir reçus de moi, j'avais été mis si fort à l'écart que je songeais à me retirer en Suisse. Peut-être eussé-je bien fait : dans ces solitudes que Napoléon m'avait destinées comme à son ambassadeur aux montagnes, n'aurais-je pas été plus heureux qu'au château des Tuileries? Quand j'entrai dans ces salons au retour de la Légitimité, ils me firent une impression presque aussi pénible que le jour où j'y vis Bonaparte prêt à tuer le duc d'Enghien. Madame de Duras parla de moi à M. de Blacas. Il répondit que j'étais bien libre d'aller où je voudrais. Madame de Duras fut si orageuse, elle avait un tel courage pour ses amis, qu'on déterra une ambassade vacante, l'ambassade de Suède. Louis XVIII, déjà fatigué de mon bruit,

était heureux de faire présent de moi à son bon frère le roi Bernadotte. Celui-ci ne se figurait-il pas qu'on m'envoyait à Stockholm pour le détrôner ? Eh ! bon Dieu ! princes de la terre, je ne détrône personne ; gardez vos couronnes, si vous pouvez, et surtout ne me les donnez pas, car je *n'en veux mie*.

Madame de Duras, femme excellente qui me permettait de l'appeler ma sœur, que j'eus le bonheur de revoir à Paris pendant plusieurs années, est allée mourir à Nice · encore une plaie rouverte. La duchesse de Duras connaissait beaucoup madame de Staël : je ne puis comprendre comment je ne fus pas attiré sur les traces de madame Récamier, revenue d'Italie en France ; j'aurais salué le secours qui venait en aide à ma vie : déjà je n'appartenais plus à ces matins qui se consolent eux-mêmes, je touchais à ces heures du soir qui ont besoin d'être consolées.

Exhumation des restes de Louis XVI. — Premier 21 janvier à Saint-Denis.

Le 30 décembre de l'année 1814, les Chambres législatives furent ajournées au 1er mai 1815, comme si on les eût convoquées pour l'assemblée du Champ-de-Mai de Bonaparte. Le 18 janvier furent exhumés les restes de Marie-Antoinette et de Louis XVI. J'assistai à

cette exhumation dans le cimetière où Fontaine et Percier ont élevé depuis, à la pieuse voix de madame la Dauphine et à l'imitation d'une église sépulcrale de Rimini, le monument peut-être le plus remarquable de Paris. Ce cloître, formé d'un enchaînement de tombeaux, saisit l'imagination et la remplit de tristesse. Dans le livre IV de ces *Mémoires*, j'ai parlé des exhumations de 1815 : au milieu des ossements, je reconnus la tête de la reine par le sourire que cette tête m'avait adressé à Versailles.

Le 21 janvier on posa la première pierre des bases de la statue qui devait être élevée sur la place Louis XV, et qui ne l'a jamais été. J'écrivis la pompe funèbre du 21 janvier ; je disais : « Ces religieux, qui vinrent avec l'oriflamme « au-devant de la châsse de saint Louis, ne « recevront point le descendant du saint roi. « *Dans ces demeures souterraines où dormaient* « *ces rois et ces princes anéantis, Louis XVI* « *se trouvera seul !*... Comment tant de morts « se sont-ils levés ? Pourquoi Saint-Denis est-il

« désert? Demandons plutôt pourquoi son toit
« est rétabli, pourquoi son autel est debout?
« Quelle main a reconstruit la voûte de ces ca-
« veaux, et préparé ces tombeaux vides? La
« main de ce même homme qui était assis sur
« le trône des Bourbons. O Providence! il
« croyait préparer des sépulcres à sa race
« et il ne faisait que bâtir le tombeau de
« Louis XVI. »

J'ai désiré assez longtemps que l'image de Louis XVI fût placée dans le lieu même où le martyr répandit son sang : je ne serais plus de cet avis. Il faut louer les Bourbons d'avoir, dès le premier moment de leur retour, songé à Louis XVI; ils devaient toucher leur front avec ses cendres, avant de mettre sa couronne sur leur tête. Maintenant je crois qu'ils n'auraient pas dû aller plus loin. Ce ne fut pas à Paris comme à Londres une commission qui jugea le monarque, ce fut la Convention entière; de là le reproche annuel qu'une cérémonie funèbre répétée semblait faire à la na-

tion, en apparence représentée par une assemblée complète. Tous les peuples ont fixé des anniversaires à la célébration de leurs triomphes, de leurs désordres ou de leurs malheurs, car tous ont également voulu garder la mémoire des uns et des autres : nous avons eu des solennités pour les barricades, des chants pour la Saint-Barthélemi, des fêtes pour la mort de Capet; mais n'est-il pas remarquable que la loi est impuissante à créer des jours de souvenir, tandis que la religion a fait vivre d'âge en âge le saint le plus obscur? Si les jeûnes et les prières institués pour le sacrifice de Charles Ier durent encore, c'est qu'en Angleterre l'État unit la suprématie religieuse à la suprématie politique, et qu'en vertu de cette suprématie le 30 janvier 1649 est devenu jour *férié*. En France, il n'en est pas de la sorte : Rome seule a le droit de commander en religion; dès lors, qu'est-ce qu'une ordonnance qu'un prince publie, un décret qu'une assemblée politique promulgue, si un autre prince,

une autre assemblée, ont le droit de les effacer ? Je pense donc aujourd'hui que le symbole d'une fête qui peut être abolie, que le témoignage d'une catastrophe tragique non consacrée par le culte, n'est pas convenablement placé sur le chemin de la foule allant insouciante et distraite à ses plaisirs. Par le temps actuel, il serait à craindre qu'un monument élevé dans le but d'imprimer l'effroi des excès populaires donnât le désir de les imiter : le mal tente plus que le bien ; en voulant perpétuer la douleur, on ne fait souvent que perpétuer l'exemple. Les siècles n'adoptent point les legs de deuil, ils ont assez de sujet présent de pleurer sans se charger de verser encore des larmes héréditaires.

En voyant le catafalque qui partait du cimetière de Ducluzeau, chargé des restes de la reine et du roi, je me sentis tout saisi ; je le suivais des yeux avec un pressentiment funeste. Enfin Louis XVI reprit sa couche à Saint-Denis ; Louis XVIII, de son côté, dormit au Lou-

vre; les deux frères commençaient ensemble une autre ère de rois et de spectres légitimes : vaine restauration du trône et de la tombe dont le temps a déjà balayé la double poussière.

Puisque j'ai parlé de ces cérémonies funèbres qui si souvent se répétèrent, je vous dirai le cauchemar dont j'étais oppressé quand, la cérémonie finie, je me promenais le soir dans la basilique à demi-détendue : que je songeasse à la vanité des grandeurs humaines parmi ces tombeaux dévastés, cela va de suite : morale vulgaire qui sortait du spectacle même ; mais mon esprit ne s'arrêtait pas là : je perçais jusqu'à la nature de l'homme. Tout est-il vide et absence dans la région des sépulcres ? N'y a-t-il rien dans ce rien ? N'est-il point d'existences de néant, des pensées de poussière ? Ces ossements n'ont-ils point des modes de vie qu'on ignore ? Qui sait les passions, les plaisirs, les embrassements de ces morts ? Les choses qu'ils ont rêvées, crues, attendues, sont-elles com-

me eux des idéalités, engouffrées pêle-mêle avec eux? Songes, avenirs, joies, douleurs, libertés et esclavages, puissances et faiblesses, crimes et vertus, honneurs et infamies, richesses et misères, talents, génies, intelligences, gloires, illusions, amours, êtes-vous des perceptions d'un moment, perceptions passées avec les crânes détruits dans lesquels elles s'engendrèrent, avec le sein anéanti où jadis battit un cœur? Dans votre éternel silence, ô tombeaux, si vous êtes des tombeaux, n'entend-on qu'un rire moqueur et éternel? Ce rire est-il le Dieu, la seule réalité dérisoire, qui survivra à l'imposture de cet univers? Fermons les yeux; remplissons l'abîme désespéré de la vie par ces grandes et mystérieuses paroles du martyr: « Je suis chrétien. »

L'île d'Elbe.

Bonaparte avait refusé de s'embarquer sur un vaisseau français, ne faisant cas alors que de la marine anglaise, parce qu'elle était victorieuse ; il avait oublié sa haine, les calomnies, les outrages dont il avait accablé la perfide Albion; il ne voyait plus de digne de son admiration que le parti triomphant, et ce fut l'*Undaunted* qui le transporta au port de son

premier exil; il n'était pas sans inquiétude sur la manière dont il serait reçu: la garnison française lui remettrait-elle le territoire qu'elle gardait? Des insulaires italiens, les uns voulaient appeler les Anglais, les autres demeurer libres de tout maître; le drapeau tricolore et le drapeau blanc flottaient sur quelques caps rapprochés les uns des autres. Tout s'arrangea néanmoins. Quand on apprit que Bonaparte arrivait avec des millions, les opinions se décidèrent généreusement à recevoir l'*auguste victime*. Les autorités civiles et religieuses furent ramenées à la même conviction. Joseph-Philippe Arrighi, vicaire général, publia un mandement: « La divine Providence, disait la pieuse « injonction, a voulu que nous fussions, à l'a-« venir, les sujets de Napoléon-le-Grand. L'île « d'Elbe, élevée à un honneur aussi sublime, « reçoit dans son sein l'oint du Seigneur. Nous « ordonnons qu'un *Te Deum* solennel soit « chanté en actions de grâces, etc. »

L'empereur avait écrit au général Dalesme,

commandant de la garnison française, qu'il eût à faire connaître aux Elbois qu'il *avait fait choix* de leur île pour son séjour, en considération de la douceur de leurs mœurs et de leur climat. Il mit pied à terre à Porto-Ferrajo, au milieu du double salut de la frégate anglaise qui le portait et des batteries de la côte. De là, il fut conduit sous le dais de la paroisse à l'église où l'on chanta le *Te Deum*. Le bedeau, maître des cérémonies, était un homme court et gros, qui ne pouvait pas joindre ses mains autour de sa personne. Napoléon fut ensuite conduit à la mairie ; son logement y était préparé. On déploya le nouveau pavillon impérial, fond blanc, traversé d'une bande rouge semée de trois abeilles d'or. Trois violons et deux basses le suivaient avec des râclements d'allégresse. Le trône, dressé à la hâte dans la salle des bals publics, était décoré de papier doré et de loques d'écarlate. Le côté comédien de la nature du prisonnier s'arrangeait de ces parades : Napoléon jouait à la chapelle, comme il

amusait sa cour avec de vieux petits jeux dans l'intérieur de son palais aux Tuileries, allant après tuer des hommes par passe-temps. Il forma sa maison : elle se composait de quatre chambellans, de trois officiers d'ordonnance et de deux fourriers du palais. Il déclara qu'il recevrait les dames deux fois par semaine, à huit heures du soir. Il donna un bal. Il s'empara, pour y résider, du pavillon destiné au génie militaire. Bonaparte retrouvait sans cesse dans sa vie les deux sources dont elle était sortie, la démocratie et le pouvoir royal ; sa puissance lui venait des masses citoyennes, son rang de son génie ; aussi le voyez-vous passer sans effort de la place publique au trône, des rois et des reines qui se pressaient autour de lui à Erfurt, aux boulangers et aux marchands d'huile qui dansaient dans sa grange à Porto-Ferrajo. Il avait du peuple parmi les princes, du prince parmi les peuples. A cinq heures du matin, en bas de soie et en souliers à boucles, il présidait ses maçons à l'île d'Elbe.

Établi dans son empire, inépuisable en acier dès les jours de Virgile,

> Insula inexhaustis chalybum generosa metallis,

Bonaparte n'avait point oublié les outrages qu'il venait de traverser ; il n'avait point renoncé à déchirer son suaire ; mais il lui convenait de paraître enseveli, de faire seulement autour de son monument quelque apparition de fantôme. C'est pourquoi, comme s'il n'eût pensé à autre chose, il s'empressa de descendre dans ses carrières de fer cristallisé et d'aimant ; on l'eût pris pour l'ancien inspecteur des mines de ses ci-devant États. Il se repentit d'avoir affecté jadis le revenu des forges d'*Illua* à la Légion-d'Honneur ; 500,000 fr. lui semblaient alors mieux valoir qu'une croix baignée dans le sang sur la poitrine de ses grenadiers : « Où avais-« je la tête ? dit-il ; mais j'ai rendu plusieurs « stupides décrets de cette nature. » Il fit un traité de commerce avec Livourne et se proposait d'en faire un autre avec Gênes. Vaille

que vaille, il entreprit cinq ou six toises de grand chemin et traça l'emplacement de quatre grandes villes, de même que Didon dessina les limites de Carthage. Philosophe revenu des grandeurs humaines, il déclara qu'il voulait vivre désormais comme un juge de paix dans un comté d'Angleterre : et pourtant, en gravissant un morne qui domine Porto-Ferrajo, à la vue de la mer qui s'avançait de tous côtés au pied des falaises, ces mots lui échappèrent : « Diable ! il « faut l'avouer, mon île est très-petite. » Dans quelques heures il eut visité son domaine ; il y voulut joindre un rocher appelé *Pianosa*. « L'Europe va m'accuser, dit-il en riant, d'avoir « déjà fait une conquête. » Les puissances alliées se réjouissaient de lui avoir laissé en dérision quatre cents soldats ; il ne lui en fallait pas davantage pour les rappeler tous sous le drapeau.

La présence de Napoléon sur les côtes de l'Italie, qui avait vu commencer sa gloire et qui garde son souvenir, agitait tout. Murat était

voisin ; ses amis, des étrangers, abordaient secrètement ou publiquement à sa retraite; sa mère et sa sœur, la princesse Pauline, le visitèrent ; on s'attendait à voir bientôt arriver Marie-Louise et son fils. En effet parut une femme et un enfant : reçue en grand mystère, elle alla demeurer dans une villa retirée, au coin le plus écarté de l'île : sur le rivage d'Ogygie, Calypso parlait de son amour à Ulysse qui, au lieu de l'écouter, songeait à se défendre des prétendants. Après deux jours de repos, le cygne du Nord reprit la mer pour aborder aux myrtes de Baïes, emportant son petit dans sa yole blanche.

Si nous eussions été moins confiants, il nous eût été facile de découvrir l'approche d'une catastrophe. Bonaparte était trop près de son berceau et de ses conquêtes ; son île funèbre devait être plus lointaine et entourée de plus de flots. On ne s'explique pas comment les alliés avaient imaginé de reléguer Napoléon sur les rochers où il devait faire l'ap-

prentissage de l'exil : pouvait-on croire qu'à la vue des Apennins, qu'en sentant la poudre des champs de Montenotte, d'Arcole et de Marengo, qu'en découvrant Venise, Rome et Naples, ses trois belles esclaves, les tentations les plus irrésistibles ne s'empareraient pas de son cœur? Avait-on oublié qu'il avait remué la terre et qu'il avait partout des admirateurs et des obligés, les uns et les autres ses complices? Son ambition était déçue, non éteinte; l'infortune et la vengeance en ranimaient les flammes : quand le prince des ténèbres du bord de l'univers créé aperçut l'homme et le monde, il résolut de les perdre.

Avant d'éclater, le terrible captif se contint pendant quelques semaines. Auprès de l'immense *pharaon* public qu'il tenait, son génie négociait une fortune ou un royaume. Les Fouché, les Gusman d'Alfarache, pullulaient. Le grand acteur avait établi depuis longtemps le mélodrame à sa police et s'était réservé la haute scène ; il s'amusait des victimes vulgaires qui

disparaissaient dans les trappes de son théâtre.

Le bonapartisme, dans la première année de la Restauration, passa du simple désir à l'action, à mesure que ses espérances grandirent et qu'il eut mieux connu le caractère faible des Bourbons. Quand l'intrigue fut nouée au dehors, elle se noua au dedans, et la conspiration devint flagrante. Sous l'habile administration de M. Ferrand, M. de Lavalette faisait la correspondance : les courriers de la monarchie portaient les dépêches de l'empire. On ne se cachait plus ; les caricatures annonçaient un retour souhaité : on voyait des aigles rentrer par les fenêtres du château des Tuileries, d'où sortait par les portes un troupeau de dindons ; le *Nain jaune* ou *vert* parlait de plumes *de cane*. Les avertissements venaient de toutes parts, et l'on n'y voulait pas croire. Le gouvernement suisse s'était inutilement empressé de prévenir le gouvernement du Roi des menées de Joseph Bonaparte, retiré dans le pays de Vaud. Une femme arrivée de l'île d'Elbe donnait les détails les

plus circonstanciés de ce qui se passait à Porto-Ferrajo, et la police la fit jeter en prison. On tenait pour certain que Napoléon n'oserait rien tenter avant la dissolution du Congrès, et que, dans tous les cas, ses vues se tourneraient vers l'Italie. D'autres, plus avisés encore, faisaient des vœux pour que le *petit caporal,* l'*ogre,* le *prisonnier*, abordât les côtes de France : cela serait trop heureux ; on en finirait d'un seul coup ! M. Pozzo di Borgo déclarait à Vienne que le délinquant serait accroché à une branche d'arbre. Si l'on pouvait avoir certains papiers, on y trouverait la preuve que dès 1814 une conspiration militaire était ourdie et marchait parallèlement avec la conspiration politique que le prince de Talleyrand conduisait à Vienne, à l'instigation de Fouché. Les amis de Napoléon lui écrivirent que s'il ne hâtait son retour, il trouverait sa place prise aux Tuileries par le duc d'Orléans : ils s'imaginent que cette révélation servit à précipiter le retour de l'empereur. Je suis convaincu de

l'existence de ces menées, mais je crois aussi que la cause déterminante qui décida Bonaparte était tout simplement la nature de son génie.

La conspiration de Drouet d'Erlon et de Lefebvre-Desnouettes venait d'éclater. Quelques jours avant la levée de boucliers de ces généraux, je dînais chez M. le maréchal Soult, nommé ministre de la guerre le 3 décembre 1814 : un niais racontait l'exil de Louis XVIII à Hartwell ; le maréchal écoutait ; à chaque circonstance il répondait par ces deux mots : « C'est historique. » — On apportait les pantoufles de Sa Majesté. — « C'est historique ! » — Le roi avalait, les jours maigres, trois œufs frais avant de commencer son dîner. — « C'est « historique ! » Cette réponse me frappa. Quand un gouvernement n'est pas solidement établi, tout homme dont la conscience ne compte pas devient, selon le plus ou le moins d'énergie de son caractère, un quart, une moitié, un trois quarts de conspirateur ; il attend la décision de la fortune : les événements font plus de traîtres que les opinions.

Revu en décembre 1846.

Commencement des Cent-Jours. — Retour de l'île d'Elbe.

Tout à coup le télégraphe annonça aux braves et aux incrédules le débarquement de l'homme : *Monsieur* court à Lyon avec le duc d'Orléans et le maréchal Macdonald ; il en revient aussitôt. Le maréchal Soult, dénoncé à la Chambre des députés, cède sa place le 11

mars au duc de Feltre. Bonaparte rencontra devant lui, pour ministre de la guerre de Louis XVIII, en 1815, le général qui avait été son dernier ministre de la guerre en 1814.

La hardiesse de l'entreprise était inouïe. Sous le point de vue politique, on pourrait regarder cette entreprise comme le crime irrémissible et la faute capitale de Napoléon. Il savait que les princes encore réunis au congrès, que l'Europe encore sous les armes, ne souffriraient pas son rétablissement; son jugement devait l'avertir qu'un succès, s'il l'obtenait, ne pouvait être que d'un jour : il immolait à sa passion de reparaître sur la scène le repos d'un peuple qui lui avait prodigué son sang et ses trésors; il exposait au démembrement la patrie dont il tenait tout ce qu'il avait été dans le passé et tout ce qu'il sera dans l'avenir. Il y eut dans cette conception fantastique un égoïsme féroce, un manque effroyable de reconnaissance et de générosité envers la France.

Tout cela est vrai selon la raison pratique, pour un homme à entrailles plutôt qu'à cervelle; mais, pour les êtres de la nature de Napoléon, une raison d'une autre sorte existe; ces créatures à haut renom ont une allure à part : les comètes décrivent des courbes qui échappent au calcul; elles ne sont liées à rien, ne paraissent bonnes à rien; s'il se trouve un globe sur leur passage, elles le brisent et rentrent dans les abîmes du ciel; leurs lois ne sont connues que de Dieu. Les individus extraordinaires sont les monuments de l'intelligence humaine; ils n'en sont pas la règle.

Bonaparte fut donc moins déterminé à son entreprise par les faux rapports de ses amis que par la nécessité de son génie : il se croisa en vertu de la foi qu'il avait en lui. Ce n'est pas tout de naître, pour un grand homme; il faut mourir. L'île d'Elbe était-elle une fin pour Napoléon? Pouvait-il accepter la souveraineté d'un carré de légumes, comme Dioclétien à Salone? S'il eût attendu plus tard, aurait-il

eu plus de chances de succès, alors qu'on eût été moins ému de son souvenir, que ses vieux soldats eussent quitté l'armée, que les nouvelles positions sociales eussent été prises?

Eh bien! il fit un coup de tête contre le monde: à son début, il dut croire ne s'être pas trompé sur le prestige de sa puissance.

Une nuit, entre le 25 et le 26 février, au sortir d'un bal dont la princesse Borghèse faisait les honneurs, il s'évade avec la victoire, longtemps sa complice et sa camarade; il franchit une mer couverte de nos flottes, rencontre deux frégates, un vaisseau de 74 et le brick de guerre le *Zéphyr* qui l'accoste et l'interroge; il répond lui-même aux questions du capitaine: la mer et les flots le saluent, et il poursuit sa course. Le tillac de l'*Inconstant*, son petit navire, lui sert de promenoir et de cabinet; il dicte au milieu des vents, et fait copier sur cette table agitée, trois proclamations à l'armée et à la France; quelques felouques, chargées

de ses compagnons d'aventure, portent, autour de sa barque amirale, pavillon blanc semé d'étoiles. Le 1er mars, à trois heures du matin, il aborde la côte de France entre Cannes et Antibes, dans le golfe Juan : il descend, parcourt la rive, cueille des violettes et bivouaque dans une plantation d'oliviers. La population stupéfaite se retire. Il manque Antibes et se jette dans les montagnes de Grasse, traverse Séranon, Barrême, Digne et Gap. A Sisteron, vingt hommes le peuvent arrêter, et il ne trouve personne. Il s'avance sans obstacle parmi ces habitants qui, quelques mois auparavant, avaient voulu l'égorger. Dans le vide qui se forme autour de son ombre gigantesque, s'il entre quelques soldats, ils sont invinciblement entraînés par l'attraction de ses aigles. Ses ennemis fascinés le cherchent et ne le voient pas ; il se cache dans sa gloire, comme le lion du Sahara se cache dans les rayons du soleil pour se dérober aux regards des chasseurs éblouis. Enveloppés dans une trombe ardente, les fantômes

sanglants d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, d'Eylau, de la Moscowa, de Lutzen, de Bautzen, lui font cortége avec un million de morts. Du sein de cette colonne de feu et de nuée, sortent à l'entrée des villes quelques coups de trompette mêlés aux signaux du labarum tricolore : et les portes des villes tombent. Lorsque Napoléon passa le Niémen à la tête de quatre cent mille fantassins et de cent mille chevaux pour faire sauter le palais des czars à Moscou, il fut moins étonnant que lorsque, rompant son ban, jetant ses fers au visage des rois, il vint seul, de Cannes à Paris, coucher paisiblement aux Tuileries.

Torpeur de la légitimité. — Article de Benjamin Constant. — Ordre du jour du maréchal Soult. — Séance royale. — Pétition de l'École de droit à la Chambre des députés.

Auprès du prodige de l'invasion d'un seul homme, il en faut placer un autre qui fut le contre-coup du premier : la légitimité tomba en défaillance ; la pamoison du cœur de l'État gagna les membres et rendit la France immobile. Pendant vingt jours, Bonaparte marche

par étapes; ses aigles volent de clocher en clocher, et, sur une route de deux cents lieues, le gouvernement, maître de tout, disposant de l'argent et des bras, ne trouve ni le temps ni le moyen de couper un pont, d'abattre un arbre, pour retarder au moins d'une heure la marche d'un homme à qui les populations ne s'opposaient pas, mais qu'elles ne suivaient pas non plus.

Cette torpeur du gouvernement semblait d'autant plus déplorable que l'opinion publique à Paris était fort animée; elle se fût prêtée à tout, malgré la défection du maréchal Ney. Benjamin Constant écrivait dans les gazettes :

« Après avoir versé tous les fléaux sur notre « patrie, il a quitté le sol de la France. Qui n'eût « pensé qu'il le quittait pour toujours? Tout à « coup il se présente et promet encore aux « Français la liberté, la victoire, la paix. Au« teur de la constitution la plus tyrannique qui « ait régi la France, il parle aujourd'hui de li« berté! Mais c'est lui qui, durant quatorze

« ans, a miné et détruit la liberté. Il n'avait
« pas l'excuse des souvenirs, l'habitude du pou-
« voir ; il n'était pas né sous la pourpre. Ce
« sont ses concitoyens qu'il a asservis, ses
« égaux qu'il a enchaînés. Il n'avait pas hérité
« de la puissance ; il a voulu et médité la ty-
« rannie : quelle liberté peut-il promettre ? Ne
« sommes-nous pas mille fois plus libres que
« sous son empire ? Il promet la victoire, et
« trois fois il a laissé ses troupes, en Égypte,
« en Espagne et en Russie, livrant ses compa-
« gnons d'armes à la triple agonie du froid, de
« la misère et du désespoir. Il a attiré sur la
« France l'humiliation d'être envahie ; il a perdu
« les conquêtes que nous avions faites avant
« lui. Il promet la paix, et son nom seul est un
« signal de guerre. Le peuple assez malheureux
« pour le servir redeviendrait l'objet de la haine
« européenne ; son triomphe serait le commen-
« cement d'un combat à mort contre le monde
« civilisé..... Il n'a donc rien à réclamer ni à
« offrir. Qui pourrait-il convaincre, ou qui

« pourrait-il séduire ? La guerre intestine, la
« guerre extérieure, voilà les présents qu'il
« nous apporte. »

L'ordre du jour du maréchal Soult, daté du 8 mars 1815, répète à peu près les idées de Benjamin Constant avec une effusion de loyauté :

« Soldats,

« Cet homme qui naguère abdiqua aux yeux
« de l'Europe un pouvoir usurpé, dont il avait
« fait un si fatal usage, est descendu sur le sol
« français qu'il ne devait plus revoir.

« Que veut-il ? la guerre civile : que cherche-
« t-il ? des traîtres : où les trouvera-t-il ? Se-
« rait-ce parmi ces soldats qu'il a trompés et
« sacrifiés tant de fois, en égarant leur bra-
« voure ? Serait-ce au sein de ces familles que
« son nom seul remplit encore d'effroi ?

« Bonaparte nous méprise assez pour croire
« que nous pourrons abandonner un souverain
« légitime et bien-aimé pour partager le sort
« d'un homme qui n'est plus qu'un aventurier.

« Il le croit, l'insensé! et son dernier acte de « démence achève de le faire connaître.

« Soldats, l'armée française est la plus brave « armée de l'Europe, elle sera aussi la plus « fidèle.

« Rallions-nous autour de la bannière des « lis, à la voix de ce père du peuple, de ce digne « héritier des vertus du grand Henri. Il vous a « tracé lui-même les devoirs que vous avez à « remplir. Il met à votre tête ce prince, modèle « des chevaliers français, dont l'heureux retour « dans notre patrie a déjà chassé l'usurpateur, « et qui aujourd'hui va, par sa présence, dé- « truire son seul et dernier espoir. »

Louis XVIII se présenta le 16 mars à la Chambre des députés; il s'agissait du destin de la France et du monde. Quand S. M. entra, les députés et les spectateurs dans les tribunes se découvrirent et se levèrent; une acclamation ébranla les murs de la salle. Louis XVIII monte lentement à son trône; les princes, les maréchaux et les capitaines des gardes se rangent

aux deux côtés du Roi. Les cris cessent ; tout se tait : dans cet intervalle de silence, on croyait entendre les pas lointains de Napoléon. S. M., assise, regarde un moment l'assemblée et prononce ce discours d'une voix ferme :

« Messieurs,

« Dans ce moment de crise où l'ennemi « public a pénétré dans une partie de mon « royaume et qu'il menace la liberté de tout le « reste, je viens au milieu de vous resserrer « encore les liens qui, vous unissant avec moi, « font la force de l'État ; je viens, en m'adres- « sant à vous, exposer à toute la France mes « sentiments et mes vœux.

« J'ai revu ma patrie ; je l'ai réconciliée avec « les puissances étrangères, qui seront, n'en « doutez pas, fidèles aux traités qui nous ont « rendus à la paix ; j'ai travaillé au bonheur de « mon peuple ; j'ai recueilli, je recueille tous « les jours les marques les plus touchantes de « son amour ; pourrais-je à soixante ans mieux

« terminer ma carrière qu'en mourant pour sa
« défense ?

« Je ne crains donc rien pour moi, mais je
« crains pour la France : celui qui vient allu-
« mer parmi nous les torches de la guerre ci-
« vile y apporte aussi le fléau de la guerre
« étrangère ; il vient remettre notre patrie sous
« son joug de fer ; il vint enfin détruire cette
« Charte constitutionnelle que je vous ai don-
« née, cette Charte, mon plus beau titre aux
« yeux de la postérité, cette Charte que tous
« les Français chérissent et que je jure ici
« de maintenir : rallions-nous donc autour
« d'elle. »

Le Roi parlait encore quand un nuage répandit l'obscurité dans la salle ; les yeux se tournèrent vers la voûte pour chercher la cause de cette soudaine nuit. Lorsque le monarque législateur cessa de parler, les cris de *vive le Roi!* recommencèrent au milieu des larmes. « L'as-
« semblée, dit avec vérité le *Moniteur*, élec-
« trisée par les sublimes paroles du Roi, était

« debout, les mains étendues vers le trône. On
« n'entendait que ces mots : *Vive le Roi! mou-*
« *rir pour le Roi! le Roi à la vie et à la mort!*
« répétés avec un transport que tous les cœurs
« français partageront. »

En effet, le spectacle était pathétique : un vieux roi infirme, qui, pour prix du massacre de sa famille et de vingt-trois années d'exil, avait apporté à la France la paix, la liberté, l'oubli de tous les outrages et de tous les malheurs ; ce patriarche des souverains venant déclarer aux députés de la nation qu'à son âge, après avoir revu sa patrie, il ne pouvait mieux terminer sa carrière qu'en mourant pour la défense de son peuple! Les princes jurèrent fidélité à la Charte ; ces serments tardifs furent clos par celui du prince de Condé et par l'adhésion du père du duc d'Enghien. Cette héroïque race prête à s'éteindre, cette race d'épée patricienne, cherchant derrière la liberté un bouclier contre une épée plébéienne plus jeune, plus longue et plus cruelle, offrait, en raison

d'une multitude de souvenirs, quelque chose d'extrêmement triste.

Le discours de Louis XVIII, connu au dehors, excita des transports inexprimables. Paris était tout royaliste et demeura tel pendant les Cent-Jours. Les femmes particulièrement étaient bourbonistes.

La jeunesse adore aujourd'hui le souvenir de Bonaparte, parce qu'elle est humiliée du rôle que le gouvernement actuel fait jouer à la France en Europe ; la jeunesse, en 1814, saluait la Restauration, parce qu'elle abattait le despotisme et relevait la liberté. Dans les rangs des volontaires royaux on comptait M. Odilon Barrot, grand nombre d'élèves de l'École de médecine, et l'École de droit tout entière; celle-ci adressa la pétition suivante, le 13 mars, à la Chambre des députés :

« Messieurs ,

« Nous nous offrons au Roi et à la patrie ;
« l'École de Droit tout entière demande à mar-
« cher. Nous n'abandonnerons ni notre sou-

« verain, ni notre Constitution. Fidèles à l'hon-
« neur français, nous vous demandons des
« armes. Le sentiment d'amour que nous por-
« tons à Louis XVIII vous répond de la con-
« stance de notre dévouement. Nous ne vou-
« lons plus de fers, nous voulons la liberté.
« Nous l'avons, on vient nous l'arracher : nous
« la défendrons jusqu'à la mort. Vive le Roi !
« vive la Constitution ! »

Dans ce langage énergique, naturel et sincère, on sent la générosité de la jeunesse et l'amour de la liberté. Ceux qui viennent nous dire aujourd'hui que la Restauration fut reçue avec dégoût et douleur par la France sont ou des ambitieux qui jouent une partie, ou des hommes naissants qui n'ont point connu l'oppression de Bonaparte, ou de vieux menteurs révolutionnaires impérialisés qui, après avoir applaudi comme les autres au retour des Bourbons, insultent maintenant, selon leur coutume, ce qui est tombé, et retournent à leur instinct de meurtre, de police et de servitude.

Projet de défense de Paris.

Le discours du Roi m'avait rempli d'espoir. Des conférences se tenaient chez le président de la Chambre des députés, M. Lainé. J'y rencontrai M. de La Fayette : je ne l'avais jamais vu que de loin à une autre époque, sous l'Assemblée constituante. Les propositions étaient

diverses ; la plupart faibles, comme il advient dans le péril : les uns voulaient que le Roi quittât Paris et se retirât au Havre ; les autres parlaient de le transporter dans la Vendée ; ceux-ci barbouillaient des phrases sans conclusion ; ceux-là disaient qu'il fallait attendre et voir venir : ce qui venait était pourtant fort visible. J'exprimai une opinion différente : chose singulière ! M. de La Fayette l'appuya, et avec chaleur [1]. M. Lainé et le maréchal Marmont étaient aussi de mon avis. Je disais donc :

« Que le Roi tienne parole ; qu'il reste dans « sa capitale. La garde nationale est pour nous. « Assurons-nous de Vincennes. Nous avons les « armes et l'argent : avec l'argent nous aurons « la faiblesse et la cupidité. Si le Roi quitte « Paris, Paris laissera entrer Bonaparte ; Bo- « naparte maître de Paris est maître de la

[1] M. de La Fayette confirme, dans des Mémoires précieux pour les faits, que l'on a publiés depuis sa mort, la rencontre singulière de son opinion et de la mienne au retour de Bonaparte. M. de La Fayette aimait sincèrement l'honneur et la liberté. (Note de Paris, 1840.)

« France. L'armée n'est pas passée tout en-
« tière à l'ennemi ; plusieurs régiments, beau-
« coup de généraux et d'officiers, n'ont point
« encore trahi leur serment : demeurons fer-
« mes, ils resteront fidèles. Dispersons la fa-
« mille royale, ne gardons que le Roi. Que
« MONSIEUR aille au Havre, le duc de Berry à
« Lille, le duc de Bourbon dans la Vendée, le
« duc d'Orléans à Metz ; madame la duchesse
« et monsieur le duc d'Angoulême sont déjà
« dans le Midi. Nos divers points de résistance
« empêcheront Bonaparte de concentrer ses
« forces. Barricadons-nous dans Paris. Déjà
« les gardes nationales des départements voi-
« sins viennent à notre secours. Au milieu de
« ce mouvement, notre vieux monarque, sous
« la protection du testament de Louis XVI, la
« Charte à la main, restera tranquille assis sur
« son trône aux Tuileries ; le corps diploma-
« tique se rangera autour de lui ; les deux
« Chambres se rassembleront dans les deux
« pavillons du château ; la maison du Roi cam-

« pera sur le Carrousel et dans le jardin des
« Tuileries. Nous borderons de canons les
« quais et la terrasse de l'eau : que Bonaparte
« nous attaque dans cette position; qu'il em-
« porte une à une nos barricades; qu'il bom-
« barde Paris, s'il le veut et s'il a des mor-
« tiers; qu'il se rende odieux à la population
« entière, et nous verrons le résultat de son
« entreprise! Résistons seulement trois jours,
« et la victoire est à nous. Le Roi, se défen-
« dant dans son château, causera un enthou-
« siasme universel. Enfin, s'il doit mourir,
« qu'il meure digne de son rang; que le der-
« nier exploit de Napoléon soit l'égorgement
« d'un vieillard. Louis XVIII, en sacrifiant sa
« vie, gagnera la seule bataille qu'il aura li-
« vrée; il la gagnera au profit de la liberté du
« genre humain. »

Ainsi je parlai : on n'est jamais reçu à dire que tout est perdu quand on n'a rien tenté. Qu'y aurait-il eu de plus beau qu'un vieux fils de saint Louis renversant avec des Français, en quelques

moments, un homme que tous les rois conjurés de l'Europe avaient mis tant d'années à abattre?

Cette résolution, en apparence désespérée, était au fond très-raisonnable et n'offrait pas le moindre danger. Je resterai à toujours convaincu que Bonaparte, trouvant Paris ennemi et le Roi présent, n'aurait pas essayé de les forcer. Sans artillerie, sans vivres, sans argent, il n'avait avec lui que des troupes réunies au hasard, encore flottantes, étonnées de leur brusque changement de cocarde, de leurs serments prononcés à la volée sur les chemins : elles se seraient promptement divisées. Quelques heures de retard perdaient Napoléon; il suffisait d'avoir un peu de cœur. On pouvait même déjà compter sur une partie de l'armée; les deux régiments suisses gardaient leur foi : le maréchal Gouvion Saint-Cyr ne fit-il pas reprendre la cocarde blanche à la garnison d'Orléans deux jours après l'entrée de Bonaparte dans Paris? De Marseille à Bordeaux, tout reconnut l'autorité du Roi pendant

le mois de mars entier : à Bordeaux, les troupes hésitaient ; elles seraient restées à madame la duchesse d'Angoulême, si l'on avait appris que le Roi était aux Tuileries et que Paris se défendait. Les villes de province eussent imité Paris. Le 10e de ligne se battit très-bien sous le duc d'Angoulême ; Masséna se montrait cauteleux et incertain ; à Lille, la garnison répondit à la vive proclamation du maréchal Mortier. Si toutes ces preuves d'une fidélité possible eurent lieu en dépit d'une fuite, que n'auraient-elles point été dans le cas d'une résistance ?

Mon plan adopté, les étrangers n'auraient point de nouveau ravagé la France ; nos princes ne seraient point revenus avec les armées ennemies ; la légitimité eût été sauvée par elle-même. Une seule chose eût été à craindre après le succès : la trop grande confiance de la royauté dans ses forces, et par conséquent des entreprises sur les droits de la nation.

Pourquoi suis-je venu à une époque où j'étais si mal placé ? pourquoi ai-je été royaliste

contre mon instinct dans un temps où une misérable race de cour ne pouvait ni m'entendre ni me comprendre? Pourquoi ai-je été jeté dans cette troupe de médiocrités qui me prenaient pour un écervelé, quand je parlais courage; pour un révolutionnaire, quand je parlais liberté?

Il s'agissait bien de défense! Le Roi n'avait aucune frayeur, et mon plan lui plaisait assez par une certaine grandeur *louis-quatorzième;* mais d'autres figures étaient allongées. On emballait les diamants de la couronne (autrefois acquis des deniers particuliers des souverains), en laissant trente-trois millions écus au trésor et quarante-deux millions en effets. Ces soixante-quinze millions étaient le fruit de l'impôt: que ne le rendait-on au peuple plutôt que de le laisser à la tyrannie?

Une double procession montait et descendait les escaliers du pavillon de Flore; on s'enquérait de ce qu'on avait à faire: point de réponse. On s'adressait au capitaine des gardes;

on interrogeait les chapelains, les chantres, les aumôniers : rien. De vaines causeries, de vains débits de nouvelles. J'ai vu des jeunes gens pleurer de fureur en demandant inutilement des ordres et des armes ; j'ai vu des femmes se trouver mal de colère et de mépris. Parvenir au Roi, impossible ; l'étiquette fermait la porte.

La grande mesure décrétée contre Bonaparte fut un ordre de *courir sus :* Louis XVIII, sans jambes, *courir sus* le conquérant qui enjambait la terre ! Cette formule des anciennes lois, renouvelée à cette occasion, suffit pour montrer la portée d'esprit des hommes d'État de cette époque. *Courir sus* en 1815 ! *courir sus !* et *sus* qui ? *sus* un loup ? *sus* un chef de brigands ? *sus* un seigneur félon ? Non : *sus* Napoléon qui avait *couru sus* les rois, les avait saisis et marqués pour jamais à l'épaule de son *N* ineffaçable !

De cette ordonnance, considérée de plus près, sortait une vérité politique que personne

ne voyait : la race légitime, étrangère à la nation pendant vingt-trois années, était restée au jour et à la place où la révolution l'avait prise, tandis que la nation avait marché dans le temps et l'espace. De là impossibilité de s'entendre et de se rejoindre ; religion, idées, intérêts, langage, terre et ciel, tout était différent pour le peuple et pour le Roi, parce qu'ils n'étaient plus au même point de la route, parce qu'ils étaient séparés par un quart de siècle équivalant à des siècles.

Mais si l'ordre de *courir sus* paraît étrange par la conservation du vieil idiome de la loi, Bonaparte eut-il d'abord l'intention d'agir mieux, tout en employant un nouveau langage ? Des papiers de M. d'Hauterive, inventoriés par M. Artaud, prouvent qu'on eut beaucoup de peine à empêcher Napoléon de faire fusiller le duc d'Angoulême, malgré la pièce officielle du *Moniteur,* pièce de parade qui nous reste : il trouvait mauvais que ce prince se fût défendu. Et pourtant le fugitif de l'île

d'Elbe, en quittant Fontainebleau, avait recommandé aux soldats d'être *fidèles au monarque* que la France s'était choisi. La famille de Bonaparte avait été respectée ; la reine Hortense avait accepté de Louis XVIII le titre de duchesse de Saint-Leu ; Murat, qui régnait encore à Naples, n'eut son royaume vendu que par M. de Talleyrand pendant le congrès de Vienne.

Cette époque, où la franchise manque à tous, serre le cœur : chacun jetait en avant une profession de foi, comme une passerelle pour traverser la difficulté du jour ; quitte à changer de direction, la difficulté franchie : la jeunesse seule était sincère, parce qu'elle touchait à son berceau. Bonaparte déclare solennellement qu'il renonce à la couronne ; il part et revient au bout de neuf mois. Benjamin Constant imprime son énergique protestation contre le tyran, et il change en vingt-quatre heures. On verra plus tard, dans un autre livre de ces *Mémoires*, qui lui inspira ce noble mouvement

auquel la mobilité de sa nature ne lui permit pas de rester fidèle. Le maréchal Soult anime les troupes contre leur ancien capitaine; quelques jours après il rit aux éclats de sa proclamation dans le cabinet de Napoléon, aux Tuileries, et devient major général de l'armée à Waterloo; le maréchal Ney baise les mains du Roi, jure de lui ramener Bonaparte enfermé dans une cage de fer, et il livre à celui-ci tous les corps qu'il commande. Hélas! et le Roi de France?... il déclare qu'à soixante ans il ne peut mieux terminer sa carrière qu'en mourant pour la défense de son peuple..., et il fuit à Gand! A cette impossibilité de vérité dans les sentiments, à ce désaccord entre les paroles et les actions, on se sent saisi de dégoût pour l'espèce humaine.

Louis XVIII, au 20 mars, prétendait mourir au milieu de la France; s'il eût tenu parole, la légitimité pouvait encore durer un siècle; la nature même semblait avoir ôté au vieux Roi la faculté de se retirer, en l'enchaînant d'infir-

mités salutaires ; mais les destinées futures de la race humaine eussent été entravées par l'accomplissement de la résolution de l'auteur de la Charte. Bonaparte accourut au secours de l'avenir; ce Christ de la mauvaise puissance prit par la main le nouveau paralytique et lui dit : « Levez-vous et emportez votre lit ; *surge, tolle lectum tuum.* »

Fuite du Roi. — Je pars avec madame de Chateaubriand. — Embarras de la route. — Le duc d'Orléans et le prince de Condé. — Tournai, Bruxelles. — Souvenirs. — Le duc de Richelieu. — Le Roi à Gand m'appelle auprès de lui.

Il était évident que l'on méditait une escampative : dans la crainte d'être retenu, on n'avertissait pas même ceux qui, comme moi, auraient été fusillés une heure après l'entrée de Napoléon à Paris. Je rencontrai le duc de Richelieu dans les Champs-Élysées : « On nous trompe,

« me dit-il; je monte la garde ici, car je ne « compte pas attendre tout seul l'empereur aux « Tuileries. »

Madame de Chateaubriand avait envoyé, le soir du 19, un domestique au Carrousel, avec ordre de ne revenir que lorsqu'il aurait la certitude de la fuite du Roi. A minuit, le domestique n'étant pas rentré, je m'allai coucher. Je venais de me mettre au lit quand M. Clausel de Coussergues entra. Il nous apprit que Sa Majesté était partie et qu'elle se dirigeait sur Lille. Il m'apportait cette nouvelle de la part du chancelier, qui, me sachant en danger, violait pour moi le secret et m'envoyait douze mille francs à reprendre sur mes appointements de ministre de Suède. Je m'obstinai à rester, ne voulant quitter Paris que quand je serais physiquement sûr du déménagement royal. Le domestique envoyé à la découverte revint : il avait vu défiler les voitures de la cour. Madame de Chateaubriand me poussa dans sa voiture, le 20 mars, à quatre heures du matin. J'étais

dans un tel accès de rage que je ne savais où j'allais ni ce que je faisais.

Nous sortîmes par la barrière Saint-Martin. A l'aube, je vis des corbeaux descendre paisiblement des ormes du grand chemin où ils avaient passé la nuit pour prendre aux champs leur premier repas, sans s'embarrasser de Louis XVIII et de Napoléon : ils n'étaient pas, eux, obligés de quitter leur patrie, et, grâce à leurs ailes, ils se moquaient de la mauvaise route où j'étais cahoté. Vieux amis de Combourg ! nous nous ressemblions davantage quand jadis, au lever du jour, nous déjeunions des mûres de la ronce dans nos halliers de la Bretagne !

La chaussée était défoncée, le temps pluvieux, madame de Chateaubriand souffrante : elle regardait à tout moment par la lucarne du fond de la voiture si nous n'étions pas poursuivis. Nous couchâmes à Amiens, où naquit Du Cange, ensuite à Arras, patrie de Robespierre : là, je fus reconnu. Ayant envoyé demander des chevaux, le 22 au matin, le maître de poste les dit

retenus pour un général qui portait à Lille la nouvelle de *l'entrée triomphante de l'empereur et roi à Paris;* madame de Chateaubriand mourait de peur, non pour elle, mais pour moi. Je courus à la poste et, avec de l'argent, je levai la difficulté.

Arrivés sous les remparts de Lille le 23, à deux heures du matin, nous trouvâmes les portes fermées ; ordre était de ne les ouvrir à qui que ce soit. On ne put ou on ne voulut nous dire si le Roi était entré dans la ville. J'engageai le postillon pour quelques louis à gagner, en dehors des glacis, l'autre côté de la place et à nous conduire à Tournai ; j'avais, en 1792, fait à pied, pendant la nuit, ce même chemin avec mon frère. Arrivé à Tournai, j'appris que Louis XVIII était certainement entré dans Lille avec le maréchal Mortier, et qu'il comptait s'y défendre. Je dépêchai un courrier à M. de Blacas, le priant de m'envoyer une permission pour être reçu dans la place. Mon courrier revint avec une permission du commandant, mais

sans un mot de M. de Blacas. Laissant madame de Chateaubriand à Tournai, je remontais en voiture pour me rendre à Lille, lorsque le prince de Condé arriva. Nous sûmes par lui que le Roi était parti et que le maréchal Mortier l'avait fait accompagner jusqu'à la frontière. D'après ces explications, il restait prouvé que Louis XVIII n'était plus à Lille lorsque ma lettre y parvint.

Le duc d'Orléans suivit de près le prince de Condé. Mécontent en apparence, il était aise au fond de se trouver hors de la bagarre ; l'ambiguïté de sa déclaration et de sa conduite portait l'empreinte de son caractère. Quant au vieux prince de Condé, l'émigration était son Dieu Lare. Lui n'avait pas peur de monsieur de Bonaparte ; il se battait si l'on voulait, il s'en allait si l'on voulait : les choses étaient un peu brouillées dans sa cervelle ; il ne savait pas trop s'il s'arrêterait à Rocroi pour y livrer bataille, ou s'il irait dîner au Grand-Cerf. Il leva ses tentes quelques heures avant nous, me char-

geant de recommander le café de l'auberge à ceux de sa maison qu'il avait laissés derrière lui. Il ignorait que j'avais donné ma démission à la mort de son petit-fils; il n'était pas bien sûr d'avoir eu un petit-fils; il sentait seulement dans son nom un certain accroissement de gloire, qui pouvait bien tenir à quelque Condé qu'il ne se rappelait plus.

Vous souvient-il de mon premier passage à Tournai avec mon frère, lors de ma première émigration? Vous souvient-il, à ce propos, de l'homme métamorphosé en âne, de la fille des oreilles de laquelle sortaient des épis de blé, de la pluie de corbeaux qui mettaient le feu partout? En 1815, nous étions bien nous-mêmes une pluie de corbeaux; mais nous ne mettions le feu nulle part. Hélas! je n'étais plus avec mon malheureux frère. Entre 1792 et 1815 la République et l'Empire avaient passé: que de révolutions s'étaient aussi accomplies dans ma vie! Le temps m'avait ravagé comme le reste. Et vous, jeunes générations du moment,

laissez venir vingt-trois années, et vous direz à ma tombe où en sont vos amours et vos illusions d'aujourd'hui.

A Tournai étaient arrivés les deux frères Bertin : M. Bertin de Vaux s'en retourna à Paris ; l'autre Bertin, Bertin l'aîné, était mon ami. Vous savez par ces *Mémoires* ce qui m'attachait à lui.

De Tournai nous allâmes à Bruxelles : là je ne retrouvai ni le baron de Breteuil, ni Rivarol, ni tous ces jeune aides de camp devenus morts ou vieux, ce qui est la même chose. Aucune nouvelle du barbier qui m'avait donné asile. Je ne pris point le mousquet, mais la plume ; de soldat j'étais devenu barbouilleur de papier. Je cherchais Louis XVIII ; il était à Gand, où l'avaient conduit MM. de Blacas et de Duras : leur intention avait été d'abord d'embarquer le Roi pour l'Angleterre. Si le Roi avait consenti à ce projet, jamais il ne serait remonté sur le trône.

Étant entré dans un hôtel garni pour exami-

ner un appartement, j'aperçus le duc de Richelieu fumant à demi-couché sur un sofa, au fond d'une chambre noire. Il me parla des princes de la manière la plus brutale, déclarant qu'il s'en allait en Russie et ne voulait plus entendre parler de ces gens-là. Madame la duchesse de Duras, arrivée à Bruxelles, eut la douleur d'y perdre sa nièce.

La capitale du Brabant m'est en horreur; elle n'a jamais servi que de passage à mes exils; elle a toujours porté malheur à moi ou à mes amis.

Un ordre du Roi m'appela à Gand. Les volontaires royaux et la petite armée du duc de Berry avaient été licenciés à Béthune, au milieu de la boue et des accidents d'une débâcle militaire : on s'était fait des adieux touchants. Deux cents hommes de la maison du Roi restèrent et furent cantonnés à Alost; mes deux neveux, Louis et Christian de Chateaubriand, faisaient partie de ce corps.

LES CENT-JOURS A GAND.

Le Roi et son conseil. — Je deviens ministre de l'intérieur par *interim*. — M. de Lally-Tolendal. — Madame la duchesse de Duras. — Le maréchal Victor. — L'abbé Louis et le comte Beugnot. — L'abbé de Montesquiou. — Dîners du poisson blanc : convives.

On m'avait donné un billet de logement dont je ne profitai pas : une baronne dont j'ai oublié le nom vint trouver madame de Chateaubriand à l'auberge et nous offrit un appartement chez elle : elle nous priait de si bonne grâce ! « Vous ne ferez aucune attention, nous

« dit-elle, à ce que vous contera mon mari : il « a la tête..... vous comprenez ? Ma fille aussi « est tant soit peu extraordinaire ; elle a des « moments terribles, la pauvre enfant ! mais elle « est du reste douce comme un mouton. Hé- « las ! ce n'est pas celle-là qui me cause le plus « de chagrin ; c'est mon fils Louis, le dernier « de mes enfants : si Dieu n'y met la main, il « sera pire que son père. » Madame de Chateaubriand refusa poliment d'aller demeurer chez des personnes aussi raisonnables.

Le Roi, bien logé, ayant son service et ses gardes, forma son conseil. L'empire de ce grand monarque consistait en une maison du royaume des Pays-Bas, laquelle maison était située dans une ville qui, bien que la ville natale de Charles-Quint, avait été le chef-lieu d'une préfecture de Bonaparte : ces noms font entre eux un assez bon nombre d'événements et de siècles.

L'abbé de Montesquiou étant à Londres, Louis XVIII me nomma ministre de l'intérieur

par *interim*. Ma correspondance avec les *départements* ne me donnait pas grand' besogne ; je mettais facilement à jour ma correspondance avec les préfets, sous-préfets, maires et adjoints de nos bonnes villes, du côté intérieur de nos frontières ; je ne réparais pas beaucoup les chemins et je laissais tomber les clochers ; mon budget ne m'enrichissait guère ; je n'avais point de fonds secrets ; seulement, par un abus criant, *je cumulais ;* j'étais toujours ministre plénipotentiaire de S. M. auprès du roi de Suède, qui, comme son compatriote Henri IV, régnait par droit de conquête, sinon par droit de naissance. Nous discourions autour d'une table couverte d'un tapis vert dans le cabinet du Roi. M. de Lally-Tolendal, qui était, je crois, ministre de l'instruction publique, prononçait des discours plus amples, plus joufflus encore que sa personne : il citait ses illustres aïeux les rois d'Irlande et embarbouillait le procès de son père dans celui de Charles I[er] et de Louis XVI. Il se délassait le soir des larmes,

des sueurs et des paroles qu'il avait versées au conseil, avec une dame accourue de Paris par enthousiasme de son génie; il cherchait vertueusement à la guérir, mais son éloquence trompait sa vertu et enfonçait le dard plus avant.

Madame la duchesse de Duras était venue rejoindre M. le duc de Duras parmi les bannis. Je ne veux plus dire de mal du malheur, puisque j'ai passé trois mois auprès de cette femme excellente, causant de tout ce que des esprits et des cœurs droits peuvent trouver dans une conformité de goûts, d'idées, de principes et de sentiments. Madame de Duras était ambitieuse pour moi : elle seule a connu d'abord ce que je pouvais valoir en politique; elle s'est toujours désolée de l'envie et de l'aveuglement qui m'écartaient des conseils du Roi; mais elle se désolait encore bien davantage des obstacles que mon caractère apportait à ma fortune : elle me grondait, elle me voulait corriger de mon insouciance, de ma franchise, de mes naïvetés, et me

faire prendre des habitudes de courtisanerie qu'elle-même ne pouvait souffrir. Rien peut-être ne porte plus à l'attachement et à la reconnaissance que de se sentir sous le patronage d'une amitié supérieure qui, en vertu de son ascendant sur la société, fait passer vos défauts pour des qualités, vos imperfections pour un charme. Un homme vous protége par ce qu'il vaut, une femme par ce que vous valez : voilà pourquoi de ces deux empires l'un est si odieux, l'autre si doux.

Depuis que j'ai perdu cette personne si généreuse, d'une âme si noble, d'un esprit qui réunissait quelque chose de la force de la pensée de madame de Staël à la grâce du talent de madame de La Fayette, je n'ai cessé, en la pleurant, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger quelquefois des cœurs qui m'étaient dévoués. Veillons bien sur notre caractère ! Songeons que nous pouvons, avec un attachement profond, n'en pas moins empoisonner des jours que nous rachèterions au

prix de tout notre sang. Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts ? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons faites ? Ils auraient mieux aimé de nous un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort.

La charmante Clara (madame la duchesse de Rauzan) était à Gand avec sa mère. Nous faisions, à nous deux, de mauvais couplets sur l'air de la Tyrolienne. J'ai tenu sur mes genoux bien de belles petites filles qui sont aujourd'hui de jeunes grand'mères. Quand vous avez quitté une femme, mariée devant vous à seize ans, si vous revenez seize ans après, vous la retrouvez au même âge : « Ah ! madame, vous « n'avez pas pris un jour ! » Sans doute : mais c'est à la fille que vous contez cela, à la fille que vous conduirez encore à l'autel. Mais vous, triste témoin des deux hymens, vous encoffrez les seize années que vous avez reçues à chaque union : présent de noces qui hâtera votre pro-

pre mariage avec une dame blanche, un peu maigre.

Le maréchal Victor était venu se placer auprès de nous, à Gand, avec une simplicité admirable : il ne demandait rien, n'importunait jamais le roi de son empressement ; on le voyait à peine ; je ne sais si on lui fit jamais l'honneur et la grâce de l'inviter une seule fois au dîner de S. M. J'ai retrouvé dans la suite le maréchal Victor ; j'ai été son collègue au ministère, et toujours la même excellente nature m'est apparue. A Paris, en 1823, M. le dauphin fut d'une grande dureté pour cet honnête militaire : il était bien bon, ce duc de Bellune, de payer par un dévouement si modeste une ingratitude si à l'aise ! La candeur m'entraîne et me touche, lors même qu'en certaines occasions elle arrive à la dernière expression de sa naïveté. Ainsi le maréchal m'a raconté la mort de sa femme dans le langage du soldat, et il m'a fait pleurer : il prononçait des mots scabreux si vite, et il les changeait avec tant

de pudicité, qu'on aurait pu même les écrire.

M. de Vaublanc et M. Capelle nous rejoignirent. Le premier disait avoir de tout dans son portefeuille. Voulez-vous du Montesquieu? en voici; du Bossuet? en voilà. A mesure que la partie paraissait vouloir prendre une autre face, il nous arrivait des voyageurs.

L'abbé Louis et M. le comte Beugnot descendirent à l'auberge où j'étais logé. Madame de Chateaubriand avait des étouffements affreux, et je la veillais. Les deux nouveaux venus s'installèrent dans une chambre séparée seulement de celle de ma femme par une mince cloison; il était impossible de ne pas entendre, à moins de se boucher les oreilles : entre onze heures et minuit les débarqués élevèrent la voix; l'abbé Louis, qui parlait comme un loup et à saccades, disait à M. Beugnot : « Toi, ministre? tu ne le « seras plus! tu n'as fait que des sottises! » Je n'entendis pas clairement la réponse de M. le comte Beugnot, mais il parla de 33 millions laissés au trésor royal. L'abbé poussa, appa-

remment de colère, une chaise qui tomba. A travers le fracas, je saisis ces mots : « Le duc « d'Angoulême? il faut qu'il achète du bien na- « tional à la barrière de Paris. Je vendrai le « reste des forêts de l'État. Je couperai tout, « les ormes du grand chemin, le bois de Bou- « logne, les Champs-Élysées : à quoi ça sert-il? « heim! » La brutalité faisait le principal mérite de M. Louis; son talent était un amour stupide des intérêts matériels. Si le ministre des finances entraînait les forêts à sa suite, il avait sans doute un autre secret qu'Orphée, qui *faisait aller après soi les bois par son beau vieller*. Dans l'argot du temps on appelait M. Louis un homme *spécial;* sa spécialité financière l'avait conduit à entasser l'argent des contribuables dans le trésor, pour le faire prendre par Bonaparte. Bon tout au plus pour le Directoire, Napoléon n'avait pas voulu de cet homme spécial, qui n'était pas du tout un homme unique.

L'abbé Louis était venu jusqu'à Gand réclamer son ministère : il était fort bien auprès de

M. de Talleyrand, avec lequel il avait officié solennellement à la première fédération du Champ-de-Mars : l'évêque faisait le prêtre, l'abbé Louis le diacre et l'abbé d'Ernaud le sous-diacre. M. de Talleyrand, se souvenant de cette admirable profanation, disait au baron Louis : « L'abbé, tu étais bien beau en diacre « au Champ-de-Mars ! » Nous avons supporté cette honte derrière la grande tyrannie de Bonaparte : devions-nous la supporter plus tard?

Le Roi *très-chrétien* s'était mis à l'abri de tout reproche de cagoterie : il possédait dans son conseil un évêque marié, M. de Talleyrand; un prêtre concubinaire, M. Louis; un abbé peu pratiquant, M. de Montesquiou.

Ce dernier, homme ardent comme un poitrinaire, d'une certaine facilité de parole, avait l'esprit étroit et dénigrant, le cœur haineux, le caractère aigre. Un jour que j'avais péroré au Luxembourg pour la liberté de la presse, le descendant de Clovis passant devant moi, qui ne venais que du Breton Mormoran, me donna

un grand coup de genou dans la cuisse, ce qui n'était pas de bon goût; je le lui rendis, ce qui n'était pas poli : nous jouions au coadjuteur et au duc de La Rochefoucauld. L'abbé de Montesquiou appelait plaisamment M. de Lally-Tolendal : « un animal à l'anglaise. »

On pêche, dans les rivières de Gand, un poisson blanc fort délicat : nous allions, *tutti quanti,* manger ce bon poisson dans une guinguette, en attendant les batailles et la fin des empires. M. Laborie ne manquait point au rendez-vous : je l'avais rencontré pour la première fois à Savigny, lorsque, fuyant Bonaparte, il entra par une fenêtre chez madame de Beaumont, et se sauva par une autre. Infatigable au travail, multipliant ses courses autant que ses billets, aimant à rendre des services comme d'autres aiment à les recevoir, il a été calomnié : la calomnie n'est pas l'accusation du calomnié, c'est l'excuse du calomniateur. J'ai vu se lasser des promesses dont M. Laborie était riche; mais pourquoi? Les

chimères sont comme la torture : ça fait toujours passer une heure ou deux. J'ai souvent mené en main, avec une bride d'or, de vieilles rosses de souvenirs qui ne pouvaient se tenir debout, et que je prenais pour de jeunes et fringantes espérances.

Je vis aussi aux dîners du poisson blanc M. Mounier, homme de raison et de probité. M. Guizot daignait nous honorer de sa présence.

SUITE DES CENT-JOURS A GAND.

Moniteur de Gand. — Mon rapport au Roi : effet de ce rapport à Paris. — Falsification.

On avait établi à Gand *un Moniteur :* mon rapport au Roi du 12 mai, inséré dans ce journal, prouve que mes sentiments sur les libertés de la presse et sur la domination étrangère ont en tout temps été les mêmes. Je puis aujourd'hui citer ces passages; ils ne démentent point ma vie :

« Sire, vous vous apprêtiez à couronner les

« institutions dont vous aviez posé la base.....
« Vous aviez déterminé une époque pour le
« commencement de la pairie héréditaire ; le
« ministère eût acquis plus d'unité ; les minis-
« tres seraient devenus membres des deux
« Chambres, selon l'esprit même de la Charte ;
« une loi eût été proposée afin qu'on pût être
« élu membre de la Chambre des députés avant
« quarante ans et que les citoyens eussent une
« véritable carrière politique. On allait s'occu-
« per d'un code pénal pour les délits de la
« presse, après l'adoption de laquelle loi la
« presse eût été entièrement libre, car cette
« liberté est inséparable de tout gouvernement
« représentatif. . . . .

« Sire, et c'est ici l'occasion d'en faire la pro-
« testation solennelle : tous vos ministres, tous
« les membres de votre conseil, sont inviola-
« blement attachés aux principes d'une sage li-
« berté ; ils puisent auprès de vous cet amour
« des lois, de l'ordre et de la justice, sans les-
« quels il n'est point de bonheur pour un peu-

« ple. Sire, qu'il nous soit permis de vous le
« dire, nous sommes prêts à verser pour vous
« la dernière goutte de notre sang, à vous sui-
« vre au bout de la terre, à partager avec vous
« les tribulations qu'il plaira au Tout-Puissant
« de vous envoyer, parce que nous croyons de-
« vant Dieu que vous maintiendrez la constitu-
« tion que vous avez donnée à votre peuple,
« que le vœu le plus sincère de votre âme
« royale est la liberté des Français. S'il en avait
« été autrement, sire, nous serions toujours
« morts à vos pieds pour la défense de votre
« personne sacrée ; mais nous n'aurions plus
« été que vos soldats, nous aurions cessé d'être
« vos conseillers et vos ministres. . . . .
« . . . .

« Sire, nous partageons dans ce moment
« votre royale tristesse : il n'y a pas un de vos
« conseillers et de vos ministres qui ne donnât
« sa vie pour prévenir l'invasion de la France.
« Sire, vous êtes Français, nous sommes Fran-
« çais ! Sensibles à l'honneur de notre patrie,

« fiers de la gloire de nos armes, admirateurs
« du courage de nos soldats, nous voudrions,
« au milieu de leurs bataillons, verser jusqu'à
« la dernière goutte de notre sang pour les ra-
« mener à leur devoir ou pour partager avec
« eux des triomphes légitimes. Nous ne voyons
« qu'avec la plus profonde douleur les maux
« prêts à fondre sur notre pays. »

Ainsi, à Gand, je proposais de donner à la Charte ce qui lui manquait encore, et je montrais ma douleur de la nouvelle invasion qui menaçait la France : je n'étais pourtant qu'un banni dont les vœux étaient en contradiction avec les faits qui me pouvaient rouvrir les portes de ma patrie. Ces pages étaient écrites dans les États des souverains alliés, parmi des Rois et des émigrés qui détestaient la liberté de la presse, au milieu des armées marchant à la conquête, et dont nous étions, pour ainsi dire, les prisonniers : ces circonstances ajoutent peut-être quelque force aux sentiments que j'osais exprimer.

Mon rapport, parvenu à Paris, eut un grand retentissement; il fut réimprimé par M. Le Normant fils, qui joua sa vie dans cette occasion, et pour lequel j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir un brevet stérile d'imprimeur du roi. Bonaparte agit ou laissa agir d'une manière peu digne de lui : à l'occasion de mon rapport on fit ce que le Directoire avait fait à l'apparition des Mémoires de Cléry, on en falsifia des lambeaux : j'étais censé proposer à Louis XVIII des stupidités pour le rétablissement des droits féodaux, pour les dîmes du clergé, pour la reprise des biens nationaux, comme si l'impression de la pièce originale dans le *Moniteur de Gand,* à date fixe et connue, ne confondait pas l'imposture : mais on avait besoin d'un mensonge d'une heure. Le pseudonyme chargé d'un pamphlet sans sincérité était un militaire d'un grade assez élevé : il fut destitué après les Cent-Jours; on motiva sa destitution sur la conduite qu'il avait tenue envers moi ; il m'envoya ses amis ; ils me prièrent de m'interposer

afin qu'un homme de mérite ne perdît pas ses seuls moyens d'existence : j'écrivis au ministre de la guerre, et j'obtins une pension de retraite pour cet officier. Il est mort : la femme de cet officier est restée attachée à madame de Chateaubriand avec une reconnaissance à laquelle j'étais loin d'avoir des droits. Certains procédés sont trop estimés ; les personnes les plus vulgaires sont susceptibles de ces générosités. On se donne un renom de vertu à peu de frais : l'âme supérieure n'est pas celle qui pardonne ; c'est celle qui n'a pas besoin de pardon.

Je ne sais où Bonaparte, à Sainte-Hélène, a trouvé que *j'avais rendu à Gand des services essentiels :* s'il jugeait trop favorablement mon rôle, du moins il y avait dans son sentiment une appréciation de ma valeur politique.

SUITE DES CENT-JOURS A GAND.

Le Béguinage.. — Comment j'étais reçu. — Grand dîner. — Voyage de madame de Chateaubriand à Ostende. — Anvers. — Un bègue. — Mort d'une jeune Anglaise.

Je me dérobais à Gand, le plus que je pouvais, à des intrigues antipathiques à mon caractère et misérables à mes yeux; car, au fond, dans notre mesquine catastrophe j'apercevais la catastrophe de la société. Mon refuge contre les oisifs et les croquants était l'*enclos du Bé-*

guinage : je parcourais ce petit univers de femmes voilées ou aguimpées, consacrées aux diverses œuvres chrétiennes; région calme, placée comme les syrtes africaines au bord des tempêtes. Là aucune disparate ne heurtait mes idées, car le sentiment religieux est si haut, qu'il n'est jamais étranger aux plus graves révolutions : les solitaires de la Thébaïde et les Barbares, destructeurs du monde romain, ne sont point des faits discordants et des existences qui s'excluent.

J'étais reçu gracieusement dans l'enclos comme l'auteur du *Génie du christianisme* : partout où je vais, parmi les chrétiens, les curés m'arrivent; ensuite les mères m'amènent leurs enfants; ceux-ci me récitent mon chapitre sur *la première communion*. Puis se présentent des personnes malheureuses qui me disent le bien que j'ai eu le bonheur de leur faire. Mon passage dans une ville catholique est annoncé comme celui d'un missionnaire et d'un médecin. Je suis touché

de cette double réputation : c'est le seul souvenir agréable de moi que je conserve ; je me déplais dans tout le reste de ma personne et de ma renommée.

J'étais assez souvent invité à des festins dans la famille de M. et madame d'Ops, père et mère vénérables entourés d'une trentaine d'enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Chez M. Coppens, un gala, que je fus forcé d'accepter, se prolongea depuis une heure de l'après-midi jusqu'à huit heures du soir. Je comptai neuf services : on commença par les confitures et l'on finit par les côtelettes. Les Français seuls savent dîner avec méthode, comme eux seuls savent composer un livre.

Mon *ministère* me retenait à Gand ; madame de Chateaubriand, moins occupée, alla voir Ostende, où je m'embarquai pour Jersey en 1792. J'avais descendu exilé et mourant ces mêmes canaux au bord desquels je me promenais exilé encore, mais en parfaite santé : toujours des fables dans ma carrière ! Les misères

et les joies de ma première émigration revivaient dans ma pensée; je revoyais l'Angleterre, mes compagnons d'infortune, et cette Charlotte que je devais apercevoir encore. Personne ne se crée comme moi une société réelle en évoquant des ombres; c'est au point que la vie de mes souvenirs absorbe le sentiment de ma vie réelle. Des personnes mêmes dont je ne me suis jamais occupé, si elles meurent, envahissent ma mémoire : on dirait que nul ne peut devenir mon compagnon s'il n'a passé à travers la tombe, ce qui me porte à croire que je suis un mort. Où les autres trouvent une éternelle séparation, je trouve une réunion éternelle; qu'un de mes amis s'en aille de la terre, c'est comme s'il venait demeurer à mes foyers; il ne me quitte plus. A mesure que le monde présent se retire, le monde passé me revient. Si les générations actuelles dédaignent les générations vieillies, elles perdent les frais de leur mépris en ce qui me touche : je ne m'aperçois même pas de leur existence.

Ma toison d'or n'était pas encore à Bruges, madame de Chateaubriand ne me l'apporta pas. A Bruges, en 1426, il y *avait un homme appelé Jean,* lequel inventa ou perfectionna la peinture à l'huile : remercions Jean de Bruges; sans la propagation de sa méthode, les chefs-d'œuvre de Raphaël seraient aujourd'hui effacés. Où les peintres flamands ont-ils dérobé la lumière dont ils éclairent leurs tableaux? Quel rayon de la Grèce s'est égaré au rivage de la Batavie?

Après son voyage d'Ostende, madame de Chateaubriand fit une course à Anvers. Elle y vit, dans un cimetière, des âmes du purgatoire en plâtre toutes barbouillées de noir et de feu. A Louvain elle me recruta un bègue, savant professeur qui vint tout exprès à Gand pour contempler un homme aussi extraordinaire que le mari de ma femme. Il me dit : « Illus...ttt...rr... » ; sa parole manqua à son admiration et je le priai à dîner. Quand l'helléniste eut bu du curaçao, sa langue se délia.

Nous nous mîmes sur les mérites de Thucydide, que le vin nous faisait trouver clair comme de l'eau. A force de tenir tête à mon hôte, je finis, je crois, par parler hollandais ; du moins je ne me comprenais plus.

Madame de Chateaubriand eut une triste nuit d'auberge à Anvers : une jeune Anglaise, nouvellement accouchée, se mourait ; pendant deux heures elle fit entendre des plaintes; puis sa voix s'affaiblit et son dernier gémissement, que saisit à peine une oreille étrangère, se perdit dans un éternel silence. Les cris de cette voyageuse, solitaire et abandonnée, semblaient préluder aux mille voix de la mort prêtes à s'élever à Waterloo.

SUITE DES CENT-JOURS A GAND.

Mouvement inaccoutumé de Gand. — Le duc de Wellington. — Monsieur. — Louis XVIII.

La solitude accoutumée de Gand était rendue plus sensible par la foule étrangère qui l'animait alors, et qui bientôt s'allait écouler. Des recrues belges et anglaises apprenaient l'exercice sur les places et sous les arbres des promenades; des canonniers, des fournisseurs, des

dragons, mettaient à terre des trains d'artillerie, des troupeaux de bœufs, des chevaux qui se débattaient en l'air tandis qu'on les descendait suspendus dans des sangles; des vivandières débarquaient avec les sacs, les enfants et les fusils de leurs maris : tout cela se rendait, sans savoir pourquoi et sans y avoir le moindre intérêt, au grand rendez-vous de destruction que leur avait donné Bonaparte. On voyait des politiques gesticuler le long d'un canal, auprès d'un pêcheur immobile, des émigrés trotter de chez le Roi chez *Monsieur*, de chez *Monsieur* chez le Roi. Le chancelier de France, M. d'Ambray, habit vert, chapeau rond, un vieux roman sous le bras, se rendait au conseil pour amender la Charte; le duc de Lévis allait faire sa cour avec des savates débordées qui lui sortaient des pieds, parce que, fort brave et nouvel Achille, il avait été blessé au talon. Il était plein d'esprit, on peut en juger par le recueil de ses pensées.

Le duc de Wellington venait de temps en

temps passer des revues. Louis XVIII sortait chaque après-dînée dans un carrosse à six chevaux avec son premier gentilhomme de la chambre et ses gardes, pour faire le tour de Gand, tout comme s'il eût été dans Paris. S'il rencontrait dans son chemin le duc de Wellington, il lui faisait en passant un petit signe de tête de protection.

Louis XVIII ne perdit jamais le souvenir de la prééminence de son berceau ; il était roi partout, comme Dieu est Dieu partout, dans une crèche ou dans un temple, sur un autel d'or ou d'argile. Jamais son infortune ne lui arracha la plus petite concession ; sa hauteur croissait en raison de son abaissement ; son diadème était son nom ; il avait l'air de dire : « Tuez-moi, vous ne tuerez pas les siècles écrits « sur mon front. » Si l'on avait ratissé ses armes au Louvre, peu lui importait : n'étaient-elles pas gravées sur le globe ? Avait-on envoyé des commissaires les gratter dans tous les coins de l'Univers ? Les avait-on effacées aux Indes,

à Pondichéry, en Amérique, à Lima et à Mexico; dans l'Orient, à Antioche, à Jérusalem, à Saint Jean d'Acre, au Caire, à Constantinople, à Rhodes, en Morée; dans l'Occident, sur les murailles de Rome, aux plafonds de Caserte et de l'Escurial, aux voûtes des salles de Ratisbonne et de Westminster, dans l'écusson de tous les rois? Les avait-on arrachées à l'aiguille de la boussole, où elles semblent annoncer le règne des lis aux diverses régions de la terre?

L'idée fixe de la grandeur, de l'antiquité, de la dignité, de la majesté de sa race, donnait à Louis XVIII un véritable empire. On en sentait la domination; les généraux même de Bonaparte la confessaient : ils étaient plus intimidés devant ce vieillard impotent que devant le maître terrible qui les avait commandés dans cent batailles. A Paris, quand Louis XVIII accordait aux monarques triomphants l'honneur de dîner à sa table, il passait sans façon le premier devant ces princes dont les soldats cam-

paient dans la cour du Louvre; il les traitait comme des vassaux qui n'avaient fait que leur devoir en amenant des hommes d'armes à leur seigneur suzerain. En Europe, il n'est qu'une monarchie, celle de France; le destin des autres monarchies est lié au sort de celle-là. Toutes les races royales sont d'hier auprès de la race de Hugues Capet, et presque toutes en sont filles. Notre ancien pouvoir royal était l'ancienne royauté du monde : du bannissement des Capets datera l'ère de l'expulsion des rois.

Plus cette superbe du descendant de Saint-Louis était impolitique (elle est devenue funeste à ses héritiers), plus elle plaisait à l'orgueil national: les Français jouissaient de voir des souverains qui, vaincus, avaient porté les chaînes d'un homme, porter, vainqueurs, le joug d'une race.

La foi inébranlable de Louis XVIII dans son sang est la puissance réelle qui lui rendit le sceptre ; c'est cette foi qui, à deux reprises, fit

tomber sur sa tête une couronne pour laquelle l'Europe ne croyait pas, ne prétendait pas épuiser ses populations et ses trésors. Le banni sans soldats se trouvait au bout de toutes les batailles qu'il n'avait pas livrées. Louis XVIII était la légitimité incarnée; elle a cessé d'être visible quand il a disparu.

SUITE DES CENT-JOURS A GAND.

Souvenirs de l'histoire à Gand. — Madame la duchesse d'Angoulême arrive à Gand. — Madame de Sèze. — Madame la duchesse de Lévis.

Je faisais à Gand, comme je fais en tous lieux, des courses à part. Les barques glissant sur d'étroits canaux, obligées de traverser dix à douze lieues de prairies pour arriver à la mer, avaient l'air de voguer sur l'herbe; elles me rappelaient les canots sauvages dans les ma-

rais à folle avoine du Missouri. Arrêté au bord de l'eau, tandis qu'on immergeait des zones de toile écrue, mes yeux erraient sur les clochers de la ville; l'histoire m'apparaissait sur les nuages du ciel.

Les Gantois s'insurgent contre Henri de Chatillon, gouverneur pour la France; la femme d'Édouard III met au monde Jean de Gand, tige de la maison de Lancastre; règne populaire d'Artevelle: « Bonnes gens, qui vous « meut? Pourquoi êtes-vous si troublés sur « moi? En quoi puis-je vous avoir courroucés? » — Il vous faut mourir! criait le peuple: c'est ce que le temps nous crie à tous. Plus tard je voyais les ducs de Bourgogne; les Espagnols arrivaient. Puis la pacification, les siéges et les prises de Gand.

Quand j'avais rêvé parmi les siècles, le son d'un petit clairon ou d'une musette écossaise me réveillait. J'apercevais des soldats vivants qui accouraient pour rejoindre les bataillons ensevelis de la Batavie: toujours destructions,

puissances abattues, et, en fin de compte, quelques ombres évanouies et des noms passés.

La Flandre maritime fut un des premiers cantonnements des compagnons de Clodion et de Clovis. Gand, Bruges et leurs campagnes, fournissaient près d'un dixième des grenadiers de la vieille garde : cette terrible milice fut tirée en partie du berceau de nos pères, et elle s'est venue faire exterminer auprès de ce berceau. La *Lys* a-t-elle donné sa fleur aux armes de nos rois ?

Les mœurs espagnoles impriment leur caractère : les édifices de Gand me retraçaient ceux de Grenade, moins le ciel de la Vega. Une grande ville presque sans habitants, des rues désertes, des canaux aussi déserts que ces rues... vingt-six îles formées par ces canaux, qui n'étaient pas ceux de Venise, une énorme pièce d'artillerie du moyen âge, voilà ce qui remplaçait à Gand la cité des Zegris, le Duero et le Xenil, le Généralif et l'Alhambra : mes vieux songes, vous reverrai-je jamais ?

Madame la duchesse d'Angoulême, embarquée sur la Gironde, nous arriva par l'Angleterre avec le général Donnadieu et M. de Sèze, qui avait traversé l'Océan, son cordon bleu par-dessus sa veste. Le duc et la duchesse de Lévis vinrent à la suite de la princesse : ils s'étaient jetés dans la diligence et sauvés de Paris par la route de Bordeaux. Les voyageurs, leurs compagnons, parlaient politique : « Ce scélérat « de Chateaubriand, disait l'un d'eux, n'est pas « si bête ! depuis trois jours, sa voiture était « chargée dans sa cour : l'oiseau a déniché. Ce « n'est pas l'embarras, si Napoléon l'avait at- « trapé !... »

Madame la duchesse de Lévis était une personne très-belle, très-bonne, aussi calme que madame la duchesse de Duras était agitée. Elle ne quittait point madame de Chateaubriand ; elle fut à Gand notre compagne assidue. Personne n'a répandu dans ma vie plus de quiétude, chose dont j'ai grand besoin. Les moments les moins troublés de mon existence

sont ceux que j'ai passés à Noisiel, chez cette femme dont les paroles et les sentiments n'entraient dans votre âme que pour y ramener la sérénité. Je les rappelle avec regret ces moments écoulés sous les grands marronniers de Noisiel! l'esprit apaisé, le cœur convalescent, je regardais les ruines de l'abbaye de Chelles, les petites lumières des barques arrêtées parmi les saules de la Marne.

Le souvenir de madame de Lévis est pour moi celui d'une silencieuse soirée d'automne. Elle a passé en peu d'heures ; elle s'est mêlée à la mort comme à la source de tout repos. Je l'ai vue descendre sans bruit dans son tombeau au cimetière du Père-Lachaise ; elle est placée au-dessus de M. de Fontanes, et celui-ci dort auprès de son fils Saint-Marcellin, tué en duel. C'est ainsi qu'en m'inclinant au monument de madame de Lévis, je suis venu me heurter à deux autres sépulcres ; l'homme ne peut éveiller une douleur sans en réveiller une autre : pendant la nuit, les diverses fleurs

qui ne s'ouvrent qu'à l'ombre s'épanouissent.

A l'affectueuse bonté de madame de Lévis pour moi était jointe l'amitié de M. le duc de Lévis le père : je ne dois plus compter que par générations. M. de Lévis écrivait bien ; il avait l'imagination variée et féconde qui sentait sa noble race comme on la retrouvait à Quiberon dans son sang répandu sur les grèves.

Tout ne devait pas finir là; c'était le mouvement d'une amitié qui passait à la seconde génération. M. le duc de Lévis le fils, aujourd'hui attaché à M. le comte de Chambord, s'est approché de moi; mon affection héréditaire ne lui manquera pas plus que ma fidélité à son auguste maître. La nouvelle et charmante duchesse de Lévis, sa femme, réunit au grand nom de d'Aubusson les plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit : il y a de quoi vivre quand les grâces empruntent à l'histoire des ailes infatigables !

SUITE DES CENT-JOURS A GAND.

Pavillon Marsan à Gand. — M. Gaillard, conseiller à la cour royale. — Visite secrète de madame la baronne de Vitrolles. — Billet de la main de Monsieur. — Fouché.

A Gand, comme à Paris, le pavillon Marsan existait. Chaque jour apportait de France à Monsieur des nouvelles qu'enfantait l'intérêt ou l'imagination.

M. Gaillard, ancien oratorien, conseiller à la cour royale, ami intime de Fouché, descendit

au milieu de nous ; il se fit reconnaître et fut mis en rapport avec M. Capelle.

Quand je me rendais chez Monsieur, ce qui était rare, son entourage m'entretenait, à paroles couvertes et avec maints soupirs, d'un *homme qui (il fallait en convenir) se conduisait à merveille : il entravait toutes les opérations de l'empereur ; il défendait le faubourg Saint-Germain, etc., etc., etc.* Le fidèle maréchal Soult était aussi l'objet des prédilections de Monsieur, et, après Fouché, l'homme le plus loyal de France.

Un jour, une voiture s'arrête à la porte de mon auberge, j'en vois descendre madame la baronne de Vitrolles : elle arrivait chargée des pouvoirs du duc d'Otrante. Elle remporta un billet écrit de la main de Monsieur, par lequel le prince déclarait conserver une reconnaissance éternelle à celui qui sauvait M. de Vitrolles. Fouché n'en voulait pas davantage ; armé de ce billet, il était sûr de son avenir en cas de restauration. Dès ce moment il ne fut plus

question à Gand que des immenses obligations que l'on avait à l'excellent M. Fouché de Nantes, que de l'impossibilité de rentrer en France autrement que par le bon plaisir de ce juste : l'embarras était de faire goûter au Roi le nouveau rédempteur de la monarchie.

Après les Cent-Jours, madame de Custine me força de dîner chez elle avec Fouché. Je l'avais vu une fois, cinq ans auparavant, à propos de la condamnation de mon pauvre cousin Armand. L'ancien ministre savait que je m'étais opposé à sa nomination à Roye, à Gonesse, à Arnouville ; et comme il me supposait puissant, il voulait faire sa paix avec moi. Ce qu'il y avait de mieux en lui, c'était la mort de Louis XVI : le régicide était son innocence. Bavard, ainsi que tous les révolutionnaires, battant l'air de phrases vides, il débitait un ramas de lieux communs farcis de *destin*, de *nécessité*, de *droit des choses*, mêlant à ce non-sens philosophique des non-sens sur le progrès et la marche de la société, d'impudentes maximes au

profit du fort contre le faible; ne se faisant faute d'aveux effrontés sur la justice des succès, le peu de valeur d'une tête qui tombe, l'équité de ce qui prospère, l'iniquité de ce qui souffre, affectant de parler des plus affreux désastres avec légèreté et indifférence, comme un génie au-dessus de ces niaiseries. Il ne lui échappa, à propos de quoi que ce soit, une idée choisie, un aperçu remarquable. Je sortis en haussant les épaules au crime.

M. Fouché ne m'a jamais pardonné ma sécheresse et le peu d'effet qu'il produisit sur moi. Il avait pensé me fasciner en faisant monter et descendre à mes yeux, comme une gloire du Sinaï, le coutelas de l'instrument fatal; il s'était imaginé que je tiendrais à colosse l'énergumène qui, parlant du sol de Lyon, avait dit : « Ce sol sera bouleversé; sur les débris de « cette ville superbe et rebelle s'élèveront des « chaumières éparses que les amis de l'égalité « s'empresseront de venir habiter. . . . .. « Nous aurons le courage énergique de traver-

« ser les vastes tombeaux des conspirateurs.
« . . . . Il faut que leurs cadavres
« ensanglantés, précipités dans lé Rhône, of-
« frent sur les deux rives et à son embouchure
« l'impression de l'épouvante et l'image de la
« toute-puissance du peuple. . . . . .
« . . . . . Nous célébrerons la victoire
« de Toulon ; nous enverrons ce soir deux cent
« cinquante rebelles sous le fer de la foudre. »

Ces horribles pretintailles ne m'imposèrent point : parce que M. *de Nantes* avait délayé des forfaits républicains dans de la boue impériale ; que le sans-culotte, métamorphosé en duc, avait enveloppé la corde de la lanterne dans le cordon de la Légion-d'Honneur, il ne m'en paraissait ni plus habile ni plus grand. Les Jacobins détestent les hommes qui ne font aucun cas de leurs atrocités et qui méprisent leurs meurtres ; leur orgueil est irrité, comme celui des auteurs dont on conteste le talent.

AFFAIRES A VIENNE.

Négociations de M. de Saint-Léon, envoyé de Fouché. — Proposition relative à M. le duc d'Orléans. — M. de Talleyrand. — Mécontentement d'Alexandre contre Louis XVIII. — Divers prétendants. — Rapport de La Besnardière. — Proposition inattendue d'Alexandre au congrès : lord Clancarthy la fait échouer. — M. de Talleyrand se retourne : sa dépêche à Louis XVIII. — Déclaration de l'Alliance, tronquée dans le journal officiel de Francfort. — M. de Talleyrand veut que le Roi rentre en France par les provinces du sud-est. — Divers marchés du prince de Bénévent à Vienne. — Il m'écrit à Gand : sa lettre.

En même temps que Fouché envoyait à Gand M. Gaillard négocier avec le frère de Louis XVI, ses agents à Bâle pourparlaient avec ceux

du prince de Metternich au sujet de Napoléon II, et M. de Saint-Léon, dépêché par ce même Fouché, arrivait à Vienne pour traiter de la couronne *possible* de M. le duc d'Orléans. Les amis du duc d'Otrante ne pouvaient pas plus compter sur lui que ses ennemis : au retour des princes légitimes, il maintint sur la liste des exilés son ancien collègue M. Thibaudeau, tandis que de son côté M. Talleyrand retranchait de la liste ou ajoutait au catalogue tel ou tel proscrit, selon son caprice. Le faubourg Saint-Germain n'avait-il pas bien raison de croire en M. Fouché ?

M. de Saint-Léon à Vienne apportait trois billets dont l'un était adressé à M. de Talleyrand : le duc d'Otrante proposait à l'ambassadeur de Louis XVIII de pousser au trône, s'il y voyait jour, le fils d'Égalité. Quelle probité dans ces négociations ! qu'on était heureux d'avoir affaire à de si honnêtes gens ! Nous avons pourtant admiré, encensé, béni ces Cartouche ; nous leur avons fait la cour ; nous les avons appelés

monseigneur! Cela explique le monde actuel. M. de Montrond vint de surcroît après M. de Saint-Léon.

M. le duc d'Orléans ne conspirait pas de fait, mais de consentement; il laissait intriguer les affinités révolutionnaires: douce société! Au fond de ce bois, le plénipotentiaire du Roi de France prêtait l'oreille aux ouvertures de Fouché.

A propos de l'arrestation de M. de Talleyrand à la barrière d'Enfer, j'ai dit quelle avait été jusqu'alors l'idée fixe de M. de Talleyrand sur la régence de Marie-Louise: il fut obligé de se ranger par l'événement à l'éventualité des Bourbons; mais il était toujours mal à l'aise; il lui semblait que, sous les hoirs de saint Louis, un évêque marié ne serait jamais sûr de sa place. L'idée de substituer la branche cadette à la branche aînée lui sourit donc, et d'autant plus qu'il avait eu d'anciennes liaisons avec le Palais-Royal.

Prenant parti, toutefois sans se découvrir en

entier, il hasarda quelques mots du projet de Fouché à Alexandre. Le czar avait cessé de s'intéresser à Louis XVIII : celui-ci l'avait blessé à Paris par son affectation de supériorité de race ; il l'avait encore blessé en rejetant le mariage du duc de Berry avec une sœur de l'empereur ; on refusait la princesse pour trois raisons : elle était schismatique ; elle n'était pas d'une assez vieille souche ; elle était d'une famille de fous : raisons qu'on ne présentait pas debout, mais de biais, et qui entrevues offensaient triplement Alexandre. Pour dernier sujet de plainte contre le vieux souverain de l'exil, le czar accusait l'alliance projetée entre l'Angleterre, la France et l'Autriche. Du reste, il semblait que la succession fût ouverte ; tout le monde prétendait hériter des fils de Louis XIV : Benjamin Constant, au nom de madame Murat, plaidait les droits que la sœur de Napoléon croyait avoir au royaume de Naples ; Bernadotte jetait un regard lointain sur Versailles, apparemment parce que le roi de Suède venait de Pau.

La Besnardière, chef de division aux relations extérieures, passa à M. de Caulaincourt; il brocha un rapport *des griefs et contredits de la France* à l'endroit de la légitimité. La ruade lâchée, M. de Talleyrand trouva le moyen de communiquer le rapport à Alexandre : mécontent et mobile, l'autocrate fut frappé du pamphlet de la Besnardière. Tout à coup, en plein congrès, à la stupéfaction de chacun, le czar demande si ce ne serait pas matière à délibération d'examiner en quoi M. le duc d'Orléans pourrait convenir comme roi à la France et à l'Europe. C'est peut-être une des choses les plus surprenantes de ces temps extraordinaires, et peut-être est-il plus extraordinaire encore qu'on en ait si peu parlé [1]. Lord Clancarthy fit échouer la proposition russe : sa seigneurie déclara n'avoir point de pouvoirs pour traiter une question aussi grave : « Quant à

[1] Une brochure qui vient de paraître, intitulée : *Lettres de l'Étranger*, et qui semble écrite par un diplomate habile et bien instruit, indique cette étrange négociation russe à Vienne. (Paris, note de 1840.)

« moi, dit-il en opinant comme simple parti-
« culier, je pense que mettre M. le duc d'Or-
« léans sur le trône de France serait rempla-
« cer une usurpation militaire par une usurpa-
« tion de famille, plus dangereuse aux monar-
« ques que toutes les autres usurpations. »
Les membres du congrès allèrent dîner et marquèrent avec le sceptre de saint Louis, comme avec un fétu, le feuillet où ils en étaient restés dans leurs protocoles.

Sur les obstacles que rencontra le czar, M. de Talleyrand fit volte-face : prévoyant que le coup retentirait, il rendit compte à Louis XVIII (dans une dépêche que j'ai vue et qui portait le n° 25 ou 27) de l'étrange séance du congrès[1] : il se croyait obligé d'informer Sa Majesté d'une démarche aussi exorbitante,

[1] On prétend qu'en 1830 M. de Talleyrand a fait enlever des archives particulières de la couronne sa correspondance avec Louis XVIII, de même qu'il avait fait enlever dans les archives de l'Empire tout ce qu'il avait écrit, lui, M. de Talleyrand, relativement à la mort du duc d'Enghien et aux affaires d'Espagne. (Paris, note de 1840.)

parce que cette nouvelle, disait-il, ne tarderait pas de parvenir aux oreilles du Roi : singulière naïveté pour M. le prince de Talleyrand.

Il avait été question d'une déclaration de l'Alliance, afin de bien avertir le monde qu'on n'en voulait qu'à Napoléon; qu'on ne prétendait imposer à la France ni une forme obligée de gouvernement, ni un souverain qui ne fût pas de son choix. Cette dernière partie de la déclaration fut supprimée, mais elle fut positivement annoncée dans le journal officiel de Francfort. L'Angleterre, dans ses négociations avec les cabinets, se sert toujours de ce langage libéral, qui n'est qu'une précaution contre la tribune parlementaire.

On voit qu'à la seconde restauration, pas plus qu'à la première, les alliés ne se souciaient point du rétablissement de la légitimité : l'évènement seul a tout fait. Qu'importait à des souverains dont la vue était si courte que la mère des monarchies de l'Europe fût égorgée ? Cela les empêcherait-il de donner

des fêtes et d'avoir des gardes? Aujourd'hui les monarques sont si solidement assis, le globe dans une main, l'épée dans l'autre!

M. de Talleyrand, dont les intérêts étaient alors à Vienne, craignait que les Anglais, dont l'opinion ne lui était plus aussi favorable, engageassent la partie militaire avant que toutes les armées fussent en ligne, et que le cabinet de Saint-James acquît ainsi la prépondérance : c'est pourquoi il voulait amener le Roi à rentrer par les provinces du sud-est, afin qu'il se trouvât sous la tutelle des troupes de l'Empire et du cabinet autrichien. Le duc de Wellington avait donc l'ordre précis de ne point commencer les hostilités; c'est Napoléon qui a voulu la bataille de Waterloo : on n'arrête point les destinées d'une telle nature.

Ces faits historiques, les plus curieux du monde, ont été généralement ignorés; c'est encore de même qu'on s'est formé une opinion confuse des traités de Vienne, relativement à la France : on les a crus l'œuvre inique

d'une troupe de souverains victorieux acharnés à notre perte ; malheureusement, s'ils sont durs, ils ont été envenimés par une main française : quand M. de Talleyrand ne conspire pas, il trafique.

La Prusse voulait avoir la Saxe, qui tôt ou tard sera sa proie ; la France devait favoriser ce désir, car la Saxe obtenant un dédommagement dans les cercles du Rhin, Landau nous restait avec nos enclaves ; Coblentz et d'autres forteresses passaient à un petit État ami qui, placé entre nous et la Prusse, empêchait les points de contact ; les clefs de la France n'étaient point livrées à l'ombre de Frédéric. Pour trois millions qu'il en coûta à la Saxe, M. de Talleyrand s'opposa aux combinaisons du cabinet de Berlin ; mais, afin d'obtenir l'assentiment d'Alexandre à l'existence de la vieille Saxe, notre ambassadeur fut obligé d'abandonner la Pologne au czar, bien que les autres puissances désirassent qu'une Pologne quelconque rendît les mouvements du Moscovite

moins libres dans le Nord. Les Bourbons de Naples se rachetèrent, comme le souverain de Dresde, à prix d'argent. M. de Talleyrand prétendait qu'il avait droit à une subvention, en échange de son duché de Bénévent : il vendait sa livrée en quittant son maître. Lorsque la France perdait tant, M. de Talleyrand n'aurait-il pu perdre aussi quelque chose? Bénévent, d'ailleurs, n'appartenait pas au grand chambellan : en vertu du rétablissement des anciens traités, cette principauté dépendait des États de l'Église.

Telles étaient les transactions diplomatiques que l'on passait à Vienne, tandis que nous séjournions à Gand. Je reçus, dans cette dernière résidence, cette lettre de M. de Talleyrand :

Vienne, le 4 mai.

« J'ai appris avec grand plaisir, Monsieur,
« que vous étiez à Gand, car les circonstances

« exigent que le Roi soit entouré d'hommes
« forts et indépendants.

« Vous aurez sûrement pensé qu'il était utile
« de réfuter par des publications fortement
« raisonnées toute la nouvelle doctrine que
« l'on veut établir dans les pièces officielles
« qui paraissent en France.

« Il y aurait de l'utilité à ce qu'il parût quel-
« que chose dont l'objet serait d'établir que la
« déclaration du 31 mars, faite à Paris par les
« alliés, que la déchéance, que l'abdication,
« que le traité du 11 avril qui en a été la con-
« séquence, sont autant de conditions prélimi-
« naires, indispensables et absolues du traité
« du 30 mai; c'est-à-dire que sans ces condi-
« tions préalables le traité n'eût pas été fait.
« Cela posé, celui qui viole lesdites conditions,
« ou qui en seconde la violation, rompt la paix
« que ce traité a établie. Ce sont donc lui et ses
« complices qui déclarent la guerre à l'Eu-
« rope.

« Pour le dehors comme pour le dedans,

« une discussion prise dans ce sens ferait du
« bien ; il faut seulement qu'elle soit bien faite,
« ainsi chargez-vous-en.

« Agréez, Monsieur, l'hommage de mon sin-
« cère attachement et de ma haute considé-
« ration.

« TALLEYRAND.

« J'espère avoir l'honneur de vous voir à la
« fin du mois. »

Notre ministre à Vienne était fidèle à sa haine contre la grande chimère échappée des ombres; il redoutait un coup de fouet de son aile. Cette lettre montre du reste tout ce que M. de Talleyrand était capable de faire, quand il écrivait seul : il avait la bonté de m'enseigner le *motif*, s'en rapportant à mes fioritures. Il s'agissait bien de quelques phrases diplomatiques sur la déchéance, sur l'abdication, sur le traité du 11 avril et du 30 mai, pour arrêter Napoléon ! Je fus très-reconnaissant des instructions en

vertu de mon brevet d'*homme fort*, mais je ne les suivis pas : ambassadeur *in petto*, je ne me mêlais point en ce moment des *affaires étrangères*; je ne m'occupais que de mon *ministère de l'intérieur par intérim*.

Mais que se passait-il à Paris ?

LES CENT-JOURS A PARIS.

Effet du passage de la légitimité en France. — Étonnement de Bonaparte. — Il est obligé de capituler avec les idées qu'il avait crues étouffées.—Son nouveau système. —Trois énormes joueurs restés. — Chimères des libéraux. — Clubs et fédérés. — Escamotage de la république : l'acte additionnel. — Chambre des représentants convoquée. — Inutile Champ de mai.

Je vous fais voir l'envers des événements que l'histoire ne montre pas ; l'histoire n'étale que l'endroit. Les *Mémoires* ont l'avantage de présenter l'un et l'autre côté du tissu : sous ce rapport, ils peignent mieux l'humanité complète en exposant, comme les tragédies de

Shakspeare, les scènes basses et hautes. Il y a partout une chaumière auprès d'un palais, un homme qui pleure auprès d'un homme qui rit, un chiffonnier qui porte sa hotte auprès d'un Roi qui perd son trône : que faisait à l'esclave présent à la bataille d'Arbelles la chute de Darius ?

Gand n'était donc qu'un vestiaire derrière les coulisses du spectacle ouvert à Paris. Des personnages renommés restaient encore en Europe. J'avais en 1800 commencé ma carrière avec Alexandre et Napoléon ; pourquoi n'avais-je pas suivi ces premiers acteurs, mes contemporains, sur le grand théâtre ? Pourquoi seul à Gand ? Parce que le ciel vous jette où il veut. Des *petits Cent-Jours* à Gand, passons aux *grands Cent-Jours* à Paris.

Je vous ai dit les raisons qui auraient dû arrêter Bonaparte à l'île d'Elbe, et les raisons primantes ou plutôt la nécessité tirée de sa nature qui le contraignirent de sortir de l'exil. Mais la marche de Cannes à Paris épuisa ce qui

lui restait du vieil homme. A Paris le talisman fut brisé.

Le peu d'instants que la légalité avait reparu avait suffi pour rendre impossible le rétablissement de l'arbitraire. Le despotisme muselle les masses, et affranchit les individus dans une certaine limite; l'anarchie déchaîne les masses, et asservit les indépendances individuelles. De là, le despotisme ressemble à la liberté, quand il succède à l'anarchie; il reste ce qu'il est véritablement quand il remplace la liberté: libérateur après la Constitution directoriale, Bonaparte était oppresseur après la Charte. Il le sentait si bien qu'il se crut obligé d'aller plus loin que Louis XVIII et de retourner aux sources de la souveraineté nationale. Lui, qui avait foulé le peuple en maître, fut réduit à se refaire tribun du peuple, à courtiser la faveur des faubourgs, à parodier l'enfance révolutionnaire, à bégayer un vieux langage de liberté qui faisait grimacer ses lèvres, et dont chaque syllabe mettait en colère son épée.

Sa destinée, comme puissance, était en effet si bien accomplie, qu'on ne reconnut plus le génie de Napoléon pendant les Cent-Jours. Ce génie était celui du succès et de l'ordre, non celui de la défaite et de la liberté : or, il ne pouvait rien par la victoire qui l'avait trahi, rien pour l'ordre, puisqu'il existait sans lui. Dans son étonnement il disait : « Comme les « Bourbons m'ont arrangé la France en quel- « ques mois! il me faudra des années pour la « refaire. » Ce n'était pas l'œuvre de la *légitimité* que le conquérant voyait, c'était l'œuvre de la *Charte*; il avait laissé la France muette et prosternée, il la trouvait debout et parlante : dans la naïveté de son esprit absolu, il prenait la liberté pour le désordre.

Et pourtant Bonaparte est obligé de capituler avec les idées qu'il ne peut vaincre de prime abord. A défaut de popularité réelle, des ouvriers, payés à quarante sous par tête, viennent, à la fin de leur journée, brailler au Carrousel *vive l'Empereur!* cela s'appelait aller *à*

la criée. Des proclamations annoncent d'abord une merveille d'oubli et de pardon; les individus sont déclarés libres, la nation libre, la presse libre; on ne veut que la paix, l'indépendance et le bonheur du peuple; tout le système impérial est changé; l'âge d'or va renaître. Afin de rendre la pratique conforme à la théorie, on partage la France en sept grandes divisions de police; les sept lieutenants sont investis des mêmes pouvoirs qu'avaient, sous le Consulat et l'Empire, les directeurs généraux : on sait ce que furent à Lyon, à Bordeaux, à Milan, à Florence, à Lisbonne, à Hambourg, à Amsterdam, ces protecteurs de la liberté individuelle. Au-dessus de ces lieutenants, Bonaparte élève, dans une hiérarchie de plus en plus *favorable à la liberté,* des commissaires extraordinaires, à la manière des représentants du peuple sous la Convention.

La police que dirige Fouché apprend au monde, par des proclamations solennelles, qu'elle ne va plus servir qu'à répandre la phi-

losophie, qu'elle n'agira plus que d'après des principes de vertu.

Bonaparte rétablit, par un décret, la garde nationale du royaume, dont le nom seul lui donnait jadis des vertiges. Il se voit forcé d'annuler le divorce prononcé sous l'Empire entre le despotisme et la démagogie, et de favoriser leur nouvelle alliance : de cet hymen doit naître, au Champ de mai, une liberté, le bonnet rouge et le turban sur la tête, le sabre du mameluck à la ceinture et la hache révolutionnaire à la main, liberté entourée des ombres de ces milliers de victimes sacrifiées sur les échafauds ou dans les campagnes brûlantes de l'Espagne et les déserts glacés de la Russie. Avant le succès, les mamelucks sont jacobins; après le succès, les jacobins deviendront mamelucks : Sparte est pour l'instant du danger, Constantinople pour celui du triomphe.

Bonaparte aurait bien voulu ressaisir à lui seul l'autorité, mais cela ne lui était pas possible; il trouvait des hommes disposés à la lui dis-

puter : d'abord les républicains de bonne foi, délivrés des chaînes du despotisme et des lois de la monarchie, désiraient garder une indépendance qui n'est peut-être qu'une noble erreur ; ensuite les furieux de l'ancienne faction de la montagne : ces derniers, humiliés de n'avoir été sous l'Empire que les espions de police d'un despote, semblaient résolus à reprendre, pour leur propre compte, cette liberté de tout faire dont ils avaient cédé pendant quinze années le privilége à un maître.

Mais ni les républicains, ni les révolutionnaires, ni les satellites de Bonaparte, n'étaient assez forts pour établir leur puissance séparée, ou pour se subjuguer mutuellement. Menacés au dehors d'une invasion, poursuivis au dedans par l'opinion publique, ils comprirent que s'ils se divisaient, ils étaient perdus : afin d'échapper au danger, ils ajournèrent leur querelle ; les uns apportaient à la défense commune leurs systèmes et leurs chimères, les autres leur terreur et leur perversité. Nul n'était de bonne foi

dans ce pacte; chacun, la crise passée, se promettait de le tourner à son profit; tous cherchaient d'avance à s'assurer les résultats de la victoire. Dans cet effrayant trente et un, trois énormes joueurs tenaient la banque tour à tour: la liberté, l'anarchie, le despotisme, tous trois trichant et s'efforçant de gagner une partie perdue pour tous.

Pleins de cette pensée, ils ne sévissaient point contre quelques enfants perdus qui pressaient les mesures révolutionnaires : des fédérés s'étaient formés dans les faubourgs et des fédérations s'organisaient sous de rigoureux serments dans la Bretagne, l'Anjou, le Lyonnais et la Bourgogne; on entendait chanter la *Marseillaise* et la *Carmagnole;* un club, établi à Paris, correspondait avec d'autres clubs dans les provinces; on annonçait la résurrection du *Journal des patriotes*. Mais, de ce côté-là, quelle confiance pouvaient inspirer les ressuscités de 1793? Ne savait-on pas comment ils expliquaient la liberté, l'égalité, les droits

de l'homme ? Étaient-ils plus moraux, plus sages, plus sincères après qu'avant leurs énormités? Est-ce parce qu'ils s'étaient souillés de tous les vices qu'ils étaient devenus capables de toutes les vertus? On n'abdique pas le crime aussi facilement qu'une couronne ; le front que ceignit l'affreux bandeau en conserve des marques ineffaçables.

L'idée de faire descendre un ambitieux de génie du rang d'empereur à la condition de généralissime ou de président de la République était une chimère : le bonnet rouge, dont on chargeait la tête de ses bustes pendant les Cent-Jours, n'aurait annoncé à Bonaparte que la reprise du diadème, s'il était donné à ces athlètes qui parcourent le monde de fournir deux fois la même carrière.

Toutefois, des libéraux de choix se promettaient la victoire : des hommes fourvoyés, comme Benjamin Constant, des niais, comme M. Simonde-Sismondi, parlaient de placer le prince de Canino au ministère de l'intérieur,

le lieutenant général comte Carnot au ministère de la guerre, le comte Merlin à celui de la justice. En apparence abattu, Bonaparte ne s'opposait point à des mouvements démocratiques qui, en dernier résultat, fournissaient des conscrits à son armée. Il se laissait attaquer dans des pamphlets; des caricatures lui répétaient : *Ile d'Elbe*, comme les perroquets criaient à Louis XI : *Péronne*. On prêchait à l'échappé de prison, en le tutoyant, la liberté et l'égalité ; il écoutait ces remontrances d'un air de componction. Tout à coup, rompant les liens dont on avait prétendu l'envelopper, il proclame de sa propre autorité, non une constitution plébéienne, mais une constitution aristocratique, un *acte additionnel* aux constitutions de l'Empire.

La république rêvée se change par cet adroit escamotage dans le vieux gouvernement impérial, rajeuni de féodalité. L'*acte additionnel* enlève à Bonaparte le parti républicain et fait des mécontents dans presque tous les autres

partis. La licence règne à Paris, l'anarchie dans les provinces ; les autorités civiles et militaires se combattent ; ici on menace de brûler les châteaux et d'égorger les prêtres ; là on arbore le drapeau blanc et on crie *Vive le Roi!* Attaqué, Bonaparte recule ; il retire à ses commissaires extraordinaires la nomination des maires des communes et rend cette nomination au peuple. Effrayé de la multiplicité des votes négatifs contre l'*acte additionnel*, il abandonne sa dictature de fait et convoque la Chambre des représentants en vertu de cet acte qui n'est point encore accepté. Errant d'écueil en écueil, à peine délivré d'un danger, il heurte contre un autre : souverain d'un jour, comment instituer une pairie héréditaire que l'esprit d'égalité repousse ? Comment gouverner les deux Chambres ? Montreront-elles une obéissance passive ? Quels seront les rapports de ces Chambres avec l'assemblée projetée du Champ de mai, laquelle n'a plus de véritable but, puisque l'acte additionnel est mis à exécution avant que les

suffrages eussent été comptés? Cette assemblée, composée de trente mille électeurs, ne se croira-t-elle pas la représentation nationale?

Ce Champ de mai, si pompeusement annoncé et célébré le 1er juin, se résout en un simple défilé de troupes et une distribution de drapeaux devant un autel méprisé. Napoléon, entouré de ses frères, des dignitaires de l'État, des maréchaux, des corps civils et judiciaires, proclame la souveraineté du peuple à laquelle il ne croyait pas. Les citoyens s'étaient imaginé qu'ils fabriqueraient eux-mêmes une constitution dans ce jour solennel; les paisibles bourgeois s'attendaient qu'on y déclarerait l'abdication de Napoléon en faveur de son fils; abdication manigancée à Bâle entre les agents de Fouché et du prince Metternich : il n'y eut rien qu'une ridicule attrape politique. L'*acte additionnel* se présentait, au reste, comme un hommage à la légitimité : à quelques différences près, et surtout moins l'*abolition de la confiscation*, c'était la Charte.

—

SUITE DES CENT-JOURS A PARIS.

Soucis et amertumes de Bonaparte.

Ces changements subits, cette confusion de toutes choses, annonçaient l'agonie du despotisme. Toutefois l'empereur ne peut recevoir du dedans l'atteinte mortelle, car le pouvoir qui le combat est aussi exténué que lui ; le Titan révolutionnaire, que Napoléon avait jadis ter-

rassé, n'a point recouvré son énergie native ; les deux géants se portent maintenant d'inutiles coups ; ce n'est plus que la lutte de deux ombres.

A ces impossibilités générales se joignent pour Bonaparte des tribulations domestiques et des soucis de palais : il annonçait à la France le retour de l'impératrice et du roi de Rome, et l'une et l'autre ne revenaient point. Il disait à propos de la reine de Hollande, devenue par Louis XVIII duchesse de Saint-Leu : « Quand « on a accepté les prospérités d'une famille, il « faut en embrasser les adversités. » Joseph, accouru de la Suisse, ne lui demandait que de l'argent ; Lucien l'inquiétait par ses liaisons libérales ; Murat, d'abord conjuré contre son beau-frère, s'était trop hâté, en revenant à lui, d'attaquer les Autrichiens : dépouillé du royaume de Naples et fugitif de mauvais augure, il attendait aux arrêts, près de Marseille, la catastrophe que je vous raconterai plus tard.

Et puis l'empereur pouvait-il se fier à ses

anciens partisans et ses prétendus amis ? ne l'avaient-ils pas indignement abandonné au moment de sa chute ? Ce sénat qui rampait à ses pieds, maintenant blotti dans la pairie, n'avait-il pas décrété la déchéance de son bienfaiteur? Pouvait-il les croire, ces hommes, lorsqu'ils venaient lui dire : « L'intérêt de la France est « inséparable du vôtre. Si la fortune trompait « vos efforts, des revers, sire, n'affaibliraient « pas notre persévérance et redoubleraient no- « tre attachement pour vous. » Votre persévérance ! votre attachement redoublé par l'infortune ! Vous disiez ceci le 11 juin 1815 : qu'aviez-vous dit le 2 avril 1814 ? que direz-vous quelques semaines après, le 19 juillet 1815 ?

Le ministre de la police impériale, ainsi que vous l'avez vu, correspondait avec Gand, Vienne et Bâle ; les maréchaux auxquels Bonaparte était contraint de donner le commandement de ses soldats avaient naguère prêté serment à Louis XVIII ; ils avaient fait contre lui, Bona-

parte, les proclamations les plus violentes[1] : depuis ce moment, il est vrai, ils avaient réépousé leur sultan ; mais s'il eût été arrêté à Grenoble, qu'en auraient-ils fait ? Suffit-il de rompre un serment pour rendre à un autre serment violé toute sa force ? Deux parjures équivalent-ils à la fidélité ?

Encore quelques jours, et ces jureurs du Champ de mai rapporteront leur dévouement à Louis XVIII dans les salons des Tuileries ; ils s'approcheront de la sainte Table du Dieu de paix, pour se faire nommer ministres aux banquets de la guerre ; hérauts d'armes et brandisseurs des insignes royaux au sacre de Bonaparte, ils rempliront les mêmes fonctions au sacre de Charles X ; puis, commissaires d'un autre pouvoir, ils mèneront ce Roi prisonnier à Cherbourg, trouvant à peine un petit coin libre dans leur conscience pour y accrocher la plaque de leur nouveau serment. Il est dur de naître aux époques d'improbité, dans ces jours où

[1] Voyez plus haut celle du maréchal Soult.

deux hommes causant ensemble s'étudient à retrancher des mots de la langue, de peur de s'offenser et de se faire rougir mutuellement.

Ceux qui n'avaient pu s'attacher à Napoléon par sa gloire, qui n'avaient pu tenir par la reconnaissance au bienfaiteur duquel ils avaient reçu leurs richesses, leurs honneurs et jusqu'à leurs noms, s'immoleraient-ils maintenant à ses indigentes espérances? S'enchaîneraient-ils à une fortune précaire et recommençante, les ingrats que ne fixa point une fortune consolidée par des succès inouïs et par une possession de seize années de victoires? Tant de chrysalides qui, entre deux printemps, avaient dépouillé et revêtu, quitté et repris la peau du légitimiste et du révolutionnaire, du napoléonien et du bourboniste; tant de paroles données et faussées; tant de croix passées de la poitrine du chevalier à la queue du cheval, et de la queue du cheval à la poitrine du chevalier; tant de preux changeant de bandières, et semant la lice de leurs gages de Foi-mentie;

tant de nobles dames, tour à tour suivantes de Marie-Louise et de Marie-Caroline, ne devaient laisser au fond de l'âme de Napoléon que défiance, horreur et mépris; ce grand homme vieilli était seul au milieu de tous ces traîtres, hommes et sort, sur une terre chancelante, sous un ciel ennemi, en face de sa destinée accomplie et du jugement de Dieu.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères,
10, rue du Faubourg-Montmartre.

TYPOGRAPHIE

E. ET V. PENAUD FRÈRES

Rue du Faub.-Montmartre, 10.